ANNÉE Nº 252 1er SEPTEMBRE 1934

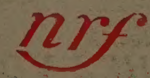
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



NCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. E. BAUMANN. Héloïse, l'Amante et l'Abbesse.. .. .. 10 fr.
2. G. CHERAU. Sa destinée .. 15 fr.
3. J. DESAYMARD. Chabrier d'après ses lettres .. .. 18 fr.
4. F. A. OSSENDOWSKI. Le fils de Bélira. Prix.. .. .. 15 fr.
5. V. SARDOU. Théâtre complet, Tome II : Patrie, l'Espionne, Théodora. Prix.. .. .. 20 fr.
6. C. VAUTEL. La petite-fille de Madame Angot .. .. 15 fr.
7. E. WALLACE. Le « 55 ». .. 12 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

8. P. ALLARD. Usines de faux.. 12 fr.
9. Comte de BELLEFONDS. L'essentiel du bridge .. .. 12 fr.
10. P. MARIE CARDINE. Ce qu'il faut connaître de la Météorologie.. 8 fr.
11. E. CAVAIGNAC. Chronologie.. 18 fr.
12. A. CHEVRILLON. La menace allemande .. .. 12 fr.
13. L. GUIRAL. Retour au Front. 15 fr.
14. P. LHANDE. L'Inde sacrée .. 18 fr.
15. A. LOMBARD. Flaubert et Saint-Antoine. .. .. 15 fr.
16. J. MARTET. Les bâtisseurs de Royaumes .. .. 15 fr.
17. Von MERTZ. La volonté du chef. Prix. .. .. 20 fr.
18. A. MUNTHE. Le Livre de San Michele .. .. 20 fr.
19. PALUEL-MARMONT. Lyautey..... tel qu'il fût.. .. .. 12 fr.
20. G. POISSON. Les Aryens. — Etude linguistique, ethnologique et prèhistorique .. .. 20 fr.
21. Général POUDEROUX. Guerre et protection .. .. 12 fr.

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 302 et 303 du cahier d'annonces

22. E. PRONIER. La vie et l'œuvre de François de Curel.. .. .. 30 fr.

23. W. E. SOOTHILL. Les trois religio[ns] de la Chine .. .. 20 f[r.]

24. T. R. YBARRA. Hindenbourg. 15 f[r.]

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

25. H. IBSEN. Œuvres complètes. — VI. Œuvres de Kristiania second séjour (suite) .. .. 48 fr

26. ROMAIN ROLLAND. Œuvres com[-]plètes. — L'âme enchantée. Tome I[I]. Mère et fils .. .. 35 f[r.]

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mo[n] compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous le[s] numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... **Signature**

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2 Rayer les indications inutiles. (9)

nrf **VIENT DE PARAITRE**

WERNER HEGEMANN

LE GRAND FRÉDÉRIC

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE, SOUS COUVERTURE ILLUSTRÉE .. .. **20** fr

Frédéric II passe encore aujourd'hui pour un très grand homme aux yeux du public français qui lui conserve une sorte de sympathie parce qu'il suppose que ce prince a nourri une certaine amitié pour la France.

Werner Hegemann a fait justice de ces préjugés qui avaient cours en Allemagne aussi, et la recherche de la vérité historique à laquelle il s'est livré lui a valu de voir brûler ses livres en place publique. Il vient de rédiger pour nous un abrégé de leur substance où l'on apprendra quel fut le vrai caractère de Frédéric II dit le Grand.

Mauvais homme, mauvais capitaine, mauvais roi, on verra qu'il déchaîna des catastrophes sur l'Europe à l'heure même où la paix semblait pouvoir s'y établir. La maison de France et la maison d'Autriche ayant achevé leurs luttes séculaires songeaient à s'unir, et l'alliance avec l'Empire, qu'envisageait Louis XIV allait donner à l'Europe cette puissance et cette cohésion qu'elle cherche encore, quand Frédéric intervint. Mauvais vassal de l'Empereur, ne songeant qu'à agrandir la Prusse aux dépens de l'Allemagne, c'est lui qui chercha contre elle l'alliance de la France, qui la dépouilla, et qui se retourna ensuite contre son allié. C'est lui qui, par les divisions qu'il entretint sur le continent, fut un des ouvriers de la puissance anglaise. Et c'est lui, chose curieuse, qui, par haine de l'Allemagne, fortifia la possession française de l'Alsace et de la Lorraine..

« ON NE SAURAIT ENLEVER A LA FRANCE, disait-il ou à peu près, LA POSSESSION DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE, SANS TROUBLER LA PAIX DE L'EUROPE ».

Cet homme singulier voyait quelquefois juste.

On ne saurait l'aimer, mais peu de choses sont d'une lecture si curieuse que l'analyse de son âme, que le détail de ses mœurs et de ses aventures.

PIERRE LIÈVRE.

Note. — *M. Werner Hegemann, qui est actuellement chargé de cours à la* New School [for] Social Researche *de New York, et qui fait, nul ne l'ignore, en matière d'urbanisme, autor[ité] dans le monde entier, vient d'être avisé par la police prussienne que sa maison de Berlin ai[nsi] que les autres biens qu'il possédait en Allemagne, avaient été confisqués sur l'ordre du Prédid[ent] Hindenbourg. Or M. Hegemann n'est ni Juif ni Communiste, mais il s'est rendu suspect a[ux] yeux du gouvernement d'Hitler en collaborant à un ouvrage américain intitulé* **Le Nazism[e] contre la Civilisation.** *Plusieurs écrivains célèbres ont d'ailleurs collaboré à ce livre qui [a été] publié par Pierre Van Paassen et James Watermann Wise.*

Cette collaboration a attiré sur la tête de M. Hegemann le courroux de sa patrie. Il s'est, [en] effet, permis, de critiquer Hitler pour la façon amicale dont il traita cinq personnages recon[nus] pour les assassins de Potempa. Ce crime avait révélé une brutalité si horrifiante que les ju[ges] qui prononcèrent les condamnations à mort en furent révoltés eux-mêmes. « Or Hitler, a[-t-il] écrit Hegemann, dès qu'il fut au pouvoir fit libérer ces assassins. Il fêta même par des mo[nu]ments et par des meetings les assassins de Rathenau ».

M. Hegemann avait déjà déplu à Hitler. Ses livres comptaient au nombre de ceux [qui] furent brûlés dans l'Autodafé de 1933 et son nom figure sur la liste des 15 redoutables écriv[ains] qui sont particulièrement offerts à la réprobation des partisans du IIIe Reich.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]**

nrf **NOUVEAUTÉS**

JULES SUPERVIELLE

LES AMIS INCONNUS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **12 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

La poésie lourde, vaste, et magnifique de Supervielle est la plus belle par laquelle eû est exprimé cette forme particulière de tristesse que l'homme éprouve à découvrir qu'il n'est qu'un fantôme.

JEAN CASSOU, *Le Jour*, 29-6-34.

Le dernier recueil de poèmes de Jules Supervielle, *Les Amis Inconnus*, contient probablement ses plus beaux vers. Un monde nous est ouvert...

C'est par l'alliance du mystère et de la simplicité, par la connaissance de plus en plus pure de ce qu'est la vie, que le talent de Jules Supervielle d'année en année s'enrichit et s'humanise.

ROBERT BRASILLACH, **1934**, 20-6-34.

Des vers d'une qualité rare, d'un sentiment poétique exceptionnel, voilà ce qu'on trouvera dans le dernier recueil de Jules Supervielle : *Les Amis Inconnus*. Il semble que l'auteur de *Gravitations* et de cet adorable *L'Homme de la Pampa* en arrive à un lyrisme épuisé, tout intérieur, à cette limite si souvent cherchée où la poésie hésite au bord des rêves.

PIERRE HUMBOURG, *L'Ami du Peuple*, 19-7-34.

Les Amis Inconnus, est un des beaux livres de vers qu'on ait pu lire en ces dernières années.

ROBERT KEMP, *La Liberté*, 6-8-34.

J'ai, depuis quelques semaines, un livre qui ne me quitte jamais. Je n'en lis guère plus d'une page à la fois, mais je la relis souvent à plusieurs reprises. Et je n'ai plus envie, ensuite, que de rêver longuement. Ce livre est un volume de vers, *Les Amis Inconnus*, de l'un des meilleurs poètes de ce temps, M. Jules Supervielle.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *Candide*, 9-8-34.

Jules Supervielle, dans ce dernier livre, a laissé venir au jour les mouvements les plus intimes, les dialogues les plus chuchotés du cœur. Cette intimité, nous la connaissions déjà par tant de pages, tant de poèmes, très aimés et indéfiniment repris, mais jamais peut-être ne s'était-elle montrée à nous avec tant d'irradiante douceur, avec un don si absolu d'elle-même

YANETTE DELÉTANG-TARDIF, *Nouveau Journal*, *Strasbourg*, 25-6-34.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE D

DIRECTEUR

Directeur : GASTON GA

PAR

Publiera très prochainement :

DIVERS, par PAUL VALÉRY

LES QUATRE JOURNÉES D'ACAJOU BAROGNE, par LÉON-PAUL FARGUE

CHAIR DE MA CHAIR, OS DE MES OS, par ANDRÉ SUARÈS

DÉLICE D'ELEUTHÈRE (III), par JULIEN BENDA

PASIPHAË (*acte des Crétois*), par HENRY DE MONTHERLANT

NOTES SUR LES ANIMAUX, par PAUL LÉAUTAUD

NEMROD (fragments), par RAYMOND SCHWAB

LE GLADIATEUR CENTENAIRE, par JEAN CASSOU

LE DERNIER AMOUR DE NEIL SYDNEY, par ROBERT SÉBASTIE

MÉDITERRANÉE, par PANAIT ISTRATI

CONTRIBUTION A L'ÉNIGME, par J. AUDIBERTI

BAYLE, par BERNARD GROETHUYSEN

ANDRÉ SUARÈS, par GABRIEL BOUNOURE

LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 22e ANNÉE

JES RIVIÈRE

en chef : JEAN PAULHAN

MOIS

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.....

	FRANCE	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat — chèque* de				
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de	* 100 fr.	115 fr.	125 fr.	*Édition de luxe :* ... UN AN
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de	56 fr.	65 fr.	72 fr.	*Édition ordinaire :* ... UN AN
(*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).	30 fr.	35 fr.	38 fr.	... SIX MOIS

.................................., le .... 193.....

Nom .... SIGNATURE)

....

Adresse .... **Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 3, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. Enerefene Paris. — R.C. Seine 35-803

nrf **NOUVEAUTÉS**

MARCEL JOUHANDEAU

IMAGES DE PARIS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Tout un Paris peu connu se dresse dans ces images, un Paris d'enlumineur, un Paris moderne, tel que l'eût compris l'auteur des *Vigiles de Charles VII*. La ville au front gris, la ville de Hugo et de Baudelaire, qui n'est jamais décrite et à peine nommée, revit dans ces esquisses plus que dans bien des pages plus ambitieuses.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action Française*, 28-7-34.

Les rues de Paris sont peut-être les seules où l'on soit libre, celles où chacun peut se laisser emporter par son rêve, quitter le monde raisonnable sans devenir pour les passants un objet de moquerie. M. Marcel Jouhandeau sait, en quelques lignes, faire vivre sous nos yeux, ces doux toqués, ces ivrognes attendrissants que l'on rencontre chaque jour. Ils nous aident à croire que le bonheur est possible sur cette terre.

GEORGES POUPET, *Le Jour*, 23-7-34.

Un des auteurs les plus originaux de notre temps. Quelle acuité de vision !

Images de Paris ! Aucun film d'avant-garde ne nous donnerait une telle impression de nouveauté.

Un bel éloge, n'est-ce pas ?

Mais mérité. PETRUS, *D'Artagnan*, 28-7-34.

Le talent si particulier de M. Marcel Jouhandeau a, une fois de plus l'occasion de s'exprimer ici avec une force accrue, une maîtrise si totale qu'en feuilletant les *Images de Paris* aux nettes enluminures, sans bavures ni retouches, on parcourt le plus magistral album de ce Paris moderne, dont tant d'autres ne nous ont livré que la romance de bal musette.

PIERRE DESCAVES, *L'Avenir*, 5-8-34

Quelle force dans la vérité, quelle puissance dans l'évocation, que trait sobre, net et tragique ! Pour l'atmosphère et le pathétique il faudrait rapprocher ces *Images de Paris* de certaines rues peintes pa Utrillo, mornes, longues, si longues, avec leurs maisons grises qu'elle semblent ne déboucher que sur l'infini de la misère.

Jamais pourtant il ne s'évade de la vérité parisienne ; s'il choisit se sujets, (et n'est-ce point le droit de tout écrivain) il les restitue dan leur note exacte et leur âpre simplicité.

P. MAXENCE, *Gringoire*, 10-8-34

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN GIONO

LE CHANT DU MONDE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Un livre vraiment beau. *Colline* l'annonçait, et, les autres œuvres de Jean Giono, il les dépasse de cent coudées.

M BORDERIE, *Vie Intellectuelle*, 1-7-34.

... Loin de redouter la fécondité de M. Giono, je crois qu'il peut et doit arriver plus haut encore et j'attends son prochain roman avec la plus entière confiance. Ce sera encore un fragment de cette vaste épopée rustique, d'où l'auteur ne sortira, je l'espère, jamais.

EMILE BOUVIER, *La Lumière*, 14-7-34.

... Rarement les voix de la nature ont été exprimées par une symphonie d'une pareille beauté... *Journal des Praticiens*, 28-7-34.

Le Chant du Monde vaut par des scènes extrêmement originales et pittoresques où l'on sent que l'auteur n'a eu à ajouter que son talent...

... Jean Giono fait partie de ces descendants de Mistral, à la langue savoureuse et forte, à la vision lyrique et épique.

G. A. ROULHAC, *Le Populaire de Nantes*, 29-7-34.

... Dans *Le Chant du Monde*, l'argument, c'est la portée de musique ; sur elle, M. Jean Giono plaque ses hymnes, orchestre la prodigieuse symphonie de la nature. Il y a en lui comme l'efflorescence d'un Wagner. L'auteur du *Grand Troupeau* a le génie de l'épopée : il est le seul auteur français à le posséder avec autant de naïve spontanéité. PIERRE DESCAVES, *L'Avenir*, 5-8-34.

M. Jean Giono, comme M. Paul Claudel, fait sauter les théories et bouleverse les écoles : il a, tout bonnement, énormément de talent. Et ce grand talent constitue le piège le plus perfide tendu à la critique, en même temps qu'il est, pour cette même critique, le meilleur des excitants...

Il voit et peint grand, non point hors du temps et de l'espace, mais dans un temps, dans un espace agrandis par la force de l'émotion et l'audace du trait. Dans ce récit, dont le thème est en somme d'aventure, tout est vent et cavalcade : le fleuve, les collines, les craquements du gel et les explosions du printemps forment une immense chevauchée.

M. Jean Giono est un écrivain admirable, et peut-être un grand poète, parce qu'il porte la réalité dans un espace spirituel, parce que c'est bien le monde qu'il peint, mais qu'il le peint en chantant. RAMON FERNANDEZ, *Marianne*, 8-8-34.

Jean Giono est le poète des hommes forts et des femmes sensibles, des êtres qui vivent avec la nature, dans les forêts, près des rivières, dans les champs... Jean Giono possède cette saine vigueur qui manque tant à notre littérature moderne... LES SEPT, *Sept*, 11-8-34.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Une circulaire détaillée annonçant les ouvrages devant paraître du 1er Octobre au 1er Janvier prochain aux "Editions de la Nouvelle Revue Française" a été envoyée aux Libraires le 24 Août.

Nous serions reconnaissant à nos Lecteurs et Abonnés de bien vouloir, chez leur libraire, prendre connaissance de cette circulaire.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SUR LES FRONTIÈRES RELIGIEUSES

I

Relativité.

Toute discipline s'use, perd peu à peu sa vie, sa flamme n'a sa pleine efficacité que pour une époque, pour ceux qui l'ont inventée ou perfectionnée ; puis il faut qu'elle se rajeunisse, par croisement ou greffe, ou même qu'elle s'efface pour un temps, afin de renaître avec des forces neuves.

L'alternance des disciplines est comme une grande respiration par laquelle sans cesse l'humanité lave et régénère son sang. Aux élans trop fougueux vers la liberté succèdent des retours d'obéissance, aux repliements de l'esprit, des réveils de témérité. Ces rythmes de l'activité et de la fatigue peuvent avoir plusieurs siècles, comme ils peuvent forcer un individu à changer plusieurs fois ses positions. L'homme ne peut être toujours debout ; il a besoin de varier ses mouvements, besoin de se coucher ou de s'asseoir. Il essaie de se suffire, fait courageusement sa journée en ne comptant que sur lui seul ; puis le temps vient où il faut qu'il dorme, qu'il s'abandonne au sommeil, aux rêves.

Nulle discipline humaniste ou religieuse ne peut être que provisoire, mais c'est le même homme qui se maintient et s'affirme sous leur diversité. C'est toujours le même problème qui se pose, qui s'impose. Et les méthodes par lesquelles on l'appréhende ont beau changer, elles restent, vues d'assez haut, convergentes.

II

Sens religieux.

Un homme à qui manque le sens musical ou poétique me semble privé d'un des beaux luxes de la sensibilité ; mais j'en connais que, malgré cette lacune, j'admire pour leurs autres richesses, pour leur force ou leur équilibre, et que je considère comme des figures humaines très accomplies. De même pour le sens religieux, autrement dit pour l'intuition et la recherche d'une harmonie avec les causes premières. J'ai des amis qui n'en possèdent pas la moindre trace. Quelque chose leur manque ; leur pensée est dépourvue d'un certain halo, de certains prolongements. Mais s'ils sont comblés par ailleurs, je ne puis prendre sur moi de leur assigner un rang secondaire dans la hiérarchie des valeurs. Je n'ose affirmer que cette forme d'émotivité, ce lyrisme de la vie intime, soit autre chose qu'un bien parmi d'autres biens ; je dis seulement que, sans lui, ma vie me semblerait privée du centre vers lequel tend la spirale de sa nébuleuse.

Mais je ne puis concevoir que l'on se passe de sens religieux sous sa forme embryonnaire, c'est-à-dire d'un domaine où l'on situe le sacré. Les uns le possèdent dans leur métier, d'autres dans leurs affections ou leur passion sociale, d'autres dans leur religion. C'est pour chacun le lieu où il est capable de vénération, de sacrifice, où il a le cœur pur, où il a soif de justice, où il procure la paix. C'est pour chacun, directe ou détour-

née, une manière d'accès au « Royaume de Dieu ». Car les diverses provinces du sacré font bien partie du même continent spirituel, tout éloignées qu'elles sont et d'aspect dissemblable. Nul ne connaît tout le Royaume et c'est une grande présomption des prêtres que de croire en détenir toute l'étendue, en garder toutes les frontières. On peut, sans religion positive et sans effusion mystique, ne pas cesser d'y participer.

III

Orion.

Je sais bien que la constellation d'Orion n'est qu'une figure poétique, invention de quelque antique astronome. Je sais que les étoiles qui la composent n'ont entre elles aucun lien ; que seule l'optique terrestre crée le sublime rectangle et la forme du baudrier ; que Bellatrix est en réalité beaucoup plus éloignée de Betelgeuse que de tel astre situé pour nous dans une tout autre région du ciel ; qu'on aurait pu découper le champ des étoiles en constellations toutes différentes. N'importe : Orion existe pour moi. C'est un ami que je n'aperçois jamais sans un mouvement de joie. A l'approche de l'hiver, l'idée que je vais le revoir me fait prendre en patience l'arrivée du froid. Qu'est-ce à dire ? Que je crois en Orion ? Évidemment pas. Que ce groupe d'étoiles éveille en moi une simple émotion esthétique ? Pas tout à fait non plus. Ma complaisance intellectuelle y ajoute quelque chose. J'aide quelque peu le jeu. Une longue tradition lui enlève un peu de sa gratuité. C'est un caprice qui est fixé, comme on le dit d'une variété de fleurs. C'est une création.

Croire que l'on peut, en priant pour leurs âmes, continuer à servir ceux qu'on a perdus ; croire que l'on peut donner du prix à des souffrances misérables en les offrant à Jésus-Christ : ce sont là des convictions

capables de féconder, de faire fleurir certaines zones désertiques de nos vies et je comprends fort bien qu'un chrétien s'y attache. J'en conserve quelque chose à mon usage. Il me plaît de penser que nous ne sommes pas séparés de nos morts au point de ne plus rien pouvoir pour eux, et j'aime l'effort qui cherche à transformer toute épreuve en gain. Mais ces idées ont-elles pour moi beaucoup plus de fermeté que le fantôme d'Orion ? Je suis bien forcé de convenir que ma volonté les encourage. Elles ressortissent à une certaine éthique spirituelle plus qu'à la pure conviction de l'intelligence. Elles ne sont pourtant pas de simples fantaisies, car elles ont pour point de départ certaines données affectives, aussi précises que le sont, dans l'ordre visuel, la position et la clarté des étoiles. Elles font partie d'un système constructif par lequel je m'affirme et par lequel je donne peut-être consistance à quelque chose qui me dépasse.

IV

Deux points de vue.

La méditation religieuse peut hésiter entre deux points de vue :

Ou bien l'homme admet que l'histoire de ce monde a un sens préétabli, non pas nécessairement un sens intelligible (les desseins de Dieu sont impénétrables), mais un sens satisfaisant. Il se sent dans la dépendance d'une force plus haute que lui, plus sage que lui, extérieure à lui, à laquelle il peut se confier, entre les mains de laquelle il peut abdiquer, car elle veille à ce que le meilleur de ce qui est en nous ne soit point bafoué, ne reste point stérile et serve au triomphe final de la lumière sur les ténèbres.

Ou bien l'homme se conçoit lui-même comme l'antenne la plus avancée du monde en travail d'évolution.

Ce monde n'acquerra un sens satisfaisant que lorsque l'homme parviendra, par sa discipline et son invention, à lui en donner un. Je continue d'appeler religieux ce second point de vue, parce qu'il implique un acte de foi, à savoir qu'un mieux est possible et qu'un sens peut être créé. Il est encore religieux en ceci qu'il exige de l'individu une subordination à un plan de salut collectif. Il dépasse la simple foi dans le progrès, parce qu'il confère à ce progrès un caractère plus cosmique. C'est la planète tout entière qui cherche son aboutissement à travers l'homme, de sorte que celui-ci se trouve revêtu d'un sacerdoce aussi glorieux que lourd. Jamais encore pareil appel n'avait été adressé à son courage. On lui retire le divin tout fait, pour lui en proposer un auquel il doit collaborer.

Évidemment l'attitude du croyant n'est pas la même, s'il se place dans ce dualisme ou dans ce monisme, s'il s'adresse à un tout-puissant créateur ou s'il invoque un dieu intimement impliqué lui-même dans l'aventure de l'univers. Mais l'opposition dialectique des deux points de vue ne les sépare pas nécessairement par un infranchissable fossé. Il n'y a de méthode saine que celle qui considère les prémisses psychologiques d'une attitude religieuse, ce qu'elle comporte de densité émotive, son potentiel d'exaltation dans la soumission à un ordre. Le reste n'est que transposition raisonnée, qu'expression intellectuelle et par conséquent provisoire. En faisant de nous un seul corps avec le Christ, la foi traditionnelle a bien souvent eu tendance à mettre en quelque manière le sort du monde et celui de Dieu dans la dépendance de l'homme. Le curé Badilon s'écrie dans l'*Otage* :

O mon enfant, quoi de plus faible et de plus désarmé
Que Dieu, quand il ne peut plus rien sans nous !

Et ce mot va au plus profond de la piété.

V

Sommets.

J'écoute le chant grégorien des Bénédictins de Solesmes. Jamais les hommes qui vivent sur les pentes de l'alpe chrétienne ne se sont élevés jusqu'à un plus radieux sommet. Jamais expression plus parfaite n'a été donnée à leur appel vers la pureté, à leur humilité, à leur paix dans la réconciliation divine. C'est une jubilation tendre, que l'adulte peut entonner aussi bien que l'enfant ; c'est une flamme transparente, une ardeur où l'on ne peut pas dire que le corps n'ait plus de part, mais où il est soulevé et comme en état de lévitation séraphique. J'écoute ce *Kyrie*, j'écoute cet *Agnus Dei*. Les paroles liturgiques se sont dépouillées de ce que leur sens peut avoir de limité. Je les reçois telles qu'elles ont été senties au plus merveilleux jour de leur floraison. Ce *Qui tollis peccata mundi* n'est plus une affirmation théologique, dont je ne sais d'habitude saisir que les épines ; c'est la rose même que portait le buisson, l'essence incorruptible de la rose.

Qu'on ne vienne pas me dire que je cède à une simple émotion esthétique, à l'ensorcellement d'une modulation musicale. C'est tout autre chose et qui me parvient d'au delà de la musique. C'est un contact avec une forme du sentiment chrétien, à l'un de ses plus hauts moments et dans toute sa réalité sensible. Certes je n'y retrouve pas tout le christianisme, notamment pas celui du prophète populaire Jésus ; c'est un christianisme supra-terrestre, angélique plutôt que métaphysique, où l'âme est en colloque intime avec Dieu, et si absorbée dans son effusion qu'elle ne se souvient plus guère de ce monde présent.

Et j'ai le même sentiment de cime spirituelle devant l'incomparable statue de la déesse-dieu Kwannon qui

est dans le temple japonais de Nara, le sentiment d'un de ces sommets immaculés au delà de quoi l'homme n'est jamais monté. Dans la ligne qui forme l'arête parfaitement pure du nez et qui se divise en deux courbes, en deux palmes abstraites, pour dessiner les deux sourcils, quelle victoire sur toute bassesse, sur toute passion, quel sublime et tendre effacement de l'individu dans l'universel ! Le visage s'incline avec une céleste aménité. Le menton prend doucement appui sur les doigts de la main droite. Sous le poli de la laque noire, quelle pudeur, quelle austérité souriante, quelle sérénité ! Cette figure bouddhique, stylisée par le plus haut génie de la Chine, a beau se référer à des traditions qui me sont étrangères, à des mythes et des symboles que je connais à peine, elle a pour mes yeux un langage aussi direct que pour mon ouïe le chant grégorien. Je respire l'air de la même altitude. Je surprends, là aussi, l'instant miraculeux où une religion a donné sa fleur parfaite.

Mais le propre des miracles est de ne pas se répéter à volonté. Le catholicisme d'aujourd'hui n'a plus la température où naissent les prodiges ; on ne peut pourtant pas dire qu'il ait perdu tout le bénéfice des prodiges passés. Je connais une église de campagne, où un humble chœur s'efforce, avec des moyens bien modestes, de rendre au chant liturgique son émotion et sa dignité. C'est tout de même un rayon de la grande époque qui parvient jusqu'ici, bien pâle mais non pas entièrement refroidi. Et je pense que, pour les pèlerins qui visitent Nara, tout formalistes et ignorants qu'ils sont, la sainte statue garde quelque chose de son primitif rayonnement.

Impossible d'admettre aucune différence hiérarchique entre les deux expressions religieuses, également admirables. Les deux doctrines se nient réciproquement ; mais un moine catholique qui habite sa foi est certainement plus près d'un moine bouddhique qui habite la

sienne, que ne l'est, de l'un et de l'autre, l'incrédule qui les contemple du dehors. Celui-ci trouve moyen de garder les deux merveilles dans le champ de sa vue, mais c'est à condition de prendre du recul. Et le moine lui dirait que, pour n'avoir voulu perdre ni l'une ni l'autre, il les a perdues toutes les deux.

VI

Familles.

Une religion est une famille à laquelle on appartient ; et vouloir faire partie de toutes les familles, c'est n'en avoir aucune. Le cadre familial a sa légitimité, mais c'est à condition qu'il ne devienne pas le cadre suprême, qu'il laisse des ouvertures au jeu de l'intelligence et de la sympathie, qu'il ne condamne pas aux incompréhensions, aux rivalités, aux haines de famille. Or comment ne pas s'inquiéter devant certains mots échappés aux esprits par ailleurs les plus ouverts — simples dépassements de langage, auxquels nous sommes tous sujets, mais qui trahissent quelle est la pente particulière sur laquelle chacun tend à glisser ? C'est ainsi que Rivière écrit (*A la Trace de Dieu*, p. 119) : « Différence formidable entre ce que peut accomplir un chrétien et les œuvres d'un bouddhiste, d'un stoïcien, de n'importe quel sage. » Et Mauriac, dans *Dieu et Mammon* (p. 107) : « Dans le regard insoutenable pour moi d'un Arabe, d'un Hindou, d'un Céleste, je découvre d'abord l'absence de la croix, l'ignorance cherchée, poursuivie, voulue de la souffrance individuelle. Cette armature que le Christ nous impose, ils la rompent à mesure qu'elle se reforme, ils s'en délivrent ; ce gibet au-dessus du néant, ils s'en arrachent et sombrent avec délices. »

Comme si l'Inde n'avait pas fourni des exemples de mortifications au moins égales aux prouesses des ermites chrétiens, comme si elle ne continuait pas d'en

fournir, non seulement physiques mais morales et intellectuelles ? Et le ramadan islamique ne dépassera-t-il pas en rigueur tout ce que la chrétienté connaît ? Simple défaut de documentation chez Rivière ; et il est évident que Mauriac, si soucieux d'équité envers des pensées qui diffèrent de la sienne, s'est laissé séduire par une image poétique ; sinon, combien peu de visages européens lui seraient « soutenables ? » Mais malgré tout ce que je puis interpréter et rabattre, son affirmation me rappelle brusquement qu'en effet le salut chrétien n'appartient qu'à ceux qui ont reçu le baptême ; que les autres se valent tous, sous le nom collectif de païens... Et du coup je m'effarouche, comme le loup qui remarque, au cou de son ami, la trace du collier.

VII

Croyance.

La force d'une religion ne consiste pas à être vraie ou profonde, mais à être crue, et beaucoup de hasards historiques sont à l'origine de cette croyance. Pour une religion qui devient fleuve, cinquante se perdent dans les sables, comme pour un homme qui parvient à la gloire, cinquante restent sur le carreau qui le valaient à bien des égards. On ne s'impose pas sans posséder un certain nombre de qualités opportunes, qui répondent aux besoins du moment, mais qui ne sont pas nécessairement les qualités les plus hautes.

Une religion qui ne réussit plus à enflammer ses fidèles est un corps dont la vie animale s'éteint ; car elle ne respire et se meut que par ses dévots. L'église désaffectée peut garder une grande signification par ce qu'elle exprime d'histoire, de symboles ou de beauté ; mais tout cela est d'un autre ordre. Elle a cessé d'être le lieu d'un certain culte particulier. L'admiration et la ferveur du monde entier ne consoleraient pas Notre-

Dame de Chartres de perdre ses dernières bigotes et ses bedeaux.

Et réciproquement toutes les vérités du monde ne consoleraient pas un croyant de perdre l'objet de son amour, car c'est d'aimantes encore plus que de croyantes que beaucoup d'âmes religieuses devraient être qualifiées. Elles ont été vivement touchées par telle ou telle émotion qu'elles rapportent à Dieu, à Jésus ou à l'un des saints ; et tout le reste de la religion, elles l'acceptent par-dessus le marché, comme une femme accepte, pour l'amour de son amant, la carrière et les habitudes de celui-ci. Dire à l'une de ces âmes : « Vous croyez donc à l'Immaculée Conception ? » n'a pas beaucoup plus de sens que de dire à l'une de ces amantes : « Vous aimez donc le négoce ou les pipes en racine de bruyère ? » Elle accepte la pipe, non pas seulement parce qu'il lui semble impossible de dissocier l'homme et cet objet qui ne le quitte pas, mais parce que, dans l'être aimé, tout devient aimable.

VIII

Pensée abstraite.

L'abstrait est insoutenable à beaucoup de consciences ; elles n'y voient que le néant. Le moine auquel on avait enseigné qu'il était coupable d'idolâtrie en se représentant Dieu sous l'aspect d'un bon vieillard, pleurait après de vains efforts pour prier un être sans forme et gémissait : « On m'a enlevé mon Seigneur ! » Cela est respectable et touchant. Le christianisme s'élève au-dessus de l'anthropomorphisme physique, mais il ne s'avise pas que l'affirmation « Dieu est amour » ne pèche pas moins par analogie humaine et ramène le divin à nos humbles catégories.

Le chêne tourmenté par la tempête ne peut jeter un appel que vers le dieu des chênes, et si le cerf, traqué

par les chiens, crie à l'aide, ce ne peut être que vers un dieu qui parle le langage des cerfs. Nous faisons comme eux. Mais ce n'est pas laisser tomber sa pensée dans le néant que de garder conscience qu'une telle représentation du divin est toute provisoire et inadéquate (et irrespectueuse par un reste excessif de précision, dirait l'asiatique). Au contraire, l'abstrait devient un effort de pensée plus ferme.

— Jeu glacé de l'esprit, objectent ceux qui ne peuvent vivre que dans le concret.

Mais les jugements sur le chaud et le froid, l'étouffant et le respirable, se font en fonction du tempérament. Le poumon qui supporte les basses pressions n'est pas supérieur aux autres ; il est seulement différent, et ses besoins ne sont pas les mêmes.

IX

Bizarrerie.

Un croyant pourrait dire :

« Pourquoi le développement de la vie spirituelle ne serait-il pas soumis à des conditions aussi étranges que celles de la vie physique ? Les modes de la reproduction, de la circulation, sont à la fois incontestables et d'une particularité qui semble gratuite. On pourrait très bien imaginer qu'ils fussent complètement différents. Ils nous confondent par leur ingéniosité, mais aussi par leurs manques et leurs bizarreries. La force qui les a inventés n'avait rien de commun avec la logique de notre esprit. Vous répugnez à l'idée que Dieu ait dû sacrifier son fils pour racheter les hommes ; en effet il aurait pu trouver autre chose. Mais est-ce plus absurde que l'idée de faire féconder une cellule femelle par une cellule mâle, procédé par lequel se reproduisent tant d'êtres vivants, et que vous êtes bien forcé d'accepter, bien qu'en votre sagesse vous eussiez trouvé beaucoup mieux ? »

— D'accord : la bizarrerie n'est pas un argument rédhibitoire, et je consentirais d'être sauvé par des moyens aussi paradoxaux que ceux par lesquels fut formé mon embryon. Mais la forme saugrenue de ma sexualité m'est *donnée*, et à tous les hommes avec moi, tandis que la croyance au rachat ne m'est que *proposée* parmi beaucoup d'autres. Elle fut sans doute une donnée pour les hommes du XIIIe siècle ; elle ne l'est plus. Pourquoi voulez-vous que je la choisisse ?

X

Ingratitude.

Qu'il y ait des éléments chrétiens partout présents dans le patrimoine de notre civilisation, personne ne le nie. Mais s'ensuit-il que, par gratitude, nous devions accepter tout l'héritage ? Notre vie tout entière est construite sur une formidable alluvion d'inventions humaines. Chaque objet, chaque idée dont nous nous servons mériterait de notre part un mouvement de reconnaissance dont nous nous dispensons presque toujours. L'ingratitude et l'oubli sont nécessaires pour que la flamme humaine n'étouffe pas sous ses cendres.

Mais si nous en sommes à faire des bilans, n'oublions pas que l'on a tendance à combler les riches, et qu'il nous arrive de nommer « chrétiens » des éléments éthiques qui sont apparentés au christianisme sans descendre de lui. Si je lis la correspondance de Marc-Aurèle et de Fronton, j'y suis frappé par une douceur familiale, par une finesse de scrupules, qui évoquent pour moi une atmosphère chrétienne. Et je suis bien forcé de constater que les vertus dites chrétiennes, pitié, bonté, respect des valeurs spirituelles, conservent dans plus d'une partie de l'Asie un prestige que l'Europe ne leur accorde plus. Continuons de les appeler chrétiennes pour la commodité du langage, mais n'employons

ce mot que dans un sens descriptif, sans prétendre affirmer aucune appartenance historique au christianisme.

La vie des religions est irréversible. Nous utilisons et transformons les dépouilles du christianisme comme celui-ci s'est approprié les dépouilles du monde juif et du monde antique. C'est dans l'ordre. Les religions se nourrissent, comme les organismes, de tout ce qu'elles peuvent dévorer. Elles n'ont pas de droits acquis. Le dernier mot reste toujours à la plus vivante, à celle qui est encore en mesure de grandir ; et si elle semble imparfaite, insuffisante, c'est qu'elle n'a pas assez dévoré.

XI

Le mot « Dieu ».

Dans le camp pieux comme dans le philosophique, on proteste contre l'emploi du mot « Dieu » auquel certains s'obstinent, bien qu'ils sachent parfaitement combien l'acception qu'ils donnent à ce terme diffère du sens traditionnel. « Langage de faussaires ! » s'écrient les dévots ; « Précaution de timides qui ont peur de leur propre pensée ! » clament les affranchis. De toute manière, pêche en eau trouble, invite aux malentendus, confusion.

Si fortes, si gênantes que soient ces objections, faut-il s'en laisser convaincre ? Rejeter le mot pour l'ambiguïté de son contenu rationnel, c'est renoncer à exprimer ce qu'il y a de constant, d'éternellement semblable dans son contenu affectif. Dieu est ce que je vénère, ce dont je me sens dépendant : c'est là qu'il faut chercher ses seuls attributs connaissables et permanents. Le reste n'est, si j'ose dire, que couleur locale. Un sentiment réel, précis, met quelque chose de commun dans cent représentations diverses de la divinité. Le mot « Dieu » forme la grande accolade qui les réunit.

Renoncer au mot, c'est couper les ponts, c'est s'inter-

dire l'accès de l'immense héritage, c'est se ranger parmi ceux qui n'en veulent rien recueillir, qui renoncent à en faire l'inventaire, qui l'abandonnent aux imbéciles et finissent par souhaiter son anéantissement pour anéantir l'imbécillité. C'est consentir à se laisser enfermer dans un parti, à entrer dans ses controverses, ses guérillas. « Comment, disent certains, conserver un contact et des échanges avec des esprits dogmatiques qui refusent d'avance tout accueil à ce qui peut leur venir d'ailleurs ? Mieux vaut couper court à toute discussion. » Hé, qui vous force à discuter ? S'ils refusent d'étendre la main vers ce qui pourrait les enrichir, tant pis pour eux. Ne faites pas de même. Tout ce qui est à l'homme est à vous, ses religions avec le reste. Que perdez-vous votre temps à marchander, quand vous n'avez qu'à prendre ? Gardez « Dieu », qui vous appartient comme à tout le monde. Et ne permettez pas qu'on vous pose la question : « Croyez-vous en Dieu ? » car c'est consentir qu'on vous dépouille. Ne la tolérez que sous cette forme : « En quel Dieu croyez-vous ? »

XII

Arrière-gardes.

Nulle religion ne peut faire, les temps héroïques passés, qu'elle ne traîne après elle une multitude de médiocres. Ce n'est pas signe qu'elle soit médiocre elle-même, mais seulement qu'elle s'est répandue et que les hommes sont partout les hommes. Les plus hautes sont souvent celles que la pratique de leurs ouailles déforme le plus. Et les disciplines humanistes connaissent le même sort, tirent derrière elles les mêmes troupeaux. Et tout cela est dans l'ordre. Ce qui importe, disait quelque part Péguy, ce n'est pas qu'une doctrine ne présente aucune brèche ; c'est qu'elle possède des citadelles.

Pourtant la polémique entre les deux partis se réduit

le plus souvent à des escarmouches contre ces arrière-gardes et ces traînards. Les uns se jettent sur les Homais, les autres sur les Bournisiens. Gide extermine Fleurissoire, Claudel secoue Turelure ; et chacun rentre de son équipée, croyant avoir porté des coups sensibles à l'adversaire, alors qu'il n'a fait qu'éventrer des poupées de son.

D'ailleurs, entre rationalistes et croyants, toute polémique, même loyale, est absurde et vaine, parce que chacun a placé sa citadelle dans une région où l'autre n'atteint pas. Un vrai chrétien a son centre de gravité dans le sentiment de son union avec un dieu qui l'a sauvé. Autour de cette conviction, toutes ses autres pensées cherchent à s'organiser. Les plus intimement liées à l'histoire de son salut ont le plus de force et de chaleur ; les autres, à mesure qu'elles gravitent dans un cercle plus éloigné, deviennent moins vitales. Quant à la poussière de conséquences, de motivations qui se meut à la périphérie, il ne s'en inquiète que peu. S'il y a là quelques contradictions, tant pis ; cela s'arrangera. Ce ne sont en tout cas pas ces menus défauts d'ajustement qui lui feront remettre en question sa foi tout entière.

Et la position du rationaliste est identique. Son centre est dans quelques évidences logiques. Toute sa pensée s'articule et se ramifie à partir de là. Et si, dans une zone éloignée, il laisse dans le désordre et la contradiction ce qu'on appelle l'âme, les aspirations, les intuitions, il pense à son tour que tout cela n'est pas essentiel et s'arrangera.

Si bien que l'agresseur croit toujours convaincre l'autre de penser sans rigueur sur des points capitaux, alors que l'attaqué ne se trouve jamais atteint qu'en ce qui lui semble des vétilles.

XIII

Syncrétisme.

On accepte qu'il y ait, selon les tempéraments, des occupations, des hygiènes, des éducations différentes ; mais on veut à toute force qu'il n'y ait pour tous qu'une seule religion, ou du moins qu'une religion ne soit acceptable, vénérable, que si elle apporte une satisfaction aux besoins de tous. On semble sentir qu'en face du formidable problème métaphysique, les nuances individuelles sont insignifiantes, et que c'est ravaler Dieu que de subordonner sa définition à l'intelligence ou au tempérament du définisseur. En fait, avec sa merveilleuse souplesse, le catholicisme a accepté une grande variété de formes, une religion de l'élite spirituelle et une religion du commun, et par ailleurs tout un polythéisme inavoué dans le culte des saints. Il a su maintenir tout cela dans un filet de dogmes et garder une apparence d'unité assez imposante. Du temps qu'il représentait le seul cadre possible à la vie religieuse, les dissidents s'y créaient des demi-hérésies qui l'enrichissaient ; mais a-t-il encore assez de vitalité pour absorber des formes nouvelles ?

Déjà, un grand nombre de modernes appartiennent à deux confessions. N'est-il pas symptômatique de voir l'aisance avec laquelle un nationaliste, qui se dit chrétien, vit à cheval sur deux cultes peu conciliables. Et cependant, pour circuler entre les deux doctrines, par-dessus quels fossés ne lui faut-il pas s'aménager d'ingénieuses passerelles ! Il reconnaît que, dans ce qui relève de sa foi nationale, il n'est plus astreint à aucun des devoirs qu'impose la première. Mais il s'arrange. Tantôt il oublie que la haine est coupable, et tantôt que la Vierge était juive. Il n'a presque pas conscience d'héberger des croyances ennemies.

Mais il y a d'autres syncrétismes que cette juxtaposition naïve. Il y a un regroupement possible de tendances apparentées, qui traversent toutes les religions supérieures. Dans son remarquable livre sur la *Prière*, Heiler montre comment deux courants presque divergents, partis de prémisses psychologiques différentes, se retrouvent l'un et l'autre dans toutes les grandes confessions, l'un mystique, l'autre qu'il appelle prophétique, parce que les prophètes juifs en présentent l'une des plus fortes expressions, mais qu'on pourrait aussi bien appeler social ou moral : deux familles d'esprits, deux orientations de la piété, deux modes de prière. La piété mystique procède par un effort méthodiquement conduit, à l'aide d'une technique prévue, vers la purification, l'illumination, l'anéantissement dans le divin ; elle est contemplation solitaire, jouissance silencieuse, renoncement à la vie sociale et même à toute vie individuelle ; elle a médiocre souci des péchés matériels, des dogmes et des manifestations historiques de Dieu dans l'aventure de notre salut. Point par point, la piété prophétique s'y oppose : respectueusement humiliée devant la majesté de Dieu, auquel elle ne s'identifie jamais, elle reste pénétrée du sentiment que le péché est une réalité terrible ; elle est sociale, active, rituelle ; elle crée une communauté, une fraternité, des règles ; chacun y cherche son salut en aidant au soulagement, au salut des autres ; elle est virilement combattante et marque une volonté de vivre individuellement, une confiance en la vie, qui déborde sur l'au-delà.

« Certes, dit Heiler, les contradictions qui séparent ces deux types ont été supprimées bien souvent dans l'histoire, ou tout au moins diminuées et de la façon la plus géniale, par Augustin, ou François ; mais il est impossible de supprimer complètement cette contradiction ; elle est trop forte ; elle forme un véritable abîme entre la religion qui affirme la personnalité et

celle qui la nie, entre l'expérience de Dieu dans l'histoire et l'expérience de Dieu indépendamment de l'histoire, entre la révélation et l'extase, entre le prophétisme et le monachisme, entre l'effort pour transformer le monde et la fuite hors du monde. »

Les représentants les plus typiques de la mysticité se ressemblent entre eux, comme ceux du prophétisme se ressemblent, parlent le même langage, relèvent de la même psychologie, qu'ils soient bouddhistes, taoïstes, juifs, mahométans ou chrétiens ; de sorte qu'un Suzo ou un saint Jean de la Croix sont infiniment plus proches de certains yoguis de l'Inde ou des soufis persans, qu'ils ne le sont de saint Ambroise, de Jeanne d'Arc ou de Vincent de Paul.

Lumineux classement, qui épargne les vains étonnements sur les contradictions relevées à l'intérieur d'une même confession, et qui magnifie le phénomène religieux en montrant comment il dépasse les religions historiques. Indication, tout au moins, sur ce qui est inconciliable dans la multitude des croyances, et ce qui peut fraterniser.

XIV

Religion pour les malheureux.

Dire que le christianisme est la religion des opprimés, des désespérés, des êtres qui se voient mourir, des mères qui ont perdu leur enfant, des disgraciés qui ne rencontreront jamais d'amour : ce n'est nullement le déprécier. C'est plutôt affirmer qu'il est irremplaçable. Car enfin, quoi qu'on fasse, même dans un ordre social parfait, il y aura toujours des morts monstrueuses, des passions sans issue, des vies manquées, des troupeaux de débiles. Il s'agit d'offrir quelque chose aux mal partagés. Je les préférerais stoïques, mais le remède ne vaut que pour les robustes, qui sauront le trouver tout seuls. Et si

les autres ont besoin de ce qu'on appelle dédaigneusement un opium, il y aurait fanatisme à le leur retirer.

L'abus n'est pas qu'il existe une religion pour les faibles ; il ne commence que si cette religion prétend mettre tout le monde à leur régime ; si, prise d'un affreux acharnement, elle calomnie nos joies, notre santé, notre courage, à seule fin de nous désespérer et de nous ramener dans son hôpital.

— Vous méjugez le christianisme, dira-t-on. Son enseignement apporte une réponse aux besoins des heureux comme à ceux des autres.

— Je dis seulement que les heureux ne l'auraient pas inventé, et que ce ne sont pas leurs distraites actions de grâce à la Providence, qui l'auraient fait triompher dans l'histoire. Il a trouvé sa force propulsive dans l'idée que Dieu aime de préférence les plus misérables, ceux qui sont perdus, qu'il aime chaque âme individuelle, qu'il a voulu donner la preuve de cet amour en venant partager nos misères et nous chercher dans notre péché. Aucune religion n'a inondé la métaphysique d'autant de sentimentalité tendre. Mais on a toujours vu ceux dont le cœur est comblé de tendresse humaine montrer peu d'accueil pour les exigences d'autres amours. Le cœur de l'homme n'est pas très vaste : la satiété est vite atteinte. Et la chaleur dépensée en un point doit être économisée ailleurs.

Certes les heureux, comme les autres, ont besoin de lois et de soutien ; mais les orientalistes nous diraient que le Japon a porté beaucoup plus loin que nous la surveillance du bonheur, les soins de sa modestie, de sa décence, de sa politesse, l'art de le spiritualiser, de lui donner d'héroïques finesses. Il y a, hélas, assez de malheureux pour que réduire le christianisme à leur tutelle, ce ne soit pas lui faire la part petite.

(à suivre) JEAN SCHLUMBERGER

LE MENDIANT DU VILLAGE

Les cultivateurs de Coulleures (Seine-et-Oise) gagnaient beaucoup d'argent à fournir aux Halles de Paris des légumes qui partaient chaque soir sur camions-automobiles en charges gerbées à hauteur de meule.

Auprès des maraîchers enrichis par la verdure, s'installaient des Parisiens qui plaçaient leurs bénéfices en achetant de la terre, comme M. Darbois « producer » de spectacles cinématographiques.

M. Darbois augmentait régulièrement une fortune déjà belle en imageant sur l'écran les vieux romans feuilletons.

Il lui arrivait de demander à un artiste des idées on ne savait pas pourquoi, car celles de M. Darbois valaient beaucoup mieux, pour ce qu'il en faisait.

Le titre de producer ne lui suffisait plus. Il méritait bien celui de super-producer. Il demanda un scénario à M. Angennes, écrivain délicat et l'invita à voir la traduction de son œuvre sur l'écran où apparurent d'abord les fesses d'une dame qui prenait son bain dans un cabinet de glaces biseautées.

M. Darbois dit à l'auteur assommé :

— Rien ne change dans votre scénario. On ajoute simplement ce qui y manque pour le rendre commercial. Nous sommes faits pour nous entendre. Vous imaginez, moi je produce ; je super-produce.

Il produçait tant et si bien qu'il achetait à Coulleures beaucoup d'hectares pour en tirer agrément et rapport.

Il s'ennuyait un peu dans cette belle propriété où il fut d'abord volé par tous ceux qui travaillaient chez lui. Alors que le terrain qu'il possédait aurait enrichi plusieurs familles de paysans, M. Darbois devait acheter des légumes pour la nourriture de ses domestiques.

Il devenait à quarante-cinq ans châtelain, seigneur de village, afin de tenir un bien indestructible dont la valeur ne serait point panique comme celle des titres en Bourse. Il dépensa plus pour les transformations de son manoir que pour l'acquisition et fut heureux de se promener sur ses terres, derrière ses grilles et ses haies.

Décider sa femme à se dire aussi ravie que lui ne fut pas facile. Cette mignonne brune eut du travail à rendre cette demeure charmante. Elle l'habilla comme elle-même, sans extravagance, en gardant la ligne. On voyait encore des poutres de la ferme juste ce qu'il fallait pour qu'on se sentît dans une maison de campagne.

Quand tout fut achevé, Madame Darbois pensa aller se reposer quinze jours à Deauville, ainsi qu'elle faisait tous les ans.

— Non, dit Monsieur Darbois, nous devons amortir.

Madame Darbois s'effondra dans un mignon fauteuil qu'elle avait mis à droite de la cheminée en opposition aux chenêts forgés qui soutenaient un tronc d'arbre et aux pincettes d'une hauteur de hallebarde. Comme elle cessa de sourire, il sembla qu'une lampe s'éteignait dans la grande salle d'où un escalier à forte rampe de chêne montait à l'étage. Quand Madame Darbois s'arrêtait sur les marches, elle paraissait un bibelot sur une étagère.

Elle avait un bagout de Bellevilloise, une énergie de joie à faire rire les évêques le jour de la mort du pape.

Elle demanda :

— Avec qui voulez-vous lutter ? Avec le blanc ou avec le noir ?

Ce qui n'avait aucun rapport avec la question mais correspondait bien à son habitude de commencer par dire des blagues quand la vie ne tournait pas du bon côté. Puis elle donna des conseils à M. Darbois sur la façon dont elle voulait être ensevelie :

— Pas trop de fleurs. Je les aime tant que je ressusciterais pour les prendre.

En combien d'années m'auras-tu amortie ? Calcule, mon petit ! Calcule ! Je vais voir s'il y a des œufs au poulailler. Ils ne nous reviennent qu'à soixante francs pièce. Mais ils sont frais ».

Et elle sortit en chantant :

Si tu veux être heureux
Pends ton propriétaire !

Le lendemain, M. Darbois la consola ainsi :

— Tu ne t'ennuieras pas dans ce manoir ; on invitera les amis. Il y aura toujours du monde. Au lieu de les traiter aux restaurants de Paris, nous les recevrons à la campagne. Ça fera de l'amortissement.

Madame Darbois fut prise d'un fou rire qui lui fit monter à quatre pattes son escalier de chêne :

— On aura des dîners d'amortisseurs...

Et elle modifia la chanson :

Si tu veux être heureux
Deviens propriétaire.

M. Darbois ayant commercialisé son domaine eut bientôt plus de beurre qu'il n'en pouvait manger et augmenta les invitations afin de tirer du manoir un revenu d'orgueil, mais il ne trouvait pas aisément à chaque fin de semaine des gens aimables prêts à quitter leurs habitudes pour passer deux jours à Coulleures et même plus. On ne demandait qu'à les garder. M. Roure dramatiste cocuiste y venait régulièrement.

Ayant mal commencé sa célébrité par des pièces à thèse, il se résolut bien vite aux pièces à lit.

Le matelas et le pyjama formaient le fond de son magasin de décors et de costumes. Les premiers rôles jouant couchés usaient peu de chaussures.

Cette forme d'art faisait beaucoup de tort aux bottiers de théâtres. M. Roure collaborait aux films de M. Darbois qui le chargeait des scènes d'amour. Il en tenait toujours de prêtes à intercaler dans n'importe quel scénario.

Il adorait comme M. Darbois la propriété, mais pour en jouir aux frais d'autrui.

Il disait au producer :

— J'apprécie votre manoir plus que s'il m'appartenait. Il ne me cause aucun souci, rien que de l'agrément. J'ai horreur de la propriété légitime. Je n'aime que celle des autres. Là au moins on est heureux. On ne s'inquiète pas d'être volé, de voir si les portes ferment ou si les clôtures s'ébrèchent. Les propriétaires s'occupent de tout cela.

Si la manie de posséder quittait le cœur des hommes, ceux qui comme moi adorent la propriété mais ne veulent pas s'en charger, deviendraient bien malheureux. Acquérez, cher ami. Prospérez. Surveillez les domestiques et payez vos impositions. Je vous admire. »

Les obligés de M. Darbois, ses auteurs, ses artistes, ses relations d'affaires ne pouvaient manquer de venir au Manoir, mais pas souvent. Beaucoup cherchaient une excuse pour désobéir à la deuxième invitation, préférant aller à leur guise plutôt que de refaire les mêmes pas dans un beau jardin ennuyeux et loger dans une vieille ferme transformée en château.

L'amortissement alla bien pendant la belle saison. Les amis en route pour Deauville et Cabourg déjeunaient au Manoir et mettaient en rage Madame Darbois

qui les accompagnait jusqu'à sa grille châtelaine pour leur souhaiter bon voyage.

M. Darbois parlait peu, riait facilement et tenait compte de ses petites dépenses comme s'il n'eût pas gagné beaucoup d'argent dans ses affaires. Il ne se dépitait point que sa propriété lui coûtât cher, s'il la montrait. Quand des passants en automobile s'arrêtaient à la grille pour envier les fleurs et le logis, il éprouvait une augmentation de sa personnalité. Il tenait plus de place par le gonflement de sa belle poitrine.

Les gens du pays s'occupaient peu du Manoir. L'admiration pour le châtelain n'existait pas chez ces vendeurs de légumes propriétaires de leurs biens. Aucun mendiant ne sonnait à la grille du château.

Madame Darbois n'avait pas la distraction de visiter les pauvres. On n'en trouvait aucun dans le pays peuplé de marchands de verdure. L'avantageux commerce contentait les paysans qui ne cherchaient pas à piller le voisin riche comme en Normandie où restent des maraudeurs, des braconniers, des hommes qui trouent la haie pour voler des poules. Les maraîchers avaient assez des leurs.

M. Darbois fit tuer le cochon pour Noël et eut en porc et volaille de quoi fournir à un succulent réveillon.

On y invita quinze personnes. Il en arriva sept et des télégrammes d'excuse : se mettre en route par temps très froid pour venir, à quatre-vingts kilomètres de Paris, manger sans choisir son menu convenait moins aux caractères animés, que le jazz et la carte des grands restaurants d'où l'on rentre chez soi en dix minutes.

Les convives du Manoir arrivés à huit heures du soir, dînèrent simplement, car il fallait garder bel appétit pour le Réveillon d'après la messe de Minuit qu'on irait entendre à l'église du village.

En attendant l'on s'ennuya un peu. M. Darbois paraissait n'en rien voir.

A dix heures M. Roure dormait avec décision dans un fauteuil devant la cheminée. Il ne s'était pas assoupi par hasard, surpris par la fatigue, mais installé pour ça, commodément, montrant ainsi qu'il connaissait bien la maison, et qu'il n'y avait rien de mieux à faire.

Madame Darbois, malicieuse, voulait lui faire redire sa théorie de la propriété, mais elle dut l'expliquer elle-même et le fit tout de travers pour réveiller le dormeur qu'elle accusa d'avoir tant de regret de ne rien posséder, qu'il passait sa vie sur les terres des autres. Il ne pouvait plus rester chez lui, dégoûté de son appartement et allait de domaine en domaine, vagabond des grandes demeures. Il adorait la belle maçonnerie. Les briques l'excitaient plus que les nichons.

Au bout de trois minutes de ces horreurs, M. Roure se réveilla pour proposer la Légion d'honneur à tout Français qui consentait à devenir propriétaire :

— Ça vous fait une sale réputation. On vous chamaille, on vous traite de vautour, de profiteur. Vous êtes des saints ici. Au lieu de recevoir tranquillement vos amis au restaurant, à l'américaine, vous montez une maison, vous vous occupez du robinet qui fuit, de la cheminée qui tire mal, des souris qui grignotent vos provisions.

Que les riches seraient heureux s'ils n'avaient pas la propriété ! »

Madame Darbois ne voulut pas qu'on fît taire ce cynique en le bourrant de Porto :

— Quand il sera saoul il serait capable de se tenir et on n'aurait plus personne pour dire la vérité.

M. Tarnier qui fournissait à M. Darbois le mobilier de ses salles de cinéma crut obliger Madame Darbois en lui disant qu'il venait au Manoir pour la joie de la voir et non pour la campagne qu'il détestait :

— Je n'aime que les boutiques, excepté celles des fleuristes. A quoi peut bien servir un bouquet ? Le

lendemain il n'en reste rien. C'est du gâchis. Les gens qui se baissent pour cueillir les violettes, des vicieux. Ils ne comprennent pas le plaisir du commerce. Ce qu'il y a d'intéressant dans votre campagne à vous, c'est qu'on peut parler d'affaires.

Madame Darbois le consola en lui promettant qu'on aurait un artiste qui imitait parfaitement au piano le bruit des autobus.

M. Tarnier crut à une prévenance. Il ne plaisantait jamais. Il vendait. Hors cela il s'embêtait...

Le sourire arriva avec Maître Dorge, avocat.

Il descendait d'une forte voiture en donnant la main à Mademoiselle Denise qui allongea ses lèvres carminées pour siffler d'admiration devant le Manoir.

Tout de suite Paris fut dans la maison.

Maître Dorge cinglait des répliques qui inspiraient un peu de crainte de continuer la conversation avec lui.

Délicieux aux femmes, malicieux aux hommes, il rendait le Manoir aimable, même à Madame Darbois qui pria M. Roure de se rendormir.

Mais M. Darbois se saisit de l'avocat pour lui parler d'affaires et on vit alors changer le regard des hommes.

Les femmes s'occupèrent de leurs ongles, les examinant comme si depuis dix minutes ils avaient une autre figure et qu'elles ne les reconnussent plus.

Tous les quarts d'heure Mademoiselle Denise travaillait à la houpette sur son joli visage qui lui était un dur métier, car elle s'y appliquait avec une conscience jamais satisfaite, y revenant toujours, cherchant la perfection, sans cesse en lutte et en amour avec sa peau où chaque instant inscrivait de l'âge qu'elle effaçait.

On atteignit ainsi onze heures et demie où on alluma des lanternes de papier pour marcher vers l'église.

Dans le village, la nuit se serrait sur le sol comme si

elle couchait par terre. Deux cabarets éclairés faisaient de la musique mécanique. On y voyait l'ombre des couples dansants.

Les dames porte-lanternes les envièrent et le dirent communément :

— Ils ne s'embêtent pas !

L'espoir d'entendre l'orgue ne les consolait pas de manquer le bal.

L'église était basse, bâtie en grange. On y entra par une petite porte latérale, la grande maintenue fermée pour ne pas laisser la bise venir dans ce lieu déjà glacial. On y gelait plus que dehors en marchant. Sur les bancs de gauche devant le maître-autel les fidèles se serraient : quinze hommes et femmes. Des gars paraissant craintifs restaient près du bénitier. L'un d'eux rota. Cela faisant rire les autres, il exploita le succès et essaya de recommencer mais ne réussit pas bien. Alors un autre péta. Rigoleurs du village, déjà bien saouls. Les fidèles devant le maître-autel ne bougeaient pas. Les hôtes du châtelain gagnèrent le milieu de l'église.

Le prêtre arriva de la sacristie en frappant du talon. Il dit sa messe avec une lente vigueur. On voyait la buée de son haleine se condenser dans l'air froid. Il mettait dans le texte sacré l'accent d'Auvergne : « L'Evanchile chelon Chin-Mathieu. »

Lui et l'enfant de chœur paraissaient ne travailler que pour eux-mêmes, dans cette salle gelée et presque vide d'où les plaisantins du bénitier étaient partis.

M. Darbois pouvait parler avec tranquillité :

— Ce prêtre est l'homme le plus malheureux du pays. Il m'a raconté sa carrière. Il a trente ans. Il vient de la Lozère et bien content du changement, car dans son ancienne cure la miche ne lui était pas assurée tous les jours. Il fanait et moissonnait avec les gens du pays qui alors le nourrissaient comme un

journalier. Ici il ne peut s'embaucher. Les cultivateurs ont des machines. Mais il touche 3.000 francs par an. Il dessert quatre paroisses là où autrefois il fallait quatre curés. On n'en trouve plus. Le métier se perd. Le travail augmente. Les bénéfices diminuent. Les paysans d'Auvergne ne donnaient pas au prêtre une châtaigne, ceux d'ici pas une laitue. Autrefois les mendiants venaient au presbytère. Aujourd'hui le curé demande l'aumône. Aucun indigent n'est inscrit à la Mairie. Le prêtre en a fini avec la visite des nécessiteux. Il est le seul et personne ne le visite. Il doit parcourir vingt-cinq kilomètres pour desservir ses quatre paroisses et roule sur une vieille bicyclette. C'est le dernier mendiant du village et il ne peut pas tendre la main.

Quand l'officiant passa le plateau de fer blanc bosselé, les hôtes du château y mirent des billets auprès des quelques sous des fidèles.

Un hurlement de chien qui s'explique avec la lune retentit près du bénitier. Les rigolards revenus après avoir été boire un coup recommençaient leurs blagues et se sauvaient.

Le prêtre aux drus cheveux noirs, fit un pas brusque comme s'il voulait les poursuivre, mais dut tenir sa main gauche à plat sur les billets pour les empêcher de quitter le plateau au vent de sa course et retourna calmement vers le maître-autel.

M. Roure proposa de l'inviter à réveillonner. Une dame pria qu'on n'en fît rien :

— Ce n'est pas possible à cause de l'odeur. Il sent plus mauvais qu'un ouvrier.

— Il gagne beaucoup moins dit M. Roure, et le Pape ne lui fournit pas le savon.

En revenant au Manoir M. Darbois raconta l'irrévérence des gars du pays qu'on vit rentrer dans les cabarets à danser ; ils n'avaient quitté la musique

du fox-trott que pour interrompre les chants du minuit chrétien. M. Darbois imita les plaintes du curé :

— Il m'a dit :

« Ils font des echcréments dans mon église. »

Il en tient la porte fermée pour avoir moins à nettoyer.

Il est payé 250 francs par mois par la procure de l'évêché qui répartit entre tous les prêtres du diocèse l'argent que chacun d'eux reçoit des paroissiens. On exige qu'ils ne gardent rien pour eux, mais on ne leur soumet pas les comptes. Le curé d'ici, pour dire ses quatre messes, ne mange rien du samedi soir au dimanche midi et doit appuyer sur les pédales de sa bicyclette. Son ventre est aussi vide que ses pneus.

Il paie huit cents francs par an de loyer pour une maison dont le propriétaire, qui est baron, a voulu l'expulser prétendant y loger sa mère, mais elle est morte, ce qui a rendu le baron furieux non de désespoir filial, mais de dépit de n'avoir plus de prétexte pour chasser le prêtre qu'il trouve trop rustre. Ils se sont disputés. Le baron a profité de ce que le curé portait une couronne de pain et un pot de lait pour lui calotter la barette, mais le curé a fait la guerre et n'a pas peur de cogner. Il a posé le pain et le lait et les gens du pays disent que le baron en a eu « plein la gueule ». Cette fois-là ils ont soutenu l'Église.

A la table du Réveillon où les convives glacés par la messe sans feu avaient plus sommeil que faim, M. Roure parla de religion. Il avait du goût pour la taquinerie et choisissait ses opinions selon la quantité de déplaisir qu'elles pouvaient causer :

— Pauvre curé. On ne lui paie plus la dîme. Autrefois le paysan engraissait le prêtre. Aujourd'hui il le laisse crever de faim. Le cultivateur garde toute sa récolte et s'écarte de l'église. Ce qu'il y fait froid ! On aurait dû apporter des chaufferettes. Il y a vingt ans

quand de jolies femmes comme vous, qui ont un peu de voix, étaient au village la nuit de Noël, elles chantaient au lutrin la gloire du Seigneur. Vous ne pensez qu'au jazz. L'orgue vous dégoûte. Vous trouvez que le curé pue. Alors il ne faudra pas vous étonner, mes belles enfants, si les ouvriers de votre quartier viennent un jour faire l'inventaire de votre appartement.

Mademoiselle Denise qui n'avait pas un caractère à écouter si longtemps des choses disgracieuses répondit net d'une très jolie voix :

— Les ouvriers de mon quartier couchent avec la crémière. Elle leur recommandera ses bons clients.

M. Roure s'anima, car il voulait avoir raison non pour les idées dont il se moquait complètement, mais pour embêter le monde, ce qui était sa seule conviction :

— Le Super-film de M. Darbois ne remplace pas les cierges, l'encens, la peur du curé. Quand une société laisse crever de faim ses ecclésiastiques elle se prépare des soirées mouvementées. Je ne parle pas pour moi. Je ne suis pas propriétaire. Mais si je l'étais, et d'un château, je sentirais que ma possession ne s'arrête pas à la grille de mon domaine. Toutes les propriétés ont contrat avec l'église. Les vieux châtelains savaient ce qu'ils faisaient en invitant l'abbé. Que voulez-vous que pense ce pauvre diable sans feu et sans beurre dans ce pays riche ? Il est le seul qui ne réveillonne pas. Tout le monde s'empiffre dans le village excepté lui. Minuit chrétien ! Le pinard de ses burettes : « Buvez, ceci est mon sang » ne vaut pas le cacheté que les gars du village offrent à leurs danseuses.

Il boit peut-être quelques gouttes de vinaigre dans de l'eau, comme Jésus sur la croix. »

Les femmes écoutaient maintenant avec crainte cet épouvanteur.

— Vous auriez pu nous apprendre cela plus tôt, dit Mademoiselle Denise. On aurait apporté

du bordeaux et un poulet en allant à la messe.

M. Darbois rectifia :

— Le curé a ce qu'il faut. Je suis le seul propriétaire du pays à lui servir une rente. Il touche son mois ici. Ailleurs on ne lui donne pas toujours vingt sous quand il passe. Le pays fait peu d'enfants ; on y vit vieux. Je lui rapporte plus à moi tout seul que ses baptêmes et ses enterrements.

Quand je lui remets un billet de cent francs il ne peut même pas le garder pour lui. Il faut qu'il l'envoie à Versailles. L'Evêché répartit. Mieux vaut donner une volaille que de l'argent. L'Evêque n'y a point sa part qui doit être grosse. »

Mademoiselle Denise dit la corpulence du prêtre miséreux :

— Il ne doit penser qu'à son bec comme beaucoup de curés, et trop manger. J'aimerais mieux ressembler au Jésus de son crucifix, un mince à qui on voyait les côtes.

Madame Darbois dit :

— La graisse est une maladie. Affaire de tempérament. Des gens ne mangent presque rien et grossissent ; d'autres s'empiffrent et restent secs. Qu'est-ce que vous faites, vous, pour mincir ? Moi je marche beaucoup.

Mademoiselle Denise lui expliqua son erreur :

— Pour maigrir par le remuement il faut transpirer. Aucune femme ne se décide à cette dégoûtation. On fait du sport convenable et on est étonnée de ne pas perdre de poids. Une promenade au Bois, une partie de tennis, vous donnent de l'appétit. Ça vous profite.

Pour maigrir il faut l'immobilité et la diète : se coucher et ne rien manger. C'est comme ça que j'ai perdu six kilogs.

Toutes les femmes l'envièrent. Elles parlaient fervemment de la Maigreur comme d'un don de Dieu.

L'inanition, la crevaison de faim leur semblaient un état délicieux qui maintenait à leur corps la ligne droite. Aplaties de ventre et de dos, elles considéraient la nourriture comme un grand malheur et se tenaient en état de famine. La table du Réveillon, bien trop abondamment pourvue pour leur appétit contraint ne donnait à leur gourmandise que des regrets mais aucune satisfaction. Elles disaient : « Je mangerais bien de ça. » Mais n'y touchaient pas.

Madame Darbois parla d'un maigrisseur fameux qui traitait ses clientes par les drogues.

Elles énumérèrent les méthodes, les trucs, depuis ne rien boire ou peu et brûlant, jusqu'à s'empoisonner de pilules.

Madame Darbois tenait à la gloire de son maigrisseur :

— Il est très intelligent, il vous demande : « Madame, voulez-vous faire maigrir tout votre corps ou seulement certaines parties ? » Je veux bien diminuer mes seins et mon séant, pas mes épaules ni mes mollets. Quand l'amaigrissement arrive à l'os on doit s'arrêter. Il ne faut pas non plus plisser la peau, se faire le coup du sac vide. Mon praticien vous traite par les massages, il vous imprègne d'un produit qui fond la graisse. C'est mieux que la drogue qui maigrit tout le corps et que le bistouri.

Une femme silencieuse souriait heureuse et la fourchette propre car elle n'avait rien mangé. Elle buvait. Elle n'assouvissait que de liqueurs sa gourmandise. Ses yeux titubaient dans son sourire qui lui faisait comme un épiderme de lumière dont sa voisine semblait écorchée, car elle n'avait aucune joie sur sa peau. Quelque chose semblait arraché de son visage sévère.

Ces deux figures, l'une souriante, l'autre froncée, montraient que la femme peut ajouter à soi par le plaisir, poser sur elle un double d'elle-même dont le couteau de la tristesse la pouvait dépouiller, la chan-

geant aussi terriblement que si la peau lui était retirée de sur la chair.

— Jolie nuit de Noël ! dit le persifleur M. Roure. On ne peut pas vous apitoyer sur la famine du curé, puisque votre bombance est de crever de faim. Au temps des corsets vous vous écorchiez pour parvenir à la taille de guêpe, aujourd'hui vous mettez votre corps en misère pour lui donner la ligne de trique. Vous prenez figure de chrétiennes émaciées par les privations ou de paysannes de l'an mil obligées de manger de l'herbe faute de blé. »

Maître Dorge, sans paraître prendre les choses au sérieux, en dit d'essentielles. Il avait discrètement donné à la quête le plus gros billet :

— L'amincissement des dames a de moins graves conséquences que celui des curés de campagne.

Le catholicisme commet une erreur en nourrissant mal les prêtres des villages. Les paroisses de Paris ont les enterrements organisés par la maison de Borniol, cinquante mille francs de cierges et de musique sur un cadavre, des domestiques de grande Eglise : suisses, bedeaux. Ici un pauvre affamé qui mord dans l'hostie de la messe avec autant de voracité que de vénération. Ça lui fait toujours une bouchée.

Ce n'est pas la bonne table de Sa Grandeur l'Archevêque de Paris qui sauvera l'Eglise. Ce sont les curés de campagne, à condition qu'il en reste. Comme tous les prolétariats, celui-ci diminue. On manque de nécessiteux en sabots pour ratisser les jardins. Et quand on n'en trouvera plus en soutanes pour dire la messe dans les villages, les derniers châteaux seront bien dépréciés. »

Madame Darbois proposa de chanter Minuit Chrétien.

PIERRE HAMP

LE PREMIER MORT

Un Mai, perdu dans l'ombre et la tristesse humaine,
Veillant l'étoile veuve avant qu'elle ne meure
Dans les régions désertes du ciel de quatre heures,
N'ayant rien pu créer depuis tant de semaines,
Les yeux vides fixés sur la haute merveille
Où les bêtes, toute la nuit, faisaient l'amour,
Sur cette terre sans hommes, mais si pareille
A l'autre, — quel frisson parmi le contre-jour,
M'apporta cet appel de mort, la folle voix
D'un homme presque mort qui criait après moi...

Mon Royaume ! comme il tremblait de ses feux roses ;
Les plaintes de là-bas avaient mis des secondes
Eternelles, avant de finir en ce monde,
La bouche qui criait doit être déjà close...
— Le Jeu du Seul ! pour être Roi
mais pour dormir...
Et cet aventurier qui crut le découvrir
Est disparu dans l'ombre commune et navrante :
Mais pour quel autre ami supplierais-je si haut ?
Je l'ai veillé la nuit comme une âme vivante,
Une dilection pour le mort le plus beau.

Et que sais-je de lui qui ne soit légendaire ?
Je l'ai veillé la nuit, dans un songe peut-être,
Un enfant de plaisir qui n'était pas à naître !
Il est venu, avec Sa Mort, sur cette terre,

Il vivait seul, mais elle était toujours en lui,
Sans autre amour que son amour, sans autre joie
Que sa joie, sans autre lumière dans sa nuit :
— Mais c'est toujours la Mort, la même que la nôtre,
Me diront les passants qui suivront cette voie
Le silence et le froid qui montent de nous autres.

Quel nom lui fut donné par la rumeur naissante ?
Est-ce Ellor qui devait jouer les solitaires,
Ou cet Elie de Tess, d'une race princière,
Ou sa sœur ?
Mais la voie de sa sœur est présente
En moi, depuis le soir d'hiver, sans lendemain,
Où mon âme en maraude auprès de quels chemins,
Lui découvrit l'amour pour une autre existence,
Pour un Roi de misère, au delà de la nuit,
Qui se tient sur le monde à venir, en silence,
Avec l'orgueil d'un paon sauvage, — et le mépris.

J'ai déjà fait un mort, et il est né sur ma terre,
Il rongeait dans son cœur sa solitude atroce,
En ces jours de printemps qui devinrent ses noces :
Entre les arbres roses comme des clavaires,
Cette seconde moitié de nuit, son appel
M'a fait venir ici par quel hasard du ciel,
En criant aux oiseaux accouplés sur le sable :
Vous ne savez donc pas que j'ai créé un mort ?
C'était un être exquis, qui n'aimait pas encor :
Il ne m'adorait pas, mais étais-je adorable ?

Vraiment, est-ce bien là ta tombe, entre les branches,
Cette stèle isolée où pas un homme, même
Pas un enfant n'ira chercher le deuil suprême,
Que tes amis n'ont pas recouvert de fleurs blanches,
Les êtres familiers de l'ombre originelle,
Parce que ton regard n'était pas aussi pur

Que je croyais, — la pierre que mes mains descellent
Pour voir tes yeux briller sur le haut ciel obscur,
Et ce joyau famélique de Roi, ce blême
Et triste corps dans la paix sourde de lui-même.

Par chance, je suis seul et l'aube est dépassée :
Si tu pouvais savoir combien mes mains sont tendres,
Elles ont des frissons qu'un mort devrait comprendre,
Plus de douceur encor que la langue foncée
Des bêtes qui tentaient jadis de t'endormir ;
Tu peux te montrer nu devant moi, que m'importe !
Il est stupide et vain que je te réconforte,
Que je console un corps qui mourut de désir,
Moi qui n'ai pas créé de ciel, moi qui n'habite
Qu'une région de l'âme où sont les vents sans gîte...

Un Mai, perdu dans l'ombre et la tristesse humaine,
Ton âme vierge allait vers leurs hautes demeures
Voir les accouplements des races inférieures :
Avoue que tu en as pleuré à perdre haleine,
Que tu rêvais sans cesse à leurs jeux interdits,
Que tu dormais dans leur chaleur et dans leur nuit :
Avoue-moi que tes mains frôlaient leur chair fiévreuse
Où bien d'autres que toi s'étaient abandonnés,
— Et que ce mal des veillées blanches t'a mené
Sans elles, vers ta perpétuelle amoureuse...

Ah ! qui t'a mis dans cette ineffable posture,
Replié sur ton corps, les prunelles perdues,
Et les mains retenant une ombre défendue,
Et la figure ravagée par la torture
Inavouable, les yeux que les fossoyeurs
Ont omis de clore, les yeux qu'ils ont eu peur
De clore, tellement leur vie était profonde,
Fascinant, par un ciel que je ne connais pas
L'étreinte d'une forme inconnue en ce monde
Et qui défaille, à chair perdue, entre tes bras...

Mais les pentes, là-bas, étant devenues blanches,
Je sus que le vrai Jeu du Seul était ouvert,
Et je dis : tous ces lieux doivent rester déserts ;
Je ne veux plus que les biches blondes se penchent
Sur ta tombe, et leurs cous adorables et souples :
Je ne veux plus que les plantes se reproduisent
Le long de tes jambes, que les corbeaux s'accouplent
Près de toi : je veux une mer froide et grise
Qui portera ton nom, la mer de Lohinnor,
Mon premier mort, le tout premier d'entre mes morts..

PATRICE DE LA TOUR DU PIN

SOUVENIRS DE GERTRUDE STEIN [1]

Vollard, et le premier Salon d'Automne

Durant les deux dernières années que Gertrude Stein passa à l'École de Médecine de John Hopkins, à Baltimore (1900-1903), son frère vivait à Florence. Là il entendit parler d'un peintre nommé Cézanne, et il vit des toiles de ce peintre que possédait Charles Loesser. Quand lui et sa sœur s'installèrent à Paris l'année suivante, ils allèrent chez Vollard, le seul marchand de tableaux qui eût des Cézanne, afin de les regarder.

Vollard était un grand homme noir qui bégayait un peu. Son magasin était rue Laffitte, pas loin du boulevard. Un peu plus loin, dans cette rue, qui n'était pas longue, se trouvait Durand Ruel, et encore un peu plus loin, presque contre l'église des Martyrs, se trouvait Sagot, l'ancien clown. Au-delà, à Montmartre, rue Victor Massé, Mademoiselle Weil vendait à la fois des tableaux, des livres, et faisait la brocante ; à l'autre bout de Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré, était installé l'ancien restaurateur et photographe Druet. Il y avait aussi rue Laffitte le confiseur Fouquet, chez qui l'on pouvait se réconforter en mangeant des gâteaux au miel et des petits fours à la noix ; parfois même au lieu d'acheter un tableau chez Vollard, on s'offrait chez Fouquet un pot de confitures de fraises.

1. Cf. *Gertrude Stein*, par Bernard Fay (*N. R. F.*, 1er mars 1934, p. 554).

La première visite à Vollard a laissé à Gertrude Stein une impression inoubliable. C'était un endroit incroyable. Cela ne ressemblait point du tout à une galerie de tableaux. En entrant on voyait quelques toiles le nez tourné au mur, dans un coin une pile de toiles, petites et grandes, accumulées pêle-mêle l'une sur l'autre, et au milieu de la pièce se tenait un grand homme noir, plein de mélancolie. C'était Vollard gai. Quand il était vraiment maussade il appuyait sa lourde silhouette contre la porte vitrée de son magasin qui donnait sur la rue ; étendant ses bras au-dessus de sa tête, il accrochait ses mains aux deux coins supérieurs du chambranle et il fixait la rue de ses yeux sombres. Alors personne ne songeait à essayer de pénétrer chez lui.

Les Stein demandèrent à voir des Cézanne. Vollard prit un air moins lugubre et devint fort poli. Comme ils le découvrirent ensuite, Cézanne était la grande aventure de la vie de Vollard. Le nom de Cézanne était pour lui un mot magique. Le peintre Pissaro lui avait le premier parlé de Cézanne. Et du reste c'était Pissaro qui avait révélé Cézanne à tous ses premiers admirateurs. Cézanne vivait alors chichement et amèrement à Aix-en-Provence. Pissaro parla de lui à Vollard, et à Fabbri, un Florentin, qui en parla à Loesser ; il en parla à Picabia, en fait il en parla à tous ceux qui connurent Cézanne à cette époque. Mais revenons à cette première visite.

Les Stein dirent à M. Vollard qu'ils voulaient voir des paysages de Cézanne, et qu'ils lui étaient adressés par M. Loesser de Florence. « Ah oui, dit Vollard », d'un air guilleret, et il se mit à circuler dans la pièce ; puis il disparut derrière une cloison qui se trouvait au fond de la boutique, et on l'entendit monter lourdement un escalier. Après assez longtemps il revint, tenant à la main une petite toile qui représentait une pomme, mais la majeure partie du tableau n'était pas peinte.

Alors tous trois examinèrent le tableau avec grand soin. « Seulement, voyez-vous, dirent-ils, ce que nous voulions voir, c'était un paysage. — Ah oui, soupira Vollard », et il prit un air encore plus guilleret. Au bout d'un instant il disparut de nouveau, et cette fois revint avec un tableau, qui représentait un dos ; c'était une toile magnifique sans aucun doute, mais le frère et la sœur n'en étaient pas encore à comprendre bien les nus de Cézanne et ils revinrent à la charge. Ils demandèrent à voir un paysage. Cette fois, après une pause encore plus longue, Vollard revint avec une très grande toile sur laquelle était peinte un très petit fragment de paysage. « Oui, c'était bien cela qu'ils voulaient, dirent-ils, un paysage, mais ils souhaitaient une toile plus petite qui fût entièrement couverte de peinture. C'est quelque chose comme cela, dirent-ils, que nous désirerions voir. » Pendant ce temps la nuit, qui tombe tôt l'hiver à Paris, était venue, et, à ce moment, une vieille femme de charge descendit l'escalier du fond ; en s'en allant, elle murmura : « Bonsoir Monsieur, Bonsoir Madame », et elle sortit sans bruit ; puis, au bout d'un instant une autre vieille femme de charge descendit le même escalier, et susurra « Bonsoir Messieurs et Dames », et disparut silencieusement par la porte. Gertrude Stein éclata de rire et dit à son frère : « C'est une plaisanterie, il n'y a pas de Cézanne. Vollard monte là-haut, et il dit à ces vieilles femmes ce qu'il faut peindre, il ne nous comprend pas, et nous ne le comprenons pas, elles peignent vite quelque chose, et il nous l'apporte, et c'est un Cézanne. » L'un et l'autre furent alors pris d'un insurmontable fou-rire. Au bout de quelque temps ils se calmèrent, et une fois de plus expliquèrent qu'ils voulaient voir un paysage de Cézanne. Ils expliquèrent que ce qu'ils voulaient voir, c'était un de ces merveilleux paysages jaunes d'Aix tels que Loesser en possédait plusieurs. Une fois de plus Vollard

sortit et cette fois il revint avec un merveilleux petit paysage vert. C'était ravissant, cela couvrait la toile entière, et cela ne coûtait pas très cher. Ils l'achetèrent tout de suite. Plus tard Vollard expliqua à tout le monde qu'il avait reçu la visite de deux Américains toqués, qui riaient tout le temps ; ça l'avait beaucoup agacé, mais à la fin il découvrit que plus ils riaient, plus ils achetaient, alors il s'était mis à attendre qu'ils rient pour leur vendre quelque chose.

A partir de ce jour ils allèrent chez Vollard tout le temps. Ils eurent bientôt le privilège de renverser la pile de toiles qui était dans le coin et d'y chercher ce qui leur plaisait. Ils achetèrent un tout petit Daumier, une tête de vieille femme. Ils commencèrent à s'intéresser aux nus de Cézanne et enfin ils achetèrent deux petits groupes de nus par Cézanne. Ils trouvèrent un tout petit Manet, peint en noir et blanc avec Forain au premier plan et ils l'achetèrent, ils dénichèrent aussi deux minuscules Renoir. Souvent ils achetaient les tableaux par deux, car d'ordinaire le frère et la sœur avaient des préférences différentes. Ainsi s'écoula l'année. Au printemps Vollard annonça une exposition de Gauguin et ils virent pour la première fois des Gauguin. C'était quelque chose d'assez horrible, mais à la fin ils les aimèrent, et ils achetèrent deux Gauguin. Gertrude Stein aimait ses soleils, mais pas ses personnages, et son frère préférait les personnages. Tous ces achats semblent des extravagances, mais alors ces tableaux ne coûtaient pas cher. Ainsi passa l'hiver.

Il y avait assez peu de gens qui fréquentaient chez Vollard, mais une fois Gertrude Stein entendit une conversation qui la charma. Duret était alors un personnage parisien bien connu. Il était très vieux, mais il était resté très bel homme. Il avait été un ami de Whistler. Whistler l'avait peint en tenue de soirée avec une cape d'opéra blanche sur le bras. Un jour,

il se trouvait chez Vollard, discourant au milieu d'un cercle d'hommes plus jeunes : Roussel, un des Vollard, Bonnard, enfin tout le groupe post-impressionniste ; et Bonnard se mit à se plaindre de l'obscurité dans laquelle le public les laissait, lui et ses amis : « On ne leur donnait même pas un coin au salon. » Duret le regarda gentiment et lui dit : « Mon jeune ami, il y a deux sortes d'art, ne l'oubliez jamais ; il y a l'*art* et il y a l'*art officiel*. Comment pouvez-vous espérer, mon pauvre jeune ami, être un artiste officiel ? Mais regardez-vous. Supposez qu'un important personnage vienne en France, qu'il veuille rencontrer les peintres en vue et faire faire son portrait. Mon cher jeune ami, mais regardez-vous ; rien qu'à vous voir il serait épouvanté. Vous êtes un gentil garçon, aimable et intelligent, mais, pour ce personnage important, vous ne seriez pas cela du tout vous l'épouvanteriez. Non, comme peintre officiel, il leur faut un homme de taille moyenne, un peu fort, pas trop bien habillé, mais habillé comme on s'habille dans ce milieu-là, ni chauve ni trop bien peigné, capable d'allonger un beau salut bien respectueux. Vous voyez bien que vous ne feriez pas du tout l'affaire. Donc ne dites jamais un mot de plus à ce sujet, ne rêvez pas d'être un officiel, ou, si vous y rêvez, regardez-vous dans la glace et pensez aux gens influents. Non, non, mon cher jeune ami, il y a l'*art* et il y a l'*art officiel*, cela a toujours été ainsi et cela le sera toujours. »

Avant la fin de l'hiver Gertrude Stein et son frère, emportés par leur bel élan, décidèrent d'aller jusqu'au bout. Ils décidèrent d'acheter un grand Cézanne. Ensuite ce serait fini. Ensuite ils seraient raisonnables. Ils convainquirent leur frère aîné que cette dernière extravagance était nécessaire, et cela était nécessaire en effet, comme on le verra bientôt clairement. Ils dirent à Vollard qu'ils voulaient acheter un portrait de Cézanne. A cette époque pratiquement aucun grand portrait de

Cézanne n'avait été vendu. Vollard les possédait presque tous. Il fut tout à fait ravi de cette décision. Et il les fit pénétrer dans la pièce du premier, celle où l'on accédait par l'escalier dérobé, et où Gertrude Stein avait affirmé que les vieilles femmes de charge se réunissaient pour peindre des Cézanne. Là ils passèrent des jours à discuter et à choisir le portrait de Cézanne qu'ils achèteraient. Il y en avait une huitaine environ parmi lesquels on pouvait choisir, et le choix était difficile. Il leur fallait souvent sortir et se réconforter chez Fouquet en mangeant des gâteaux au miel. Enfin ils n'hésitaient plus qu'entre deux toiles, un portrait d'homme et un portrait de femme, mais cette fois ils ne pouvaient point s'offrir le luxe d'acheter les deux et enfin ils choisirent le portrait de femme.

Vollard disait : « Bien entendu, d'ordinaire, un portrait de femme coûte toujours plus cher qu'un portrait d'homme, mais, ajoutait-il en considérant la toile avec beaucoup d'attention, je suppose qu'avec Cézanne ça n'a pas d'importance ». Ils le chargèrent dans une voiture et ils l'emportèrent chez eux. C'est ce tableau qui faisait dire à Alfy Maurer que l'on pouvait affirmer qu'il était fini, entièrement fini, parce qu'il avait un cadre.

L'automne amena leur deuxième grande décision. C'était la première année du Salon d'Automne, le premier Salon d'Automne qui eût jamais été tenu à Paris, et ils s'y rendirent avec beaucoup de curiosité et d'impatience. Ils y virent le tableau de Matisse, connu ensuite sous le nom de « La Femme au Chapeau ».

Le premier Salon d'Automne marque le début du succès public et officiel des peintres qui exposaient auparavant aux Indépendants. Leurs toiles allaient cette fois être exposées dans le Petit Palais, en face du Grand Palais où se tenait le Salon de Printemps, le « Salon », c'est-à-dire que ceux parmi les Fauves et les Indépendants qui avaient obtenu déjà une répu-

tation et dont les toiles se trouvaient en vente chez les bons marchands de tableaux allaient être exposés au Salon d'Automne. C'est eux qui, de connivence avec quelques révoltés du vieux « Salon », avaient créé le « Salon d'Automne ».

L'exposition avait beaucoup de verdeur mais rien d'inquiétant. Elle contenait un grand nombre de tableaux très jolis, et un tableau qui n'était pas joli. Cela mit le public en fureur, et on tâcha de le lacérer.

Ce tableau plaisait à Gertrude Stein, c'était le portrait d'une femme au visage allongé, tenant un éventail. C'était d'une couleur et d'une anatomie très étranges. Elle dit qu'elle voulait l'acheter. Son frère, pendant ce temps, avait trouvé une femme en blanc sur un gazon vert qu'il voulait acheter. Aussi, comme d'ordinaire, ils décidèrent d'acheter deux tableaux en même temps et ils se rendirent dans le bureau du secrétaire du Salon pour s'enquérir des prix. Ils n'avaient jamais pénétré dans la petite pièce qu'occupe un secrétaire de salon, et c'était une aventure amusante pour eux. Le secrétaire regarda les prix dans son catalogue. Gertrude Stein a oublié le numéro et le prix du tableau qui représentait la femme en blanc avec un chien sur un gazon vert et même le nom du peintre, mais le Matisse coûtait cinq cents francs. Le secrétaire expliqua que, bien entendu, personne ne payait le prix demandé par l'artiste, mais que l'on faisait une contre-proposition. Ils lui demandèrent quelle somme ils devaient offrir. Il leur demanda à son tour combien ils étaient disposés à payer. Ils répondirent qu'ils ne savaient pas. Il suggéra qu'ils offrissent quatre cents francs et il leur promit de leur faire tenir la réponse promptement. Ils acquiescèrent et se retirèrent.

Le lendemain ils reçurent un mot du secrétaire pour leur dire que M. Matisse avait refusé leur offre et pour leur demander ce qu'il fallait faire. Ils décidèrent d'aller

de nouveau au Salon et de regarder le tableau encore un peu. Ils y furent. Les visiteurs pouffaient en regardant la toile, et on essayait de la lacérer. Gertrude Stein ne pouvait pas comprendre pourquoi, le tableau lui semblait parfaitement naturel. Le portrait de Cézanne ne lui avait pas paru d'abord naturel, il lui avait fallu quelque temps pour se rendre compte qu'il était naturel, mais la toile de Matisse lui paraissait tout à fait naturelle, et elle ne pouvait point comprendre pourquoi elle mettait en rage tout le monde. Son frère était moins attiré par le tableau, mais il était d'accord avec elle qu'il fallait l'acheter, et ils l'achetèrent. Puis elle retourna pour le regarder et elle fut très agacée de voir que tout le monde se moquait de cette peinture. Ça l'irritait, et ça l'ennuyait, parce qu'elle ne pouvait pas comprendre pourquoi elle le trouvait si naturel, pendant que les autres trouvaient si naturel de le trouver absurde. De même, plus tard, elle eut peine à comprendre pourquoi ses écrits qui, pour elle, étaient si naturels et si clairs, suscitaient tant de moqueries et de colères.

Telle est l'histoire de l'achat de la « Femme au Chapeau », maintenant je vais raconter l'histoire de sa vente, comme me la racontèrent, quelques mois plus tard, M. et Mme Matisse. Peu après l'achat du tableau par les Stein, ils souhaitèrent tous de se rencontrer. Gertrude Stein ne se rappelle plus si Matisse leur écrivit pour demander un rendez-vous, ou si eux les Stein écrivirent. Quoi qu'il en soit, peu après ils avaient fait connaissance, et ils se connaissaient très bien.

Les Matisse habitaient sur le quai, contre le boulevard Saint-Michel. Ils occupaient l'étage supérieur d'une maison, un petit appartement de trois pièces avec une vue charmante sur Notre-Dame et la Seine. Matisse la peignit en hiver. Il fallait monter et monter pour arriver chez eux. En ce temps-là vous ne faisiez que monter des escaliers et descendre des escaliers. Mildred

Aldrich avait une cruelle habitude, elle laissait tomber sa clef au milieu de l'escalier, là où aurait dû être l'ascenseur, pendant que, de son sixième étage, elle disait bonsoir à quelqu'un en bas, il fallait ensuite que vous ou elle descendiez jusqu'en bas et remontiez jusqu'en haut pour pouvoir ouvrir sa porte. A la vérité elle criait souvent : « Ça ne fait rien ; je vais défoncer ma porte. » Il n'y avait que des Américains pour faire ça. Les clefs alors à Paris étaient lourdes, et vous étiez sûr de les oublier ou de les perdre.

Madame Matisse était une admirable maîtresse de maison. Son intérieur était petit mais immaculé. Elle tenait très bien sa maison, elle était une cuisinière excellente, elle savait faire le marché, elle posait aussi pour toutes les toiles de Matisse. C'était elle qui était la « Femme au Chapeau ». Elle avait eu une petite boutique de modiste qui leur avait permis de vivre dans leurs années dures. C'était une grande femme avec un visage allongé et une grande bouche volontaire et pendante comme celle d'un cheval. Elle se tenait très droit. Elle avait une masse de cheveux noirs. Gertrude Stein aimait beaucoup la façon dont elle mettait ses épingles à chapeau, et Matisse une fois fit un dessin de sa femme en train de faire ce geste caractéristique et il le donna à Gertrude Stein. Elle s'habillait toujours en noir. Elle plaçait toujours une grosse épingle à chapeau au milieu du chapeau et bien au sommet de sa tête, puis fermement elle l'enfonçait. Une fille de Matisse vivait avec eux, une fille qu'il avait eue avant son mariage ; elle avait eu la diphtérie, il avait fallu l'opérer et durant des années elle dut porter autour de son cou sur sa gorge un ruban noir avec un bouton d'argent. Matisse la mit dans beaucoup de ses tableaux. La petite fille ressemblait trait pour trait à son père, et Madame Matisse, comme elle l'expliquait à sa façon mélodramatique et simple à la fois, s'attachait à faire

plus que son devoir vis-à-vis de la petite, parce que dans son enfance elle avait lu un roman où l'héroïne s'était ainsi conduite dans des circonstances analogues et avait en conséquence été passionnément aimée toute sa vie ; elle avait décidé de faire de même. Elle avait eu deux garçons, mais alors ils ne vivaient pas avec eux. Le plus jeune, Pierre, était dans le sud de la France, près de la frontière espagnole, sous la garde du père et de la mère de Mme Matisse, et l'aîné, Jean, était dans le nord de la France, près de la frontière belge, sous la garde du père et de la mère de M. Matisse.

Matisse avait une virilité étonnante qui produisait toujours une impression délicieuse quand on ne l'avait pas vu depuis quelque temps. Et on le sentait davantage quand on le revoyait. On continuait à jouir de cette impression tout le temps qu'on était en sa compagnie. Mais par ailleurs cette virilité ne donnait guère l'impression de vie. Madame Matisse était toute différente, pour quiconque la connaissait il émanait d'elle un profond sentiment de vie.

Matisse possédait alors un petit Cézanne et un petit Gauguin et il prétendait qu'il avait besoin de l'un et de l'autre. Il avait acheté le Cézanne avec la dot de sa femme, le Gauguin avec sa bague de fiançailles, qui était le seul joyau qu'elle eût jamais possédé. Et ils étaient tout heureux, car il ne pouvait se passer de ces deux tableaux. Le Cézanne représentait des baigneurs et une tente, le Gauguin la tête d'un garçon. Plus tard, quand Matisse devint très riche, il continua à acheter des tableaux. Il disait qu'il s'y connaissait en tableaux et avait confiance dans la peinture tandis qu'il ne connaissait rien aux autres choses. Ainsi pour son plaisir et comme un bon placement, qu'il voulait léguer à ses enfants, il achetait des Cézanne. Picasso aussi, plus tard, quand il devint riche, acheta des tableaux, mais c'étaient les siens.

Tout n'avait pas été rose pour les Matisse. Matisse était venu fort jeune à Paris pour y étudier la pharmacie. Ses parents étaient de petits marchands de grains du Nord. Il s'était intéressé à la peinture, il s'était mis à copier les Poussin du Louvre, et il était devenu un peintre sans guère se préoccuper du consentement de sa famille, qui continuait pourtant à lui servir une petite pension mensuelle comme du temps où il était étudiant. Sa fille était née à cette époque et cela avait ajouté de nouvelles complications à sa vie. D'abord il avait eu un peu de succès. Il s'était alors marié. Sous l'influence des tableaux de Poussin et de Chardin, il avait fait des natures mortes qui avaient été très remarquées au Salon du Champ de Mars, un des deux grands Salons du printemps. Puis il avait commencé à subir l'influence de Cézanne, puis celle de la sculpture nègre. C'est de tout cela que sortit le Matisse de la période de la « Femme au Chapeau ». L'année qui suivit le Salon où il fit une si grande sensation, il passa l'hiver à peindre une très grande toile, une femme en train de mettre le couvert, et sur la table une magnifique compotier plein de fruits. Ç'avait été une grande épreuve pour le porte-monnaie des Matisse que d'acheter tous ces fruits, les fruits étaient horriblement chers à Paris à cette époque-là, même les fruits les plus communs, imaginez quel prix pouvaient coûter ces fruits exotiques et magnifiques, pourtant il lui en fallait pour tout le temps qu'il mettrait à peindre le tableau, et le tableau devait prendre très longtemps à peindre. Pour faire durer les fruits aussi longtemps que possible, ils gardaient la pièce aussi froide que possible, ce qui n'était pas très difficile à Paris, en hiver, sous un toit ; Matisse peignait drapé dans son manteau, les mains gantées, et cela dura tout l'hiver. Enfin il en vint à bout, et il l'envoya au Salon, où l'année précédente il avait eu tant de succès. Mais cette année-là la toile fut refusée. Ce fut le début des

ennuis graves pour Matisse, sa fille était très malade, il était, lui, dans un grand désarroi mental et plein de doutes sur son œuvre, et il n'avait plus aucun moyen de faire voir ses tableaux. Il ne peignait plus chez lui, mais dans un atelier ; ça lui revenait moins cher. Tous les matins il peignait, tous les après-midi il travaillait à sa sculpture, à la fin de chaque après-midi il dessinait à la classe de dessin d'après un modèle, et tous les soirs il jouait du violon. C'étaient des jours sombres, et il était proche du désespoir. Sa femme ouvrit une petite boutique de modiste et ils réussirent à s'en tirer. Les deux petits garçons furent expédiés à la campagne chez les parents de M. Matisse et chez ceux de Mme Matisse et ils vécurent de leur mieux. Le seul encouragement qu'il reçut lui vint de l'atelier où il travaillait et où un groupe de jeunes gens se mit à s'intéresser à lui, et à subir son influence. Parmi eux le plus connu alors était Manguin, le plus fameux maintenant est Derain. Derain était alors un très jeune homme ; il admirait Matisse énormément, il allait avec eux à la campagne, à Collioure, près de Perpignan, et ça leur faisait grand plaisir à eux tous. Derain se mit à peindre des paysages en rehaussant de rouge les contours des arbres ; il avait une perception de l'espace qui lui était bien propre, et qu'il révéla d'abord dans un paysage où l'on voyait un chariot grimpant une côte sur une route bordée d'arbres rehaussés de rouge. On commençait à remarquer ses envois aux Indépendants.

Matisse travaillait tous les jours sans répit, et il travaillait terriblement dur. Une fois Vollard alla le voir. Matisse se plaisait à raconter l'histoire, et je la lui ai souvent entendu dire. Vollard entra et dit qu'il voulait voir la grande toile qui avait été refusée au Salon. Matisse la lui montra. Mais Vollard ne la regarda pas, il parla tout le temps avec Madame Matisse, et

surtout de cuisine ; il était féru de cuisine, et aimait bien manger, comme tout bon Français. Elle aussi. Matisse et Madame Matisse commençaient à s'énerver, bien qu'elle ne le montrât pas. « Et cette porte, dit Vollard à Matisse d'un air de profond intérêt, où mène-t-elle ? Mène-t-elle à la cour, ou mène-t-elle à l'escalier ? — A la cour, répondit Matisse. — Bien, dit Vollard », et il s'en alla.

Les Matisse passèrent des jours à discuter si la question de Vollard avait un sens caché, ou n'était que curiosité banale. Mais Vollard n'avait jamais de vaine curiosité. Il voulait toujours savoir ce que tout le monde pensait de toutes choses, parce que c'était pour lui le seul moyen de savoir ce qu'il pensait lui-même. C'était un fait très connu, aussi les Matisse se demandaient-ils l'un à l'autre et demandaient-ils à tous leurs amis pourquoi Vollard avait posé cette question sur la porte ? Quoi qu'il en soit, dans le courant de l'année Vollard acheta le tableau, il ne le paya pas cher, mais il l'acheta, puis il le rangea, et personne ne le vit plus, et on n'en parla plus.

A cette époque le sort de Matisse ne s'améliora ni n'empira, car il était à la fois découragé et audacieux. Puis vint le premier Salon d'Automne, il fut invité à y exposer, il envoya la « Femme au Chapeau », et on l'accepta.

Matisse avait alors trente-cinq ans, et il était découragé. Il alla au vernissage du Salon d'Automne, il entendit ce que l'on disait de sa toile, il vit qu'on voulait la lacérer, et il s'en alla pour ne plus revenir. Sa femme seule retourna au Salon. Il se renferma chez lui, tout à son infortune. C'est du moins ce que Madame Matisse racontait.

Alors arriva une note du secrétaire du Salon, annonçant qu'il y avait acheteur pour le tableau et que l'acheteur faisait une offre de quatre cents francs. Matisse était en train de peindre Madame Matisse en romanichel,

tenant une guitare. Cette guitare avait toute une histoire ; Madame Matisse aimait beaucoup à la raconter. Elle avait alors beaucoup de travail sur les bras, et il lui fallait aussi poser ; or elle avait une forte santé et un grand besoin de sommeil. Un jour qu'elle posait et qu'il peignait, elle commença à s'assoupir, sa tête tomba sur sa poitrine, ses mains glissèrent le long de son corps en sorte que la guitare se mit à vibrer. « Assez, dit Matisse, réveille-toi. » Et elle se réveilla, mais après quelques instants elle s'assoupit de nouveau et la guitare recommença de vibrer. Matisse furieux saisit la guitare et la brisa en morceaux. « Et, ajoutait Madame Matisse d'un ton vexé, nous étions alors dans la dèche ; il a fallu faire réparer la guitare pour qu'elle pût finir le tableau. » Elle tenait la même guitare réparée et elle posait quand la note du secrétaire du Salon leur fut remise. Matisse, bien entendu, était fou de joie. « Bien entendu que je vais accepter, s'écriait-il. — Pas du tout, répondit Madame Matisse, si ces gens s'intéressent assez à ce tableau pour faire une offre, ils s'y intéressent assez pour payer le prix que tu demandes, et, ajouta-t-elle, la différence servira à acheter des vêtements d'hiver pour Margot. » Matisse hésita, mais enfin il se laissa convaincre et ils répondirent qu'ils voulaient le prix fixé par eux. Puis pas de nouvelle ; Matisse était dans un état terrible, il débordait de rancœur et de reproches contre elle. Enfin au bout de deux ou trois jours, comme Madame Matisse, une fois de plus, se trouvait à poser pour lui avec la guitare et que Matisse peignait, Margot leur apporta un pneu. Matisse l'ouvrit et fit la grimace. Madame Matisse était terrifiée, elle imaginait déjà le pire. La guitare tomba de ses mains : « Qu'est-ce ? demanda-t-elle. — Ils l'ont acheté, répondit Matisse. — Pourquoi alors faire une figure comme cela et me faire peur ? J'aurais pu casser la guitare, reprit-elle. —

C'était un petit signe que je te faisais pour te faire comprendre, dit Matisse, parce que j'étais trop ému pour pouvoir parler. »

« Et voilà, se plaisait à dire triomphalement Madame Matisse en guise de conclusion, vous voyez, c'est moi qui avais raison d'insister pour le prix fixé d'abord, et Mademoiselle Gertrude aussi avait raison d'insister pour acheter le tableau ; c'est vous et moi qui avons tout fait. »

L'amitié avec les Matisse grandit vite. Matisse préparait alors sa première grande décoration, « Le Bonheur de Vivre ». Il faisait pour cela des études, petites d'abord, puis plus grandes, et enfin gigantesques. C'est dans cette toile que Matisse réalisa pour la première fois consciemment son projet de déformer le dessin du corps humain, afin d'harmoniser et d'intensifier la valeur picturale de toutes les couleurs simples, qu'il mêlait seulement au blanc. Il se servait de ce dessin tordu systématiquement comme en musique on se sert des dissonances, comme en cuisine on se sert de vinaigre ou de citron, ou encore comme on emploie de la coquille d'œuf pour clarifier le café. Je finis toujours par prendre mes comparaisons à la cuisine parce que j'aime la bonne cuisine et que je m'y connais. Du reste, c'était bien ça. Cézanne avait abouti à ses torsions de lignes et à sa technique de ne jamais terminer une toile par nécessité, Matisse le fit intentionnellement.

Petit à petit les gens se mirent à venir rue de Fleurus pour voir les Matisse et les Cézanne, Matisse amenait des gens, et chacun amenait des gens, et il venait des gens tout le temps et ça finissait par être intolérable.

(*Traduction de* BERNARD FAŸ)

L'ANNÉE DES VAINCUS[1]

Le matin, Carrière trouvait Renate dans la chambre de Ludwig. Les cheveux flous, le corsage ouvert sur une épaule, elle faisait des tartines et semblait dormir encore. Mais, pendant que les hommes mangeaient, elle reprenait son visage habituel, lissait ses cheveux, tirait sur la cordelette de son corsage et redevenait la ménagère active qu'elle était tout le long du jour. Le soir seulement, devant les tasses vides, au bout de la veillée, elle reprenait ce visage, moite et doux, qui faisait naître en elle une autre femme et, quand elle allait se coucher, Carrière s'efforçait en vain de la retrouver encore, au fond de ses yeux.

Il aurait voulu pouvoir suivre la jeune fille jusque dans sa vie secrète et sentir toujours en elle cette camarade prête à rire, docile et hardie, qui était devenue sa complice dès les premiers jours de la vie commune. Il avait combiné avec elle tous les arrangements du ménage, toutes les petites révolutions qui avaient rendu plus agréable leur existence. Ils allaient ensemble au marché. Carrière initiait Renate aux habitudes du pays et lui donnait le goût des choses qu'il aimait lui-même, depuis l'enfance. A frais communs, ils avaient acheté des rideaux rouges et blancs, à grands carreaux :

— Nous avions les pareils, à Valence, quand j'étais petit, disait Carrière.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er août.

— C'est bien joli, avec le soleil.

— Dans nos pays, il faut tenir les contrevents fermés. On a toujours assez de lumière... En arrosant le plancher, on se croirait sous les arbres.

— Ah, disait-elle, il faut fermer les fenêtres ?

— Les contrevents... L'air passe quand même.

Elle eut vite pris l'habitude de tirer les rideaux, de fermer les contrevents et la chambre de Ludwig devint une espèce de salle à manger provençale, toujours sombre et fraîche. Ils y passaient leur vie et cherchaient sans cesse à l'embellir.

— On est bien, disait Carrière en s'étirant, mais il faudrait une crédence et un vaissellier... Petit à petit, nous achèterons ce qui nous manque et, l'an prochain, nous aurons une vraie maison, avec cuisine,

Les jours de paye, ils achetaient de menus objets et les rapportaient en grand mystère à la baraque. Ils improvisaient alors une fête de famille et l'étonnement des Karl et de Ludwig faisait leur joie.

— Huile et vinaigre, disait Carrière, on ne peut pas se tromper. Regarde Ludwig...

Et Renate le soutenait avec enthousiasme :

— C'est merveilleux.

Malgré cette complicité, elle lui donnait du « Monsieur Carrière », avec un drôle d'accent, une solennité comique, mais lui qui l'avait d'abord appelée : « la demoiselle », lui disait maintenant : « Renate », sans effort, comme s'il l'avait connue depuis l'enfance.

Elle acceptait cette familiarité, sans gêne ni bravade, toujours simple avec lui et si naturelle qu'elle se lavait à grande eau, quand il était là, le corsage ouvert, la poitrine nue, sans rien de provocant ni d'effrayé.

Un soir, comme ils revenaient du village, à la tombée de la nuit, ils ralentirent brusquement le pas et s'arrêtèrent à quelques mètres de la baraque. Des brouillards traînaient sur les pentes désertes et les ense-

velissaient dans leur ombre. Carrière sentait contre lui la hanche de Renate et sa cuisse ronde et, parfois, il apercevait un flocon de cheveux clairs qui se déroulait au vent. « On a de la chance », se disait-il à lui-même, en ayant l'impression de parler à Renate. Il croyait l'entendre aussi lui répondre : « On a de la chance », et sentait leurs bonheurs si fortement accordés qu'il la prit dans ses bras et l'embrassa au visage. Elle céda de tout le corps et resta immobile contre lui.

— J'aurais dû y penser, se disait-il. Il la tenait toujours, l'embrassait encore et la sentait se rapprocher de lui, haussée sur la pointe des pieds. Sa main froissait déjà le bord de la robe relevée. Il sentit l'ourlet des bas, la première marge de chair, mais il arrêta son geste et prit les deux joues de la jeune fille dans ses mains, en disant :

— On se mariera d'abord...

Elle fit « Oooo », longuement, du fond de la poitrine. Ils restèrent un long moment à s'écouter respirer tandis qu'elle glissait au long de son buste et renversait son visage vers le sien. Il pensait en la regardant : « C'était fatal. Depuis dix jours, j'aurais dû le comprendre. On était trop ensemble. On prenait trop les mêmes habitudes. Mais c'est bien. Pourquoi pas ? Elle parlera le français comme une autre... Le reste n'est pas à faire... et je l'aurais pourtant fait sans y penser. Elle veut bien ?... Pas le premier jour en tout cas... Une fois les choses réglées... C'est une gosse.

Ils s'étaient remis à marcher, lentement, en se tenant par la taille. Quand ils furent dans le couloir de la baraque, ils s'embrassèrent encore, un long moment.

— Viens, dit Carrière.

En entrant dans la chambre de Karl, sous la lumière crue, ils eurent peur l'un et l'autre d'être trahis par leur trouble. Le haut des joues enflammé, Renate étouffait son souffle en rangeant les paquets dans l'armoire.

— On est en retard ? demanda Carrière d'un air étonné.

— Non, dit Karl, mais on vous attendait pour se mettre à table.

Ludwig regardait sa sœur. Un imperceptible sourire, entre la lèvre et le nez, un pincement des narines courait parfois sur son visage.

— Les cheunes chens... dit-il enfin avec un geste de vieil homme. Tous se mirent à rire en soufflant sur leur soupe. Sous la table, Carrière sentait la jambe de Renate appuyée à la sienne. Chaque fois qu'elle avait dû se lever, il devinait, avec une espèce d'angoisse, les mouvements lents qu'elle faisait pour retrouver ce contact. Avec l'heure, il sentait grandir en lui cette fièvre trop connue qui, chaque soir, collait ses paupières et durcissait sa nuque. Renate allait commencer bientôt à prendre son visage étranger. Ses yeux fuiraient, plus minces, plus écrasés par les joues remontées et le froncement des sourcils. Elle s'étirait déjà, contre lui. Une autre femme naissait, différente de la ménagère, de la camarade de la journée. Elle bâilla longuement en faisant « Ooo » comme elle avait fait devant la baraque quand Carrière s'était écarté d'elle.

— Dormir...

Elle l'avait regardé en partant, tandis qu'elle refermait lentement la porte. Pendant un moment, il n'avait plus vu qu'un seul de ses yeux fixé sur lui et cet œil lui avait fait penser à son corps nu. Il avait dit « Bonsoir à tous », en feignant d'avoir sommeil lui aussi et s'était retrouvé dans sa chambre, assis sur son lit, sans aucune envie de dormir.

— Ce sera gai, tous les soirs, pensait-il. Renate dormait déjà peut-être. Elle dormait sûrement. Mais il aurait pu aller la retrouver. Elle était seule, dans la seconde chambre. En suivant le pied des murs, les lattes de bois ne craqueraient pas. Elle avait dû laisser sa

porte ouverte. Au lieu de dormir, elle était peut-être assise sur son lit, à cropetons, les mains entre les cuisses, jointes, serrées, dans un nid de chaleur et de désir.

Mais en suivant ces pensées, il se déshabillait, soufflait sa lampe, se glissait dans ses draps, bien résolu à ne rien tenter.

— D'abord, il me faut le dire à Ludwig. Il nous prendrait pour des cochons. Il s'en doute déjà. Il rigolait de coin... Mais çà n'a pas l'air de lui déplaire. Pourquoi pas ? Si c'était une fille d'ici, je serais déjà dans le couloir... Seulement...

Sa chemise remontée le laissait nu sous ses draps. En promenant ses mains sur son corps, il sentait sa peau, plus douce que ses paumes, et déjà presque étrangère.

— Tout çà, c'est naturel, pensait-il et il s'endormait doucement quand un rais de jour s'ouvrit et se referma au fond de sa chambre. Brusquement réveillé, il se remontait sur les coudes, la tête en avant, quand la main de Renate écarta les draps. Elle le prit au plein du corps et, avec un bruit de la gorge, un petit claquement de dents, elle se glissa dans le lit. Elle était contre lui, plus hardie, plus courageuse qu'il n'osait l'être. Rien ne défendait son ventre. Carrière le sentait sous sa main, à peine plus étranger que ne l'était sa propre chair, un moment avant. Il était lisse et dur, avec un long méplat, une mince coupole et Renate l'abandonnait comme elle aurait pu le faire d'un fruit qu'elle lui aurait tendu dans une corbeille.

Il ne pensait pas à s'étonner de ce don facile, de la réponse qu'elle faisait à chacun de ses gestes. Il imaginait bien qu'elle avait dû connaître déjà d'autres hommes pour venir ainsi à lui sans réserves. Mais il la sentait pourtant intacte et forte et, dans son abandon, il découvrait une volonté, une décision qui le liait à elle.

Dans une halte de leur désir, il comprit brusquement que, pour lui aussi, rien n'avait vraiment précédé cette aventure. Elle le trouvait vierge de souvenirs, plein d'une émotion pareille à celle de l'adolescence et que, seul, pouvait faire naître le premier contact avec une femme. Plus même, c'était une nouvelle virginité, de race à race, qu'il était en train de perdre. Renate lui livrait un nouveau secret, plus caché que celui que donnaient les femmes aux jeunes gens. S'être battu avec des hommes, les avoir vu mourir, avoir attendu la mort de leurs mains et faire l'amour avec une femme de leur sang, qui, dans l'amour, faisait penser à leur présence ! Et c'était pourtant l'amour, simple, nécessaire, sans rien qui fut sacrilège ou qui ressemblât à une revanche. Car il ne la prenait contre personne, dans un assentiment qui ne pouvait pas faire injure aux morts. Il se harassait d'allégresse en épuisant toutes ces pensées, il se sentait vaincu par le courage de Renate qui avait su venir le retrouver et, pour que la tendresse dans leur première nuit, fût plus forte encore que le désir, il suspendait tous ses gestes pour caresser à petits baisers enfantins les deux joues rondes et chaudes et les deux yeux fermés sur lesquels il trouvait brusquement le goût des larmes.

Avant l'aube, Carrière sommeillait quand Renate sortit du lit, brusquement secouée par le froid et penchée sur lui pour un dernier adieu. Il venait à peine de comprendre qu'elle allait partir que la porte se referma en coupant le reflet d'un nuage entré soudain dans la chambre. Il était seul maintenant, tenu en éveil par ses souvenirs. Tout avait changé dans une nuit. Il ne pourrait plus la regarder comme avant, souffrir en la sentant lui échapper, le soir. Quand elle aurait l'air de dormir, au bord de la table, en étirant ses doigts sous la lumière de la lampe, il saurait qu'elle pensait déjà à venir le retrouver. Rien ne lui serait

plus caché de sa vie, de son corps. Elle n'avait plus deux visages, elle n'était plus l'Allemande, l'étrangère, mais déjà sa femme.

Au déjeuner, jouant l'indifférence, ils se regardèrent à peine et Carrière, écoutant les pas de Ludwig qui allait et venait derrière lui, se disait :

— Je lui raconterai tout... et nous nous marierons bientôt.

En descendant aux chantiers, il se souvint que Renate l'avait encore appelé « Monsieur Carrière ». Il se répéta ces deux mots à voix basse, en ajoutant : « Pas pour longtemps, Monsieur Carrière ».

Mais le plaisir de s'aimer en secret fut pourtant le plus fort. Ni elle, ni lui ne voulurent le rompre aussitôt. Ils prirent l'habitude de dissimuler, de voler à la vie commune leurs instants de plaisir. Ils s'embrassaient dans le couloir de la baraque, furtivement, entre deux portes mal fermées ; ils s'attardaient sur le chemin du village et, la nuit, ils parlaient tous deux, la tête sous les draps, étouffant chaque mot. Elle faisait de longues phrases qu'il corrigeait doucement, à chaque faute, en lui caressant les seins ou le ventre. Puis il la questionnait en crispant la main sur elle à chaque demande : « Dis, on se mariera ? — Oui, je veux bien, naturellement. — Alors, nous aurons des enfants. — Oui, des enfants. — Ton frère ne le prendra pas mal ? — Quoi ? — Il sera content qu'on se marie ? — Naturellement, mais quoi le regarde ? Dis, si c'est lui que çà regarde que nous soyons ensemble ? — Et que je sois Français, çà ne te fait rien ? — Ah, tu me crois une sauvage Allemande, tiens... — Dis, elles aiment l'amour, les Allemandes ? — Tu es bête, j'aime, moi. Chacune des autres, c'est une autre chose... mais les Français, ah... tu sais, quand je vais au village, des hommes regardent aussi... si... si.— Je le leur conseille. Ah, pour ça oui.

Renate apprenait maintenant le français plus vite que Ludwig. Karl l'écoutait et disait avec admiration :

— Elle a un secret. Elle doit aller à l'école avec Hans. Il faudra demander à M. Hugon.

Ludwig parlait en allemand et Karl traduisait pour Carrière :

— Il dit que les femmes sont plus malignes que les hommes... Qu'elles font tout plus vite et mieux.

***

Un dimanche soir, après avoir mangé, ils eurent envie d'aller prendre le café à la cantine. « Çà nous fera le cinéma », avait dit Carrière en le proposant. « On finirait par se fâcher pour de bon avec Clovis. » Ils s'étaient installés dans un coin, près de la porte, pour ne pas trop se faire remarquer. Mais on avait perdu l'habitude de les voir et tout le monde les regardait. Des garçons se tournaient vers Renate et parlaient entre eux, en se donnant des coups de coude et en se forçant à rire.

— C'est une belle gosse. Elle doit tenir chaud à ses voisins.

Dans le tumulte de la salle, Carrière ne pouvait pas comprendre ce qu'ils disaient mais il sentait bien qu'ils parlaient de Renate. Après une hésitation, il se mit à fixer un des rieurs, droit dans la figure, en faisant jouer les muscles de son cou. Le garçon essaya de crâner et se mit à rire plus fort mais, sur un coup de pâleur qui monta au visage de Carrière, il rompit brusquement tandis que ses voisins tournaient la tête et faisaient semblant de ne pouvoir arriver à déboucher des bouteilles de bière. Renate avait suivi ce manège. Une de ses mains pinçait par en dessous la manche de Carrière, au pli du coude : « Allons », dit-elle.

— Je veux qu'on te respecte...

Il l'avait tutoyée pour la première fois devant les

autres. Mais Karl buvait, les jambes allongées, sans avoir l'air d'entendre. Ludwig était loin, au bout de la table. Carrière se pencha pour le voir, le vit occupé à relire une lettre et se laissa reprendre par sa colère.

— Ils prennent toutes les femmes pour des salopes. C'est à cause de celles qui marchent pour quatre francs... Ils finiront par croire que leurs sœurs font aussi la vie. Qu'ils aient l'air de dire quelque chose. Je les règlerai en deux minutes.

Karl, pourtant, bien calé au dossier de sa chaise, la tête renversée vers le plafond, le surveillait de côté avec un sourire : « Ah, Carrière n'aime pas qu'on regarde Renate. Très bien. Il doit avoir ses raisons. C'est pour çà qu'elle apprend si vite le français. Il doit lui en raconter des histoires. Mais c'est sûrement un homme correct.

Contre lui, la main sur un verre de bière tiède, sa femme pensait à ses propres désirs. « Quand on le pourra, on reviendra en Allemagne. J'aurai une vraie maison. Madame Schultze, me diront les voisines, vous avez tellement voyagé... »

— Si cette histoire avait mal tourné, pensait Karl, on aurait dit que c'était une bagarre d'Allemands et de Français.

Carrière avait épuisé sa rage. Il était prêt à se moquer de lui-même. « Là-dedans, il y a trois voyous, les autres sont de braves types. Ils feraient comme ça pour n'importe quelle femme ».

Clovis venait leur serrer la main. Il attrapait Carrière aux épaules. « Ça fait plaisir de vous voir un peu. C'est plus gai ici que dans les baraques. Voyez-vous, la cantine, c'est la vraie famille du pays ».

A l'autre table, les jeunes gens profitaient de la conversation de Clovis et de Carrière pour parler entre eux de l'incident. Le torse boudiné du tenancier de la cantine s'interposait entre eux et leurs voisins.

— Vous alliez fort en la regardant, tout à l'heure. A la place de Carrière, j'aurais fait pareil.

— Oui, il a raison. Sans ça, même avec lui, je ne me serais pas dégonflé.

— Surtout que ces Allemands sont de bons types.

— Oh, on ne la regardait pas parce qu'elle est Allemande. Ah non, si c'était pour ça, Carrière aurait raison de gueuler.

Mais Clovis s'en allait, démasquant le profil de Carrière et son œil encore tourné vers eux comme un œil d'oiseau. Les garçons se mirent à parler d'autre chose. La soirée traînait en longueur. Ce soir-là, personne ne pensait à danser ni à chanter. « Ici, ça dépend du vent, disait Clovis, des soirs, c'est la rigolade et des soirs c'est l'enterrement ».

A onze heures, Carrière et ses amis remontèrent au village nègre. L'incident était oublié et Carrière serra les mains des garçons avant de sortir de la cantine. Il partit le dernier et rattrapa Karl qui lui prit le bras. Devant marchaient les deux femmes et Ludwig qui sifflait contre le vent de la vallée.

***

En relevant la tête, Carrière aperçut le visage de Simon penché au-dessus de lui, en dehors de la muraille. Le conducteur des travaux avait deux gros sourcils, longs, contournés sur les tempes, des joues plates, marbrées de bleu, « des joues de larbin ou de singe », comme disait Martin et une grosse bouche ouverte sur trois dents pourries.

— Vous partirez dimanche pour Stuttgart, avec Karl et un autre boche... celui qu'on appelle Ludwig. Vous prendrez le petit camion.

— De quoi ? de quoi ? avec Karl et... comment dites-vous ? avec un autre Allemand ? Ludwig ?

Tout en parlant, il grimpait le talus, lentement. Quand il fut en haut de la pente, il s'accrocha au mur, d'une main, et regarda l'homme dans les yeux.

— Alors, c'est compris ? Je m'occupe de votre passeport.

— Non, mais vous n'allez pas le chercher tout de suite ? Vous pouvez bien vous expliquer cinq minutes... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Il faut aller chercher des pièces détachées à Stuttgart, et les ajuster. Le plus simple, c'est d'y envoyer le camion de cinq tonnes. On a déjà le carnet de passage en douane pour cette voiture. C'est elle qui a ramené le bâti. On a besoin de deux des metteurs au point. Karl et Ludwig. C'est eux qu'on a demandés à Stuttgart. Compris ? Pour les conduire, vous. C'est clair ?

— Nous resterons longtemps, en Allemagne ?

— Trois, quatre jours. Le temps d'ajuster les pièces... Vous partez dimanche, vous êtes là-bas lundi soir. Mardi, mercredi, jeudi, vendredi au plus. Retour samedi et dimanche. Dimanche au soir, vous êtes ici.

— Bien calculé... deux dimanches de foutus.

— Alors ça va... Voyez les deux types, mettez-les au courant.

Carrière redescendit le talus et se dirigea vers le hangar des diésels. Dans la salle blanche, pleine du chuintement des moteurs, il se glissa contre Karl, par derrière, et lui tapa sur l'épaule :

— Dis donc, Karl, je m'en vais faire un petit voyage dans ton pays... avec toi et Ludwig. Ça te la coupe ?

Karl avait de l'huile sur le visage. Il passa son index au long de sa joue, en appuyant, avec des temps d'arrêt.

— Ah, on nous envoie chercher les pièces ? Bon, c'est le plus simple. Ludwig viendra ? On a demandé qu'il vienne ? On prend le chemin de fer ?

— Non, la route, c'est moi qui conduis le camion... Dis donc, c'est franc, au moins, ce voyage ? On ne nous

foutra pas des coups de fusil, sur les routes, en voyant la plaque de la voiture ?

— Tu es fou ? Tu crois que l'Allemagne est un pays sauvage ? Tu verras.

Ludwig arrivait en sifflant, casquette sur la nuque, visière en l'air. Karl le mit au courant en quelques mots. Brusquement, Ludwig devint écarlate et se mit à parler en allemand, à toute vitesse. Au bout d'un moment, Karl se retourna vers Carrière :

— Il ne veut pas venir. Il ne veut pas voir les types de Hitler au pouvoir. Il dit que c'est de la canaille. Il a été avec les rouges...

Ludwig faisait oui de la tête, à grands coups furieux.

— Il dit que s'il n'était pas Allemand, il irait de bon cœur, rien que pour faire un voyage... Ça lui ferait même plaisir, à lui, de revoir le pays... Tu verras, il finira par venir.

— Ah, non, criait Ludwig, c'est tout à fait dégoûtant l'idée de retourner là-bas.

— Arrangez-vous, dit Carrière. Si Ludwig ne veut pas venir, on ira le dire demain... Pour ce soir, réfléchissez.

Pendant toute la soirée la discussion continua. A la baraque, elle fit oublier l'heure du dîner. Les femmes disaient leur mot. Ludwig écoutait et, brusquement, haussait la voix, se mettait en colère. Jamais Carrière n'avait été aussi seul au milieu de ses amis. Il s'ennuyait, grattait du bout de l'ongle les taches de boue de son pantalon. Il jetait des coups d'yeux vers Renate qui le regardait une seconde et l'oubliait du coup pour se remettre à discuter. Parfois, Karl lui disait :

— Il viendra... Ça vaut mieux. S'il avait eu vraiment des histoires politiques, en Allemagne, s'il avait été mêlé à des coups durs, il aurait peut-être bien fait de rester, mais il dit que non... Il était rouge... ses copains étaient communistes, mais Hitler ne les a pas

tous mangés... Je te dis qu'il viendra... Ça lui fera plaisir de revoir la patrie.

Ce voyage exaltait tout le monde. Même Renate qui poussait son frère à partir. Elle coupait la parole à Karl, les lèvres retroussées, les dents découvertes, humides et brillantes.

— Je suis contente du voyage. C'est si bien pour Carrière.

Ludwig fléchissait. Il disait : « on verra », sans plus opposer de résistance. Carrière avait ouvert un livre, sous la lampe.

— Tiens, Karl, regarde un peu le guide, pour l'itinéraire. C'est le directeur qui me l'a fait passer par Simon... Tu vois, on est ici. Jusqu'à Lyon, en remontant le Rhône, j'y vais les yeux fermés. On passe par chez moi, par Valence... Après ça, Bourg, Besançon, la nationale 83, Belfort, Mulhouse, Strasbourg... C'est le bout de la France...

— Rhein.

— Oh, là, là, comme tu dis ça... Bon, à toi, maintenant. Baden-Baden ? Tu te débrouilleras pour nous mener à Stuttgart.

— Entendu.

— Dimanche, on couchera entre Besançon et Belfort... Le lundi soir, on est rendu... Ça fait une belle ballade, mais le camion se lève de devant. Tu vas faire un voyage de patron. Tu te rends compte. Là-bas, pour l'essence, pour l'huile, c'est toi qui t'expliqueras dans les garages... Ça me plaît. Ça me dessalera un peu, cette excursion... Qu'est-ce qu'il raconte, le Ludwig ? Que c'est malheureux de voir l'Allemagne des nationalistes ? Bien sûr. Mais enfin, ce n'est pas Hitler qu'on va voir... Dis donc, ici, on ne t'a pas fait vivre avec le Président de la République ? Non ? Alors, c'est du pareil au même.

Jusqu'au milieu de la nuit, ils expliquèrent l'Allemagne à Carrière. Ils mêlaient les villages des bois aux

faubourgs pleins d'usines, les minces routes, sous les pommiers, aux rues des villes et Carrière s'endormait sur sa chaise en voyant des herbages souples, de longues fumées, des arbres fleuris et d'étranges bâtisses aux façades de couleurs vives.

— Vous verrez, les maisons ont toutes des fleurs devant, dans les villages.

— Là-bas, les gens sont bons, disait Karl épanoui. J'ose le dire, ils ont une bonté, chacun... »

II

ROUTES DE FRANCE ET D'ALLEMAGNE

Le moteur tournait, encore froid. Carrière l'écoutait, la tête penchée. Il accélérait avec prudence en regardant monter la pression d'huile.

— Allons-y... On tiendra tous sur le siège avant. Prenez les valises... Bonjour, Madame Schultze. On vous rapportera un souvenir de chez vous... Traduis, Karl... Et grouillez.

En parlant, il regardait Renate. Leurs adieux étaient faits, depuis la première poussée de l'aube qui avait obligé la jeune fille à regagner sa chambre. Ni l'un ni l'autre, las et sevrés de désirs, n'avaient de peine à se quitter. Ils s'entendaient encore chuchoter en dénouant leurs bras : « On leur dira tout au retour... Adieu... adieu... » Le froid du matin pinçait les visages. Celui de Renate, enfoui dans le col de son manteau, était mince et terreux.

Karl embrassa sa femme et monta sur le siège. Les trois Allemands qui ne partaient pas étaient debout, à côté du camion, sur un rang. Ils regardaient Ludwig qui sautait sur le marchepied et poussait sa valise derrière la banquette. Renate eut un éclair de regret

dans les yeux, un geste de rappel. Carrière crut la voir, dans son lit, quand elle revenait vers lui. Il écrasa ses sourcils dans sa main droite. Ludwig faisait claquer le portillon ; il calait ses fesses, en porte à faux, contre la hanche de Karl, et riait fort. Renate était toujours là, en avant des hommes, presque laide dans ce jour froid, plus touchante que lorsqu'elle était jolie. Carrière accéléra à fond, laissa fléchir le moteur et passa la vitesse.

— Bon voyage... » disait Renate, la bouche un peu tordue, les yeux embués.

Carrière grogna : « Si nous ne foutons pas le camp, j'envoie tout promener ».

Les trois hommes, raides, gonflés de regrets, levèrent le bras. Ceux qui partaient les suivirent du regard, en pivotant sur leurs sièges, mais un tournant masquait déjà le terre-plein du garage et la route tournait encore devant eux, démasquant des champs inclinés, des cornes de bois, des bandes de labours obliques et des villages. La terre s'inclinait à chaque image et faisait jaillir un nouvel horizon de bois ou d'herbe en avant de la voiture. Le matin traînait son brouillard sur ce pays désert, encore endormi, et des sentiers d'aubépine, ouverts sur les côtés de la route, montaient vers une campagne entrecoupée de champs et de landes.

Pendant deux heures, ils roulèrent ainsi dans la solitude. Ils descendaient la vallée aussi vite que le jour surgissait des montagnes. C'était comme une course avec l'aube qui jamais ne leur avait semblé aussi longue, aussi lente à venir. Ils la retrouvaient, hésitante, dans les étranglements rocheux qui dominaient la rivière. Tout était désert et parfois seulement, à la traversée d'un hameau, un contrevent s'ouvrait derrière eux et claquait sur une façade. Ils n'avaient pas envie de parler et ne pensaient plus qu'à sortir des lacets de la montagne. Carrière abordait les tournants

à toute vitesse, freinait et reprenait en trombe les courtes lignes droites, disant simplement :

— On ira plus vite tout à l'heure.

Le dernier village de la vallée était déjà plein de monde. Des femmes sortaient de l'église, leur livre de messe à la main. Elles se retournaient pour suivre des yeux cette grosse machine lancée à toute vitesse sur la route. Les lignes droites parallèles à la rivière devenaient plus longues. Carrière, conduisant d'une main, allumait une cigarette et Ludwig dormait en laissant ballotter sa tête, du mica de la portière à l'épaule de Karl.

— Quatre-vingt-onze kilomètres en deux heures, dit Carrière, penché sur le tableau de bord. On va augmenter la moyenne, à présent. La grande route n'est pas loin... Nous allons passer le Rhône.

Ils traversaient une petite ville bâtie en pierres de taille, couverte de platanes. A leur gauche, sous le chevet d'une église, une longue muraille se déploya, coupée de terrasses et de façades. Un fleuve jeune et rapide roulait au pied de ces monuments couverts de lichens jaunes.

— Voilà, dit Carrière.

Karl réveilla Ludwig d'une bourrade. D'un mouvement de tête, il jeta son regard vers le fleuve et Ludwig se pencha. Carrière avait ralenti. Il franchissait un pont dont les parapets rendaient l'échappement du moteur plus sonore. Tous les trois contemplaient ce déroulement d'eau et de lumière, silencieusement. Le pont franchi, Carrière repartit, sans rien dire, à toute vitesse.

Des lignes de cyprès, des champs étroits, des maisons basses. « C'est la Provence, dit Carrière, on fera le plein dans mon bled. » Ludwig s'était rendormi. La route s'étranglait entre des façades de maisons villageoises, contournait une place à fontaine. Des gens passaient,

indifférents. Puis la campagne recommençait, faite de prés et de champs.

A l'entrée de Valence, Carrière stoppa devant un garage : « Sept bidons », cria-t-il à l'homme qui venait vers lui en disant : « Mais c'est Carrière ». Un autre mécanicien sortit : « Qu'est-ce qui te prend ? tu es de retour ? »

— Je vais en Allemagne, avec ces copains. Tiens, c'est mon ami Karl, et Ludwig. On va chercher des pièces de moteurs. Je leur ai dit qu'on n'avait pas le temps de s'arrêter ici, mais qu'au moins, on ferait essence... C'est des amis d'école et de régiment.

Les deux hommes regardaient Carrière, en écartant un peu les bras, la bouche ouverte. L'essence coulait dans le réservoir, à gros bouillons, par saccades.

— C'est gentil, hein, » fit Carrière, en montrant le faubourg ensoleillé aux Allemands restés sur le siège. « Descendez un peu, pour prendre l'air du pays. »

Ludwig et Karl sautèrent sur la route. Ils firent quelques pas en étirant leurs jambes.

— Voilà... le centre est plus loin. C'est un quartier, ici. Mais tu vois le genre... C'est tranquille. Chacun mène sa petite vie, en père peinard... Quand j'aurai mis des sous de côté, je reviendrai m'établir là... Ça sera la concurrence. Une pompe Standard, une pompe Esso... Un atelier de mécanique... Deux ou trois machines-outils, des plaques de toutes les couleurs, des marques de bougies, des marques d'huile... Ah mais, ça va... C'est plein ? S'il y a encore de la place, mets en un de plus... Dis donc, Marcel, tu diras que je suis passé... le bonjour aux amis... Allez, on boira un verre quand même, on n'en est pas à cinq minutes près.

De l'autre côté de la route, il y avait un petit café. Devant lui, dans des tonneaux peints en vert, trois fusains dessinaient une terrasse. Les cinq hommes n'étaient pas assis qu'une fille vint vers eux, une

orange à la main, lente à marcher mais vive dans tous ses gestes.

— Adieu, Julie, dit Carrière, ce n'est pas toi qui me sautera au cou... »

La fille eut un sourire ironique, une moue de gentillesse. En frottant la table, elle fit un geste vers Carrière, comme pour lui caresser l'épaule.

— Tu serais trop content... Tu es superbe... On vous sert ?

Carrière avait l'air d'être le patron du café. La longue rue, toutes les boutiques, les garages, les maisons semblaient lui appartenir. Il trinqua vite, paya et cria à la fille en s'en allant :

— Adieu, charmante, on t'embrassera au retour.

— Où tu vas, tant vite ?

— En Allemagne...

Il était radieux, tout droit dans sa veste de cuir. La fille répéta : « En Allemagne ? » en se dandinant sur ses jambes courtes et rondes, bien plantées au sol.

— Voilà comme on est, dit Carrière en remontant sur le siège. Le moteur ronflait. Ils traversaient Valence à petite allure.

— Tu vois, Karl, quand on est d'un pays, ce qui est bon, c'est l'amitié. Ici, je suis l'ami de tout le monde... Cette fille... Les deux copains du garage...

En remontant la vallée, il racontait sa jeunesse. Il semblait la retrouver dans le paysage, dans le Rhône qui coulait par moments à côté de la route, aussi turbulent que les souvenirs, emporté comme eux vers la Provence. Maintenant, les campagnes perdaient leur sécheresse, leur couleur de poussière et d'argent. Des nuages gris les balayaient parfois d'une ondée et des feuillages verts se relevaient après le passage de l'averse, gonflés et profonds, dans un brusque coup de soleil.

— Regardez-moi ce pays... On sent la richesse. Ici,

on fait les meilleurs vins du monde... Si on avait le temps, on s'arrêterait pour en boire... Ah Karl, il aurait fallu deux mois pour faire ce voyage. On aurait bu de tous les vins, dans tous les patelins de la route... Quelle heure est-il ? Onze heures ? Encore une heure jusqu'à Lyon... Écoute, on va rouler jusqu'à une heure et demie, on mangera dans l'Ain, dans un village à côté de Bourg.

Sur le ronflement du moteur, le carburateur sifflait comme une pierre lancée. Une impression de force naissait de cette vitesse soutenue, à peine ralentie par les côtes, décuplée par les descentes et Carrière traversait ce morceau de France, qu'il sentait plus à lui que les autres, en bavardant, en sifflant aussi d'allégresse.

Après s'être perdus dans les faubourgs de Lyon, à une heure et demie, ils roulaient à travers la Bresse, assommés de fatigue et de faim. A la sortie d'un village aux maisons basses, Carrière vit une auberge à trois fenêtres, bâtie au bord d'un ruisseau. Il freina, serra le camion vers le fossé :

— On mange ici...

Une vieille femme, d'abord hargneuse, les installa près du feu. « Je n'ai plus rien, disait-elle, ce n'est pas une heure pour donner à manger ». Carrière répondait : « On est trop bien chez vous, Madame. Vous ne nous refuserez pas du saucisson et une omelette ? — Vous n'en auriez pas pour votre petite faim... Il me reste un peu de lièvre et quelques champignons... — Allez-y, nous avons confiance ».

La vieille leur apporta du saucisson chaud, un petit vin rouge et une miche de pain couverte de farine blanche. Elle disparut dans sa cuisine, les deux mains sur ses grosses hanches débordantes. « Vous êtes un malin, disait-elle à Carrière. Qui m'aurait dit que je ferais à manger pour trois hommes aujourd'hui. » En appor-

tant les plats, elle s'asseyait à côté d'eux, bavardait, questionnait : « Vous n'êtes pas d'ici ? Non, je vois çà. Ah, ils sont étrangers ?.. Eh bien, chacun son pays. »

Carrière disait : « Pour la bouche, c'est le meilleur département de France, c'est connu. Et les gens qui mangent bien ont toujours bon cœur. Regarde la patronne, Karl, elle nous soigne comme ses enfants. On ne part plus alors ? On trouvera de l'embauche dans le pays ? »

Karl et Ludwig mangeaient en silence. « Meilleur que tout » disait parfois Karl, à moitié suffoqué. Le petit vin l'allumait. Il ouvrait sa grosse veste, allongeait ses jambes sous la table. « Ça, c'est magnifique. On est ici comme à la maison. « Et Ludwig criait aussi : « Patronne, » en clignant de l'œil comme pour une jeune fille.

Des nuages passaient sur la petite cour, sur l'eau plombée de la rivière. Dans leur ombre rapide et renouvelée, le soir de mars venait déjà. Il faisait oublier le monde, le grand pays désert traversé par la route. Plus rien ne faisait penser au départ. La petite maison se fermait, se repliait sur elle-même. La brume et la buée rendaient ses vitres opaques. La vieille allumait une lampe, jetait une bûche dans le feu.

— En été, c'est toujours plein, chez moi. Mais l'hiver, on me laisse seule. Les messieurs des villes ne sortent plus, avec leurs demoiselles. A peine un qui passe de temps en temps. Ça me distrait quand on s'arrête... Vous savez, je vis avec mes malheurs... Le mari est mort, c'est naturel. Mais le fils...

— Vous aviez un fils ?

— Dans vos âges... Il est... mort en seize.

Personne ne répondit. Karl achevait son verre de vin. Ludwig regardait la flambée en battant des paupières. Ils s'engourdissaient dans le silence, quand Carrière dit, en montrant ses compagnons :

— Vous savez, patronne, c'est du brave monde... On est de vrais amis.

— Ah, j'aime bien comme sont les Français, dit Ludwig en rougissant de toute sa nuque.

Parfois, une voiture passait le long de la maison. Le frein gémissait. Une voix d'homme commandait aux bêtes. De très loin, une femme criait en poussant une grande porte de remise. Les trois voyageurs se sentaient pris par ce village, par ces quelques feux agglomérés dans une plaine, au milieu des champs, des bois et des eaux. Ils croyaient déjà appartenir à cette communauté solitaire et partager sa vie depuis toujours.

— L'hiver a été long, mais le beau temps va venir... Encore un mois et nous verrons l'herbe nouvelle.

Ils buvaient leur café à petits coups, comme s'ils n'avaient plus eu rien à faire. Karl disait « Je m'en souviendrai » et Carrière « On est bien tombé, mais c'était cuit d'avance ».

La petite pendule jurassienne accrochée au mur sonna quatre heures. Il faisait presque nuit. Les mains seules restaient visibles sous le rond étroit de la lampe.

— Nom de Dieu, nous sommes ensorcelés, dit Carrière. Encore trois heures jusqu'à Besançon... Patronne, qu'est-ce qu'on vous doit ?

La note payée, ils lui serrèrent la main. Elle leur tapait sur l'épaule en les poussant vers la porte.

— Si bon marché, disait Karl, à l'oreille de Carrière. L'air était froid, livide, traversé de vapeurs. On ne voyait plus le fond des plaines, le jet des phares heurtait des paquets de brouillard. Carrière grognait en additionnant des kilomètres. Ils étaient déjà loin de l'auberge, dans un espace qui se refermait derrière eux, qu'ils n'avaient encore rien dit.

— Si bon marché, reprit Karl. Elle était vraiment contente de nous faire manger. Tu lui as donné un pourboire ?

— Penses-tu ?... C'est la patronne. On l'aurait vexée avec deux sous de plus que son compte. La maison est à elle.

Parfois, des autos sortaient de la brume. Leurs phares éblouissaient Carrière, qui mettait les siens sur le code. L'éblouissement continuait. Carrière redonnait tous ses feux, jurait :

— Bande de salauds... Je devrais leur rentrer dedans. Tu vois ça... Regarde celui-là, il éteint d'un œil mais l'autre aveugle comme le soleil.

Karl mettait sa main en abat-jour en avant des yeux de Carrière.

— C'est la discipline qui manque... Chez vous...

— Ah, ne me cours pas... C'est partout pareil. Les gens sont toujours les mêmes. Tout pour moi, rien pour les autres.

— Si c'était bien défendu...

— Enlève ta main, tu vas me faire entrer dans le décor.

Ils traversèrent Bourg sans hésiter et retrouvèrent la grande route, sous les arbres.

— C'est bien signalé, tu vois... Nous n'irons pas beaucoup plus loin que Besançon, ce soir. Demain, c'est un coup de deux cents kilomètres jusqu'à la frontière : quatre heures... Midi, quoi, pour être en Allemagne.

Ludwig rabattait le mica de la portière. L'air devenait plus froid, le brouillard disparaissait.

— Quel drôle de coin, dit Carrière devant Besançon. Regarde les lumières. C'est tout en montagnes. Ne couchons pas ici. Il faudrait choisir un hôtel. Ce serait toute une affaire.

Ils retrouvèrent la campagne, la route noire. Des hauteurs les dominaient, plus sombres que le ciel.

— C'est sauvage. On suit une rivière ?

A chaque village, ils ralentissaient, cherchaient un

hôtel. Les façades mal éclairées défilaient, toutes closes. Brusquement, les murs s'achevaient et des troncs d'arbre brillaient de nouveau sous les phares. Enfin, à l'entrée d'un bourg, Carrière stoppa devant une grande porte cochère. « Ça serait bien pour garer », dit-il. A côté, il y avait une maison à deux étages avec une petite porte vitrée éclairée en dedans et sur laquelle on lisait : « Hôtel de l'Abbaye ».

A peine entrés, ils trouvèrent un homme en chandail marron, à grosses moustaches : « Vous avez de la place pour nous ? — D'où venez-vous ? — Du diable. Nous allons chercher des pièces de moteur en Allemagne. L'homme grogna : Vous êtes français ? — Oui, dit Carrière. — Trois chambres ? — Parbleu. — Bien, remplissez les fiches. — Les copains sont allemands. — Je vois ça... Vous avez un camion ? Rentrez-le dans la remise. Dehors, les gendarmes vous aligneraient ».

Quand ils redescendirent, propres, peignés, avec une cravate bien nouée, l'homme les mena à la table d'hôte où cinq personnes achevaient de manger.

— Bonsoir, dit Carrière. Les gens lui répondirent d'un coup de tête brusque et court. En mangeant son potage, il écoutait ses voisins. « Des chiqués sans le sou », pensait-il, « ça fait les bourgeois. Le jeunot vient de se marier. Le vieux n'est pas d'ici. C'est des rogneux. »

Une femme courte, frileuse, toute pâle avec des grosses lèvres peintes, mangeait une pomme en levant le petit doigt. Un vieux à barbiche lui faisait des grâces. Un jeune homme au front plissé, couvert de boutons, qui semblait être son mari, parlait avec deux gros garçons, campagnards d'allure et d'accent.

— C'est beaucoup de travail et de responsabilité.

— Vous vous y ferez... Avec votre dame, vous êtes le plus heureux.

— On ne peut pas s'installer ici, dit la femme. Toujours à l'hôtel, ce n'est pas une existence.

— Dans un an, vous aurez un autre poste.

— C'est des rogneux, pensait Carrière. Ils doivent se plaindre comme ça chaque soir.

— Vous ne pouvez pas vous habituer ? dit le gros garçon à peau rouge et gercée, vous avez tort. J'aime mieux être ici qu'à la ville. On me donnerait une classe de certificat à Besançon que je ne quitterais pas mon poste.

— Ce n'est pas ici que vous aurez le poste double...

— Double ou pas double, ce ne sont pas les filles qui manquent. Il se mit à siffler en gonflant sa poitrine et cligna de l'œil vers Carrière qui se mit à sourire en pensant :

— C'est l'instituteur... Celui-là me revient. Il a une bonne gueule.

Le garçon avait vu le sourire de Carrière. Il avait l'air satisfait. Dans son contentement, il se mit à dévisager les autres voyageurs. Karl et Ludwig étaient gênés, fatigués aussi peut-être et mangeaient sans rien dire. Carrière cherchait à briser l'indifférence qui l'enveloppait. Il regardait le gros joufflu, s'excusait de prendre le sel, la carafe d'eau, disait pardon. Enfin, le garçon se décida :

— Vous venez de loin ? C'est vous qui êtes arrivés avec le camion.

— Oui, nous allons en Allemagne chercher des pièces de rechange...

L'homme à barbiche s'était rencogné, tout près de la femme qui essayait de fumer une cigarette et qui toussait, les yeux embués, des larmes prises dans le noir de ses cils. Sans avoir l'air de s'adresser à Carrière, il dit à haute voix :

— C'est malin d'aller faire gagner de l'argent à ces gens-là.

Carrière lui répondit, directement, d'un ton hostile :

— Si vous pouvez nous les faire fabriquer en France,

ça nous épargnera le voyage, mais il n'y a personne d'outillé pour ça.

— Alors, vous croyez que les Français sont plus bêtes qu'eux ?

Ils se mirent à discuter, devant les deux Allemands qui faisaient mine de ne pas comprendre. Carrière expliquait que chaque peuple avait ses parties fortes, ses supériorités. « C'est bien pour ça qu'il faut s'entendre et partager ce qu'on a de meilleur, au lieu de se taper les uns sur les autres ».

— Pour ça, » dit le type à boutons, « très peu pour nous », et l'homme à barbiche, « chacun chez soi ».

L'instituteur détourna la conversation en se mettant à parler d'automobiles. La femme éleva la voix. Elle voulait faire croire qu'elle connaissait les voitures, parlait de moyennes, de reprises. Carrière lui demanda : « Vous savez conduire ? — Je n'ai pas mon permis, mais quand même... » dit-elle en devenant plus pâle sous sa poudre collée. Il y eut un silence pendant lequel l'homme à barbiche et les deux jeunes mariés se retirèrent au bout de la table. Ils s'appliquaient à faire un petit cercle à part, en prenant un air méprisant. Les deux garçons se rapprochèrent alors des voyageurs et Carrière leur offrit un verre de fine tandis que l'instituteur, en acceptant, exigeait déjà une seconde tournée.

— Vous avez raté votre coup, dit-il en confidence. La petite n'est pas dure.

— Ça ne me plairait que pour pouvoir l'engueuler à mon aise.

— Ah, je vous comprends,... C'est du pareil au même.

L'autre garçon connaissait un peu l'Allemagne. Il avait fait de l'occupation et demandait tout le temps : « Vous ne passez pas par Mayence ? C'est dommage. Comme ville, ça se pose là ».

— Je suis maître d'école, expliquait le gros à Carrière.

Ce n'est ni plus bête ni plus malin qu'autre chose. Mais j'aime ma vie.

Ils étaient déjà de vieux amis, et laissaient passer les heures en bavardant. Tout le monde dormait dans l'hôtel quand ils pensèrent à monter à leur tour dans leur chambre. Ils se séparèrent dans un fou-rire, en regardant les souliers de la jeune femme, abandonnés au milieu du couloir, les talons avachis, et Carrière s'essuyait les yeux en disant « On ne partirait plus quand on s'arrête. On trouve partout des copains... »

Le lendemain matin, mal réveillés, glacés, ils sommeillaient encore en traversant Belfort. Il faisait clair. Quelques nuages blancs s'accrochaient au sommet des Vosges sans masquer le soleil. Ludwig qui regardait les champs dit brusquement : « L'ancienne frontière. — Quoi ? — Avant la guerre, c'était l'Allemagne ».

Carrière regardait fixement la route en avant de lui, mais il dérobait parfois quelques secondes pour jeter un coup d'œil sur le paysage. Tout lui semblait solennel. « J'ai pourtant vu des champs de bataille, mais ici, ça a une drôle de gueule ».

Karl se pencha sur la gauche, étendit la main vers une croupe détachée en avant de la chaîne :

— L'Hartmann.

— C'est pourtant gentil... répondit Carrière au bout d'un long moment.

Aux abords d'Altkirch, ils firent essence. Ils tapaient du pied sur la route pour se dégourdir les jambes et Karl bavardait en allemand avec le garagiste.

— Grouillons, grouillons, disait Carrière, en trépignant plus fort, en remontant ses pantalons d'un geste sec.

Aux premiers faubourgs de Mulhouse, dans de grands espaces coupés de prairies et de bâtisses, Ludwig étendit la main vers un paquet de maisons, sur la droite de la route :

— En 14, j'étais là. Quelle histoire... Ils sont venus, repartis, revenus. On a manqué prendre un général sur la route, il s'en allait tout seul avec trois cavaliers. C'était la guerre drôle.

Il se mit à rire et continua de raconter ses souvenirs en allemand, rien que pour Karl. Les champs, les bois, les villages, semblaient tomber en arrière du camion comme un décor abattu. Enfin, Carrière dit, d'une voix mauvaise :

— Karl, prends la carte. Il faut essayer d'éviter Strasbourg. J'en ai marre de traverser des grandes villes.

— Tu suivras les faubourgs. Laisse-moi te conduire. Prends à droite. File. A droite encore.

Des constructions neuves, des carcasses de maisons, des bâtis de ciment armé sortaient de terre. Un immense terrain vague se déployait devant eux. En arrière, au ras de la plaine, une ville s'étendait sous la flèche d'une cathédrale. Ils stoppèrent à la douane française et repartirent au bout de quelques minutes.

— « C'est ça le Rhin », disait Carrière. Puis après un moment, « fini, la France ? »

Après la tête de pont, devant des bâtiments peints à neuf, un douanier vert barrait la route, le bras levé. Son geste rejetait son parabellum sur son ventre. Carrière siffla entre ses dents et serra son frein à mains. Karl sautait déjà à terre.

— Papiers de voiture ?

— Ia.

— C'est ça, voilà l'enveloppe. Débrouille-toi avec lui.

Quand tout fut terminé, en repartant, Carrière dit encore : « C'est aussi couillon que de notre côté ». Maintenant, il regardait les gens, les maisons et les rues, en pensant avec une sorte d'angoisse : « Ce sont de vrais Allemands, c'est déjà l'Allemagne ». Il cherchait des uniformes, des soldats, des policiers. Mais il ne voyait

que des civils, hommes et femmes, qui flânaient en prenant des rues transversales.

Il regardait la campagne, avec le même étonnement : « Des pommiers, des cerisiers », se disait-il, comme s'il avait pensé devoir trouver d'autres arbres, inconnus de lui. Après avoir traversé quelques villages, croisé des gens de la campagne, des cyclistes, des femmes chargées de paquets, il dit enfin :

— Eh bien, ton pays me plaît. Je suis content de voir ça. Dites donc, vous imaginez ces gens en train de mettre le feu à la maison de la bonne femme d'hier ? Ou l'instituteur ici ? Ça vous ouvre les idées de voir tout ça. D'un seul coup... Seulement, vos routes sont moches. C'est moins large que chez nous...

Ils mangèrent encore dans un village. Karl et Ludwig expliquaient leur voyage à une jeune fille qui ressemblait un peu à Renate. Elle disait « So ! » en regardant Carrière avec de grands yeux. Dehors, il y avait des gamins rassemblés autour du camion. Mais ils ne touchaient à rien et restaient plantés en rond à quelques mètres de la voiture.

Un homme en uniforme vint à l'auberge et regarda les papiers des voyageurs. Il était poli et plein d'importance. Il fit « oui » avec la tête et ressortit sans avoir dit trois mots. « C'est un nazi ? — Non ? — Si, si, mais il est correct. — C'est plutôt un gendarme. » Ludwig avait une mauvaise figure renfrognée : « Tu vois bien qu'il ne cherche pas d'histoires », lui dit Karl.

Ils repartirent, hébétés de vitesse, d'espace et d'horizon renouvelé. Des bois noirs, à lisière haute, tombaient à pic sur les prairies. L'air était mouillé, frais à la bouche. Ils fumaient leurs dernières cigarettes bleues et sentaient l'humidité des bois et des herbes se mélanger à la fumée.

Avant Karlsruhe, ils aperçurent, en avant d'eux, une colonne en marche sur la route. C'était une troupe

d'hitlériens, par rang de trois, flanquée de sous-officiers. Ludwig saisit le bras de Karl. Carrière dit : « C'est des soldats ? »

Il voyait le balancement des casquettes et des épaules. Les jambes bottées heurtaient le sol en cadence. Les hommes chantaient, une main dans la plaque de leur ceinturon, tirant sur le baudrier, effaçant l'épaule gauche. La colonne encombrait la route. Déjà le camion touchait son dernier rang. Carrière ralentit, eut un geste vers son klaxon, hésita, regarda Karl.

— Des nazis... Fais un peu de bruit, qu'ils se rangent.

— Des nazis ? C'est des fous alors ? Ils font ça pour le plaisir ? Tu as vu des trucs comme ça, en France ?... Chez nous, les gens leur foutraient sur la gueule.

Ludwig serrait les muscles de sa mâchoire. « Maintenant, ils sont les maîtres ». Karl regardait, avec plus d'étonnement mais sans colère. « Ça vient du malheur... Après tout l'Allemagne a les mêmes droits que les autres pays. »

— Tu tiens pour eux, maintenant ? Ça te change les idées de passer la frontière ? A quoi ça ressemble de jouer au soldat et de défiler sur les routes ? Non mais dis, si nous nous mettions à faire la même chose, nous autres. Et qu'est-ce qu'ils chantent, tes types ? Je suis sûr qu'ils nous engueulent. Dis, un peu, ce qu'ils chantent comme ça... La main sur le ceinturon. Et ils tiennent toute la route... Si c'était chez nous, je leur rentrerais dans le cul.

Karl pressa sur le contact de la sirène. A son hurlement, la colonne hésita, ondoya. Deux coups de sifflet se succédèrent et les rangs se serrèrent sur la droite. Carrière passa en trombe.

— Vivement la France... Tiens, Karl, allume-moi une cigarette. Prends-les dans la poche gauche de mon cuir. Allume-la toi-même, tu me la mettras dans la bouche... Ah, les salauds. »

Il répétait : « Ah, les salauds », en faisant siffler le s, en appuyant sur la première syllabe. Ludwig regardait le point rouge de sa cigarette, ravivée à chaque bouffée et qui s'éteignait lentement.

Maintenant, ils luttaient contre le soir qui venait et ne pensaient plus qu'à arriver avant la nuit. Après des villages, des solitudes, des bois et de prairies, ils traversèrent de pauvres faubourgs noirs, grouillant de foule. Aux encombrements, Carrière voyait des figures pâles levées vers lui, sous des casquettes salies. Tous ces yeux qui le regardaient lui semblaient grands, pleins de misère et de faim. Il se disait : « Je les croyais gros, avec des ventres. Ils sont maigres comme s'ils la sautaient. On se croirait à Saint-Étienne ». Des enfants à gros genoux s'accrochaient aux jupes des femmes, sur le bord des trottoirs. Des escaliers à rampes de fer grêles et rouillées plongeaient vers les sous-sols, sous des maisons tristes et noires. Carrière ne pensait plus aux hommes en marche sur la route, aux croix gammées, rouges sur fond blanc, aux bottes luisantes sous les taches de boue. Le pied nerveux, sautant de l'accélérateur au frein, il allait lentement pour ne pas effrayer les enfants de ce faubourg.

Au-delà du faubourg, une campagne boisée, coupée de collines, s'étendait sous la nuit claire. De petits villages sortaient de l'ombre, avec leur place irrégulière au milieu de laquelle une fontaine coulait dans une auge de bois. D'étroites vallées serpentaient, s'ouvraient sur de grandes croupes herbeuses entre des lisières de forêts. Des ponts de bois pour piétons passaient au-dessus de la route, grande piste éblouissante sous les phares. Enfin, une rougeur surplomba l'horizon. Une ville en étages brillait au loin par delà de grandes bâtisses neuves, en ciment armé.

— Stuttgart, dit Karl.

(à suivre) ANDRÉ CHAMSON

DEUX LETTRES POLITIQUES DE STENDHAL

Depuis le jour où Musset passant par Civita-Vecchia évoquait dans cet antique port l'ombre de Stendhal remplissant « dévotement sa sinécure », les critiques et les biographes ne se sont guère occupés de l'activité consulaire de Beyle que pour s'accorder sur son peu d'assiduité à son poste. Évidemment il s'y ennuyait. Mais du moins s'y montra-t-il toujours un fonctionnaire obligeant et « tout paternel ». La publication de ses lettres diplomatiques montrera bien sa conscience et ses scrupules d'honnête homme. On pourra également se demander si Henri Beyle n'aurait pas été de taille, ainsi que le voulait déjà de son temps Balzac, à bien servir la France à Rome ou si, comme Albert Sorel l'a prétendu depuis, il n'était aucunement du bois dont on fait les ambassadeurs. La correspondance officielle du consul de Civita-Vecchia permettra-t-elle de trancher ce différend ? N'oublions pas que c'est presque uniquement une correspondance d'affaires. Toutefois nous surprenons parfois chez Beyle des velléités de sortir de son rôle subalterne et de ne plus s'inquiéter seulement des passeports à qui il manque des visas ou des bâtiments français que la police sanitaire retient en quarantaine dans les ports d'Italie. Il se permet alors de rendre compte de la situation politique dans les États pontificaux. Il insiste sur le mouvement des idées, sur l'exaltation des esprits. Il dévoile surtout les petits secrets, les intrigues clandestines de la cour de Rome ; il se complaît aux historiettes qui courent sous le manteau. Et il trace alors des lettres dont l'excessive liberté de ton tranche vivement sur sa correspondance courante. Or ces lettres à allure confidentielle, qui s'échelonnent de 1832 à 1836, sont toutes adressées au duc de Broglie à qui, par deux fois à cette époque, fut confié le ministère des Affaires Étrangères. Elles s'interrompent durant l'interrègne de l'amiral de Rigny ou du général Sébastiani. Elles ne reprennent pas quand Thiers et Guizot

devinrent à leur tour les hauts supérieurs de Stendhal. Il serait osé de ne voir là qu'une coïncidence, et l'on peut plus raisonnablement imaginer que lorsque Stendhal sortit des limites étroites de ses fonctions, c'est qu'il en avait été sollicité. Pour laisser ainsi à sa plume la bride sur le cou et narrer avec tant de complaisance les scandales romains, il faut qu'il ait reçu l'assurance que le personnage auquel il s'adressait ne s'en scandaliserait point. Au contraire, Victor de Broglie, duc et pair, était certainement en son privé moins bégueule que beaucoup de ses collègues. Sans doute connaissait-il personnellement son correspondant et goûtait-il son esprit. Mais qui saura nous éclairer sur l'origine de leurs relations ?

H. M.

A S. E. M. le Duc de Broglie, ministre des Affaires Etrangères.

Civita-Vecchia, le 5 avril 1835.

Monsieur le Duc,

Il est de certaines vérités qui sont pénibles à dire parce qu'elles ont l'air d'une grossièreté ou d'un article de la *Tribune*. Toutefois, les choses grossières existent dans la nature, et souvent il est utile de savoir la vérité tout entière, quelque désagréable qu'elle soit.

Les détails que je vais avoir l'honneur d'exposer ont pour but de faire entendre que le gouvernement du Roi a un moyen de réussir dans beaucoup de choses qu'il fait traiter avec la cour de Rome. Cette cour se trouve, à peu de choses près, dans l'état qui est décrit par M. Lemontey dans son *Histoire de la promotion du cardinal Dubois*. L'argent y est plus désiré que jamais, parce que, fort mal à propos sans doute, on a peur de tomber.

Tous les faits suivants sont sans doute exposés avec bien plus de clarté et de profondeur par le négociateur sage et habile chargé des affaires du Roi de Rome. Mais le soussigné n'étant éloigné d'aucune société par

son rang, voit peut-être de plus près les faits dont il s'agit.

Si je n'entre pas dans plus de détails c'est uniquement pour ne pas avoir l'air de faire un article de scandale, mais si des détails étaient désirés, je puis les fournir.

Le Pape a retiré tout crédit au cardinal Bernetti qui l'a fait ce qu'il est. Le cardinal Gamberini, appesanti par l'âge, est absorbé dans les signatures à donner. Ses subordonnés ne lui prêtent qu'une obéissance jésuitique et toute de forme. Très souvent on fait le contraire de ce qu'il prescrit. Le Pape est un philosophe à la Vénitienne, vivant absolument au jour le jour et n'ayant aucune répugnance à laisser faire, par qui veut bien en prendre la peine, les affaires qui n'intéressent pas son bien-être physique. Les libéraux lui font peur ; il s'est mis à les haïr, et, par conséquent, aussi le cardinal Bernetti qui lui parle de les ménager. Le cardinal Gamberini, plus adroit et moins clairvoyant, ne parle jamais des Libéraux et ne voit pas que leur nombre s'augmente.

Le Pape, dégoûté du cardinal Bernetti, ne le garde que par une sorte de convenance. Sa Sainteté va voir tous les cardinaux malades quand elle sort dans un certain cortège ; c'est pour cela uniquement qu'elle est allée voir le cardinal Bernetti. (En général, la Gazette d'Augsbourg ne saisit pas tous les détails de cette cour).

Le Saint-Père s'est habitué, peu à peu, à gouverner avec le secours d'une sorte d'oligarchie qu'il laisse maîtresse absolue dans tout ce qui ne l'intéresse pas directement, mais qui respecte profondément sa volonté déclarée et les intérêts de Gaëtanino (valet de chambre de Sa Sainteté), lequel n'avait rien il y a quatre ans et marchande maintenant des immeubles de 200.000 francs.

Une fois tous les huit jours, le Pape envoie prendre, dans une voiture du Palais, la personne chargée de ses intérêts. C'est un homme âgé, parfaitement honnête

(chose rare ici où il n'y a pas d'opinion publique) et très dévoué. Souvent cet agent rapporte des sommes d'argent chez lui. On suppose une grosse somme placée à l'étranger. Cet été, un cardinal, déplorant avec Sa Sainteté l'état de l'opinion politique, prévoyait une grande confusion à la première guerre : le Saint-Père, poussé à bout, lui dit : « Votre Éminence doit prendre ses précautions ; pour moi je me suis mis en règle. »

Dans un dialogue bien connu ici que le Pape eut avec un négociant éclairé nommé Jacobelli (de l'Anguillera) il s'agissait de renvoyer une affaire de blés à quelque cardinal. « Je la renverrai au cardinal Galeffi. — On donnera deux cents louis à Tomasini et la partie qui payera aura raison. — Hé bien ! à un tel », dit Sa Sainteté. Même réponse. On parcourut ainsi le petit nombre des cardinaux capables de faire un rapport sur une affaire. Le singulier, c'est que M. Jacobelli, après la liberté de ce dialogue, et porteur d'un ordre impératif écrit par lui et signé par le Pape, n'a jamais eu de réponse sur cette affaire. Les fripons ont introduit plusieurs milliers de robbis des blés de la mer Noire. En toute espèce d'affaire, s'il s'agit de la décision d'un cardinal, il faut avoir pour soi son valet de chambre. C'est pourquoi les habitants de Rome sont beaucoup moins maltraités que ceux de la province. S'il s'agit d'une décision de Sa Sainteté, il faut avoir pour soi Gaëtanino.

Affaires politiques. — Le comte Moroni, âgé de 68 ans, colonel dans les gardes de Sa Sainteté, homme au-dessous du médiocre en tout et surtout pour l'intelligence des choses politiques, qui, par exemple, ne voit pas la différence qu'il y a entre un whig comme Lord Lansdown et un radical, etc... est le grand instrument dont certains cardinaux se servent pour ruiner le crédit de Bernetti, lequel, quoique rempli de préjugés de province à certains égards, est cependant, depuis la mort

du cardinal Albani, la première tête des cardinaux.

Le comte Moroni est chargé de faire connaître les nouvelles politiques à Sa Sainteté. Tous les jeudis il préside une Commission de laquelle sont membres un moine portugais et un capitaine de grenadiers qui passent pour de fortes têtes. Cette commission voit tous les journaux, pèse leur témoignage, vérifie leurs dires sur la carte et enfin dresse un procès-verbal de la séance. Le jeudi ou le vendredi, le comte Moroni porte ce procès-verbal à Sa Sainteté qui, d'ordinaire, l'interroge longuement. On suppose que l'erreur fondamentale de ces dialogues est de faire aucune différence entre le libéral modéré et un jacobin forcené. Quand M. Barthe (pair de France) est venu ici, le comte Moroni l'a pris pour un carbonaro furibond et il a été reçu assez froidement. M. Barthe a fait quelques recherches sur l'état des substitutions et majorats et autres objets tenant au droit. Le comte Moroni y a vu de profondes menées révolutionnaires et a dit au Saint-Père que M. Barthe jetait les bases d'une constitution jacobine pour ce pays-ci. Chaque jour amène une erreur de ce genre. Moroni tient note d'une phrase libérale prononcée il y a dix ans.

En octobre 1834, Moroni avait appris de Sa Sainteté que l'administration Melbourne devait être bientôt remplacée par un ministère Wellington ou Aberdeen. On ne fit aucune attention à ce propos de Moroni, qui passe pour un imbécile. Il ajoutait que les puissances travaillaient à séparer l'Angleterre de la France, avec l'intention de faire ensuite une guerre à mort à celle de ces deux puissances qui n'aurait pas voulu se réunir au reste de l'Europe. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Moroni dit sans cesse au Pape que M. de Lützow est un imbécile et que M. de Metternich est un homme bien dangereux pour le... [1].

1. En blanc...

En octobre 1834 Moroni fit une tournée comme...[1] dans les Légations. « Vous qui venez des Légations, lui dit le Saint-Père, dites-moi ce que vous pensez des centurions (espèces de confréries à demi-secrètes organisées contre les libéraux). M. de Lützow prétend que je dois les casser. Le cardinal Spinola m'a écrit, par deux fois, qu'il me présentera sa démission si je ne supprime pas les Centurions.

— Les Centurions, répondit Moroni, sont le plus ferme appui du trône de Sa Sainteté. M. de Lützow conseille de les supprimer ; cela doit engager Sa Sainteté à les maintenir. Nous devons tout à M. de Metternich ; sans lui, où en serions-nous ? Mais il prétend abuser de notre position, etc., etc. Conservez les Centurions comme l'institution la plus utile. »

Le Pape laissa échapper un grand soupir. « Ah ! que vous me consolez ! Oui, je les conserverai ; je vais faire écrire au cardinal Spinola que, s'il persiste, j'accepterai sa démission (de là le voyage de ce cardinal à Rome). Et ce cardinal Bernetti qui prétend que les Centurions sont dangereux et qu'il faut ménager les libéraux. — Eux ou le trône de Sa Sainteté doivent périr. »

On pense bien que le soussigné n'a pas assisté à ce dialogue ; mais il a été rapporté en ces termes au cardinal Bernetti.

Un jeudi, Moroni ayant représenté au Pape la cause légitimiste comme gagnant du terrain en Europe : « Il y a *ce* Bernetti, s'écria le Pape, qui prétend toujours que les libéraux doivent être ménagés ; tout le monde me trompe, mon cher Moroni. »

— Les plus déterminés carbonari se réunissent chez Mme..., la maîtresse de Massoni, le confident et le mercure du cardinal Bernetti.

1. En blanc...

— C'est par là que tous les secrets de l'État sont connus, s'écria le Pape fort irrité, car il avait peur. Vous avez vu les Français à Ancône ? Qu'en pensez-vous ?

— Qu'ils sont fort utiles au trône de Sa Sainteté ; il faudrait les *payer* (on est sûr de ce mot) ; d'abord ils prouvent aux carbonari qu'on a laissé se multiplier dans ce pays-là d'une étrange façon que les Français ne les soutiennent pas ; que ce serait en vain qu'une armée de Français viendrait en Italie. Secondement, ils font contre-poids à l'influence de M. de Metternich qui maintenant se souvient trop du service qu'il a rendu au trône de Sa Sainteté. Le Pape devrait *payer* les Français pour les faire rester à Ancône.

— Vous m'étonnez beaucoup, mon cher Moroni. »

A Rome, pays de longue main habitué à l'intrigue, tous les récits qui en sont susceptibles se donnent ainsi en dialogues, et les curieux cherchent à conserver les propres paroles des personnages puissants.

Moroni a des correspondants dans presque toutes les villes de l'État ; ce sont ces correspondances qui justifient, aux yeux du Pape, sa confiance en Moroni et qui le rendent dangereux pour le cardinal Bernetti. Moroni est un homme absolument au-dessus de la séduction. Malgré son peu de lumière, c'est peut-être l'homme que M. Sabregondi redoute le plus, malgré son immense crédit. Moroni, passionné pour le succès de Don Carlos, est le véritable rédacteur en chef du *Journal officiel.*

Le Pape aime à se délasser dans la société de la femme de Gaëtanino. Cette femme, qui peut avoir 36 ans, n'est ni bien, ni mal. Gaëtanino n'avait rien, il y a quatre ans, et maintenant marchande des immeubles de 200.000 francs. La conclusion d'une aussi longue lettre, c'est que dans toute chose qui ne serait pas hors de saison, une somme qui serait offerte à Gaëtanino déciderait du succès. Dans toutes les affaires ordinaires, une somme

offerte aux valets de chambre des cardinaux ferait pencher la balance en faveur du payant.

Je supplie votre Excellence de me permettre de placer dans un autre paquet la fin de la présente dépêche. Le même sujet sera continué par le prochain bateau à vapeur.

Je suis, etc...

H. BEYLE

A S. E. M. le Duc de Broglie, Président du Conseil, Ministre des Affaires Etrangères, à Paris.

Civita-Vecchia, le 8 avril 1835.

MONSIEUR LE DUC,

Je vais avoir l'honneur de terminer la notice sur la cour de Sa Sainteté commencée dans ma lettre du 5 avril, nº 4.

La plupart des fautes énormes que fait ce gouvernement sont l'effet du hasard. Les personnages qui décident ne se doutent pas le moins du monde des conséquences funestes. A Rome, pour cinq pauls (52 sous) on voit toujours un cardinal ou un prêtre influent. Un habitant de Rome peut donc toujours éclairer la personne de laquelle dépend son affaire. Je ne vois donc commettre à l'égard des Romains que les injustices utiles à qui les fait. Mais il n'en est pas de même en province, par la grande raison qu'*on ne lit pas* dans ce pays-ci ; on pourrait ajouter ; on n'écrit pas. Un sujet de Sa Sainteté n'oserait jamais placer dans une lettre les détails caractéristiques et nécessaires pour donner à qui lit une idée juste et complète ; il n'y a d'exception que pour les procès.

Un cardinal est absolument *et ipso facto* au-dessus de toutes les lois, par exemple il ne rend pas compte

d'une administration ; un prince est à peu près au-dessus des lois ; un homme riche et qui a des relations étendues dans Rome dit fort bien à qui réclame de lui l'exécution d'un contrat : Plaidez contre moi.

Mais ce qui est plus fort, un Préfet se moque absolument du Ministère de l'Intérieur, n'agit que d'après le caprice du moment, et feint presque toujours d'avoir mal entendu les ordres du Ministre, en un mot, emploie à l'égard de ce chef la tactique dont la Cour de Rome fait usage dans ses relations avec les puissances qu'elle n'aime pas. Jamais les termes d'un contrat ne sont assez clairs et assez positifs. Mgr Peraldi par exemple se moque absolument du cardinal Gamberini et du cardinal Bernetti ; il dit publiquement, et dans ce pays tout se sait, *Bernetti et Gamberini me détestent et moi je les méprise.* Gamberini et Bernetti disent de Peraldi : c'est un fou qu'il faudrait chasser ; et les choses vont ainsi depuis..... ans. Peraldi n'obéit que dans les choses de détail.

Viterbe, ville qui adorait le Pape il y a quatre ans, et qui a voulu se battre pour lui, siffle publiquement un Préfet au spectacle en haine de l'administration actuelle. Ce grand changement fait la joie de M. Sabregondi, et, en ce sens, il est ennemi des mesures à demi-raisonnables du cardinal Bernetti. M. Sabregondi veut que les sujets de Sa Sainteté désirent être soumis au gouvernement de M. de Metternich. Depuis qu'on désespère d'être secouru par les Français, beaucoup de libéraux pensent à s'arranger avec M. de Metternich, qui au moins, disent-ils, ne fait pas des injustices *inutiles.*

Voilà, ce me semble, un fait qui peut avoir de grandes conséquences pour l'avenir. On commence à parler beaucoup de ce qui se passe en Lombardie et en Toscane. Le principal citoyen d'une ville de 6.000 habitants disait devant moi : « Le Grand-Duc a peur, mais avant tout il ne veut pas déplaire à M. de Metternich et ma

petite ville donnerait 200.000 francs pour passer sous le gouvernement toscan. »

Maintenant si l'on me faisait l'honneur de m'interroger relativement aux moyens d'empêcher cette augmentation de crédit de M. de Metternich et l'oubli où semblent tomber les Français, je répondrais : « un changement de ministère ». Un ministère composé de Mgr Marini, Ciacchi, Galanti, rendrait la confiance et l'espérance aux gens industrieux qui ne demandent qu'à faire leurs affaires sans se mêler de réformes. A chaque instant aujourd'hui ces gens paisibles sont vexés, et ils deviennent libéraux.

Si l'on pouvait porter le Pape à s'écarter un peu des usages établis, on pourrait former un ministère composé de Mgr Marini, Ciacchi, Galanti... [1] et de Mgr Luca.

L'essentiel serait de donner à Mgr Marini, homme du premier mérite, la place du comte Moroni. Mgr Marini est un homme riche, de 36 ans, sans contredit la première tête de ce pays.

Mgr Ciacchi est ministre de la Police et Préfet de Police de Rome. Il y a six ans qu'il était officier de dragons. Il a été Préfet et a été adoré dans sa préfecture parce qu'il n'a fait que *le mal utile à lui*.

C'est un homme actif, intelligent, qui ose empêcher les friponneries des subalternes. Ce n'est pas peu dire dans un pays où chaque employé à douze écus par mois est protégé par un cardinal, et dans Rome la moindre injure se venge, rien ne s'oublie ; (on cite contre un homme un propos échappé il y a vingt ans). Mgr Ciacchi coupe court aux affaires, et ne se couche jamais sans avoir fait *table nette*, comme on dit ici, c'est-à-dire expédié tous les papiers accumulés sur son bureau. J'irais jusqu'à penser que Mgr Ciacchi a du courage.

1. Les noms propres sont dans cette lettre remplacés par des chiffres, généralement traduits. Ici le déchiffrement a laissé deux chiffres sans traduction.

Chose inouïe, bien imprudente de sa part, et dont tôt ou tard il se repentira, il a osé proposer au souverain d'autoriser un spectacle...[1] ; cette mesure retenait à Rome sept à huit cents étrangers qui dépensent au moins dix francs par jour et de la façon la plus utile pour le peuple. Ces étrangers reviendront passer dix jours à l'époque de la Semaine Sainte, et, mourant d'ennui le soir, faute de spectacle, vont passer le carême à Naples.

La haute sagesse du souverain, modèle de toutes les vertus, a été sur le point d'accorder l'opéra en carême, et a demandé conseil. Le vertueux cardinal Odescalchi, vicaire (évêque de Rome), ne s'est opposé que pour la forme à cette innovation, mais MM. de Gregorio et...[2] l'ont fait rejeter. Le Saint-Père a peur et devient cruel ; il a dit à Moroni : « Si jamais je puis ne pas craindre les libéraux, le Bourreau se promènera dans l'État ; il est des choses qu'on ne saurait pardonner. Bien des gens que vous voyez en place ne sont employés qu'à cause de la nécessité des temps, et leur tête serait des premières à tomber ». La peur de Sa Sainteté est augmentée par les émissaires de M. de Metternich et par les amis de M. Sabregondi. On emploie des moyens indirects que probablement le Pape ne devine point. Cette peur est la base du crédit de Ciacchi qui, parmi les hommes en place, est peut-être le seul qui ait de l'activité.

Voici une petite mauvaise action de Ciacchi qui n'est d'aucune conséquence.

Un pauvre commis des environs de Bologne gagnait quinze écus par mois, il est arrivé à Rome en décembre 1834 pour faire une réclamation qui même était fondée. Il avait une jolie femme dont un prêtre fit la connais-

1. Ici un chiffre non traduit. Probablement faut-il lire : d'*opéra*.
2. En blanc dans l'original.

sance. Le mari, bien ignorant des usages de Rome, se fâcha ; en janvier il fut mis en prison au secret comme libéral, et en février il a obtenu sa grâce, sous la condition de ne jamais approcher de Rome à moins de cent milles. Sa femme est restée. Peut-être Ciacchi a été trompé par un subalterne. Dans les provinces, un homme fait un beau cadeau au valet de chambre du cardinal du pays, et l'adversaire contre lequel il plaide est mis en prison comme libéral. C'est à lui à faire un cadeau à un autre valet de chambre, pour en sortir. Ce sont ces traits-là qui font regretter le gouvernement de M. de Metternich. Si l'on avait des doutes sur la fréquence des affaires de ce genre, je suis persuadé que le général d'Ancône en possède une belle collection ; il comprend bien le Pape, le cardinal Bernetti et Rome.

Il reste à parler de Bernetti. C'est un homme extrêmement inférieur à Mgr Marini par exemple. Quand il est poussé à bout par un raisonnement, et qu'il ne sait que répondre, il dit gravement : « Le doigt de Dieu y pourvoira ; il ne laissera pas périr son Eglise ». Ce qu'il y a de plaisant, c'est de voir cet air de conviction profonde à un homme qui est habituellement en état de *péché mortel* (article femmes).

Le Pape est entièrement dégoûté de lui ; le comte Moroni et la petite oligarchie l'ont détruit. Bernetti croit imiter la sagesse de M. de Metternich et conserver le *statu quo ;* il ne voit pas qu'en laissant voler tous les subalternes, et en permettant à tous les Préfets qui le veulent de suivre leurs caprices, il a rempli de libéraux le pays de Spolète à Terracine, qui en comptait fort peu en 1831. L'état de Rome rassure le cardinal Bernetti. Il ne voit pas qu'à Rome chaque famille vit d'un petit abus dont elle redoute la chute : et quand un habitant craint une injustice il donne un écu au valet d'un cardinal et plaide sa cause. Rien n'est moins difficile en général que d'avoir la protection d'un cardinal.

Par exemple, Mgr Ciacchi voulait que les cafés fermassent à la même heure. Mais les cardinaux veulent que les cafés vulgaires soient obligés de fermer deux heures après le coucher du soleil, parce qu'ils peuvent vendre leur protection à certains cafés pour fermer à trois heures de nuit, à minuit et quelquefois pas du tout. Souvent le valet de chambre d'un cardinal fait cette affaire à l'insu du cardinal. Mais en général un cardinal accorde sa protection et la faculté de ne fermer qu'à quatre heures (de France) à un café quand celui-ci s'oblige à prendre ses petits pains chez le boulanger du cardinal. Ceci se passe en 1835, et n'est point une vieille histoire renouvelée. A chaque instant Mgr Ciacchi est arrêté pour les mesures qui semblent les plus simples. En 1780, personne ne se fâchait des choses de ce genre, elles indignent aujourd'hui. Serions-nous inférieurs aux autres peuples, disent les Romains ?

Voilà ce que le cardinal Bernetti n'a pas le génie de comprendre. Tous les jours le Pape le trouve plus ridiculement libéral. La cour de Sa Sainteté regarde comme jacobins des personnages qui en Europe ont une réputation contraire, les lords Grey, Lansdown, etc.

Par exemple, quand M. Barthe, pair de France, a passé à Rome cet été, il a été très fraîchement reçu. Cet habile jurisconsulte a fait quelques recherches sur les lois des majorats, qui alors précisément donnaient lieu à un procès dont l'opinion publique s'est beaucoup occupée, (celui de D. Lorenzo Ceracini contre Mme la Duchesse de Bracciano). La cour de Rome et le cardinal Bernetti lui-même sont partis de ces recherches savantes pour croire que M. Barthe préparait une constitution jacobine pour Rome. D'ailleurs on le croyait carbonaro.

La conclusion de tout ceci, c'est qu'en cherchant un agent aussi adroit que ceux employés par M. l'abbé Dubois, premier ministre, on dirigerait la volonté de

quarante cardinaux sur cinquante par leurs valets de chambre, et enfin celle de Sa Sainteté par Gaëtanino. Le seul obstacle serait M. Sabregondi ; mais il ne fait pas de cadeau aux valets de chambre. M. de Lützow est nul.

Les détails sur Gaëtanino peuvent sembler exagérés et j'ai beaucoup de répugnance à les donner. Mais enfin il est de fait que le Pape ne refuse rien à Gaëtanino et que la petite oligarchie a même du respect personnel pour Gaëtanino.

Gaëtanino et sa femme occupaient une chambre au-dessus de celle de Sa Sainteté. Gaëtanino a fait observer au Saint-Père que depuis longtemps il faisait lit à part ; il a demandé à laisser à sa femme l'usage de cette chambre et à en prendre une autre beaucoup plus éloignée, ce qui a été accordé.

Je ferai observer qu'en vivant familièrement avec le *mezzo ceto* (la haute bourgeoisie) on finit par tout savoir en ce pays. La noblesse n'aime point le Pape qui ne prend pas ses cardinaux parmi elle, mais, par esprit *conservateur*, elle se garde d'avouer certaines choses.

Je finirai par une anecdote qui a beaucoup occupé la Cour de Rome pendant le Carnaval, et dont j'ai connu le héros. Cela ne signifie rien au fond et je n'en parle ici que parce qu'il est possible que les journaux s'en emparent.

A l'époque de l'occupation française, le R. P. Manci Capellari quitta son couvent situé dans une île, à une demi-lieue de Venise, et entra chez M. Matinelli, noble de Venise, pour faire l'éducation de son fils. Le Père était fort savant et avait toutes les vertus ; il s'établit une tendre amitié entre le maître et l'élève. Quand le R. P. Capellari quitta Venise, il continua à avoir un commerce de lettres avec son élève, M. Matinelli fils. Il a exigé dernièrement que M. Matinelli vînt à Rome ; il est arrivé vers Noël et a quitté Rome le second jour

de Carême. M. Matinelli peut avoir 36 ans, 12 ou 15.000 francs de rente ; il a l'âme belle et beaucoup de bon sens. Du reste, parfait Vénitien, il aime le plaisir par-dessus tout et a horreur de toute gêne. Il fait de bons ouvrages historiques que M. de Metternich ne lui permet pas d'imprimer, mais les refus sont exprimés avec beaucoup de politesse.

Il a été reçu par Sa Sainteté comme un fils et a passé chaque jour cinq ou six heures avec elle. M. Matinelli a en horreur le rôle d'un courtisan adroit et prudent. C'est à son corps défendant qu'il a accepté la croix de Saint-Grégoire que son ancien maître a voulu absolument lui donner. La rondeur et le *que m'importe* font la base du caractère de Sa Sainteté. Le Pape se regarde comme un pauvre homme qui a gagné le gros lot d'une riche loterie, mais n'est nullement ébloui de ce hasard et regarderait comme humiliant *pour son esprit* de ne pas jouer le rôle de souverain avec aisance. Dans les cérémonies de sacristie Sa Sainteté fait la conversation avec aisance pendant que des quantités de moines viennent lui baiser le pied. Le Pape s'applique avec soin à tirer tout le parti possible de sa position pour sa santé et son bonheur. C'est le véritable caractère du philosophe vénitien, que rien n'éblouit et qui est toujours amateur des plaisirs, et de sens froid à la première place comme à la dernière. Les seuls libéraux troublent sa vie et il les hait. Le gouvernement de l'Église, les disputes entre couvents, le soin de nommer les plus dignes aux places ecclésiastiques, occupent surtout Sa Sainteté. Les soins temporels ne viennent qu'après, et la modestie, qui est une des vertus de Sa Sainteté, fait que souvent, lorsqu'il s'agit des choses temporelles, elle s'excuse sur son ignorance.

Sa Sainteté prenait M. Matinelli avec elle dans ses promenades ; le faste qui accompagne le souverain gênait M. Matinelli : « En vérité, je ne sais comment

parler à Votre Sainteté. — Comme autrefois, je suis toujours le maître et vous le disciple. »

Arrivé à deux milles hors de la ville, le Pape descendait de voiture, prenait M. Matinelli sous le bras, et promenait pendant deux heures, laissant sa suite à cinquante pas derrière. Cette suite était fort étonnée, et même un peu alarmée. Les gens au courant prétendent que si M. Matinelli, qui est veuf, l'eût désiré, il eût pu devenir Prélat, grand Chambellan, et bientôt Cardinal, mais rien n'est plus antipathique au caractère ouvert et gai de M. Matinelli que les devoirs imposés par les grandes places.

« Votre Rome me paraît la plus triste chose du monde, disait-il au Pape et je suis sûr qu'il ne se passe pas de journée sans que Votre Sainteté ne regrette Venise. » Sa Sainteté demandait souvent des nouvelles, parlait de tout avec la simplicité qu'un noble vénitien a avec ses intimes, et disputait souvent avec M. Matinelli.

Celui-ci s'est fait un point d'honneur de ne rien changer à son langage. En parlant d'un cardinal, il disait fort bien : « Ce coquin d'un tel ! » et si le Pape niait, M. Matinelli soutenait son avis, comme il eût fait avec un particulier.

« Je n'ai pas menti une seule fois au Vatican, disait M. Matinelli. Pour me rappeler mon devoir je ne suis jamais allé chez Sa Sainteté qu'en redingote. Excepté feu le cardinal Albani, disait M. Matinelli, la plupart de vos cardinaux ne sont pas de force à être sous-préfets. Ils vous font haïr bien gratuitement.

— Tant pis pour qui me hait ; on ne viendra pas m'arracher de ce fauteuil ! Et où vouliez-vous que je trouve des gens de la force d'Albani ? Que pensez-vous de un tel ?

— C'est un des plus insignes coquins de votre cour.

— Et Ciacchi ?

— C'est un homme du premier mérite, il en faudrait une douzaine comme cela à Votre Sainteté.

Sa Sainteté comparait sans cesse les personnages qu'elle emploie aux personnes employées par Napoléon à Venise vers 1810. Pendant des promenades entières, Sa Sainteté parlait à M. Matinelli d'astronomie et des progrès que cette science a faits depuis Lalande. Sa Sainteté est absolument un noble vénitien devenu doge, et parle des souverains absolument comme si de tout temps ils eussent été ses égaux.

— D'ailleurs que peuvent ces gens-là pour ou contre nous ? (*Nous* pour moi, façon de parler que Sa Sainteté a adoptée avec beaucoup d'aisance).

En arrivant à Rome il y a quelques années, Mgr Capellari avait écrit à M. Matinelli une lettre critique sur tout ce qu'il voyait dans le gouvernement ; il finissait par exprimer la plus grande envie de retourner à Venise et le plus vif dégoût pour tout ce qu'il voyait à Rome. M. Matinelli a parlé de cette lettre à Sa Sainteté. « Je la verrais avec plaisir ». Le lendemain, M. Matinelli l'a apportée. Sa Sainteté a beaucoup ri en la lisant.

« Si vous vouliez la signer de votre signature actuelle, ce serait une pièce bien curieuse dans ma bibliothèque ». Sa Sainteté a pris la lettre, et l'a signée en riant.

Le Pape ayant été pauvre toute sa vie, n'a pas l'idée de plaisirs bien délicats, mais ceux-là il les savoure avec la véritable philosophie d'un Vénitien. Sa Sainteté parle de quinze ou vingt francs comme d'une somme considérable. Elle a en horreur la dignité et la *comédie sublime* que certains Conseils français voudraient lui faire jouer. Sa Sainteté lisait les *Paroles d'un croyant* avec beaucoup d'admiration. « Quel style ! — Celui de la condamnation qu'on vous a fait signer ne ressemble pas à celui-là. — Pièces de chancellerie, répondit le Pape. Rappelez-vous les réponses officielles d'un tel ». (Sa Sainteté nomme un seigneur vénitien dont j'ai

oublié le nom). Ce qu'il y a de singulier c'est que M. Matinelli ne s'est pas démenti un seul moment. La veille de son départ, il revenait du Vatican ; nous le vîmes, sans croix. « J'ai pris congé de Sa Sainteté, je ne la reporterai jamais (la décoration). *Mi par mill'anni di riveder l'Opera a Venezia. J'y serai dans sept jours, grâces à Dieu !* » Sa Sainteté qui sait que M. Matinelli connaît la famille Capellari, ne lui a pas dit : « *Salutateli di mia parte* ». C'est un usage auquel aucun italien n'eût manqué.

M. Matinelli et nous étions pénétrés de la plus vive admiration pour les vertus naïves et sublimes de Sa Sainteté.

Je résume cette longue lettre. A Rome, vexants comme vexés, personne ne croit à la durée de l'arrangement actuel (bien à tort selon moi). La *prévoyance*, qualité si opposée au caractère romain, s'est mise en honneur. Le raisonnement qui pendant des siècles a régné dans cette Cour de célibataires : « *Cela durera plus que moi* », trouve toujours cette réponse : « Oui ! si vous mourez dans l'année ». Tout le monde craint que la première guerre entre la France et l'Autriche ne prenne son champ de bataille dans la fertile Italie. Mgr Marini disait : « L'Italie succèdera aux Pays-Bas. Cette espérance fait tout l'avenir des peuples, de Bologne et Ferrare à Spolète et Rieti. Les troubles ne pourraient être conjurés que par un ministère Marini, Ciacchi, Galanti...[1], Luca. Le cardinal Bernetti a cru maintenir le *statu quo*, et s'est complètement trompé. En laissant agir à leur tête les fous comme Mgr Peraldi, les libéraux ont triplé en nombre depuis 1831. Quant à nous, nous pouvons tout obtenir par Gaëtanino. Par bonheur, M. de Metternich, M. de Lützow et M. Sabregondi ne veulent pas donner d'argent. Les libéraux gênois

1. Deux chiffres non traduits.

dominent par l'argent. Le frère du cardinal Sala a dominé Rome, les Romains et le trône de Sa Sainteté par l'argent, et a gagné des sommes énormes. Par son moyen plusieurs cardinaux touchaient une paye double. Gagner de l'argent n'occupait guère un romain avant 1796 ; aujourd'hui c'est l'idée dominante. La grande conversation entre les cardinaux est : « Que fera-t-on si les Français viennent ici ? » Jamais Rome n'a été si vénale. Autrefois c'était la volupté qui avait besoin d'écus, aujourd'hui c'est la prudence. Il n'y a presque pas de famille qui, par abus, ne prenne sept et huit écus par mois au Trésor. J'ai découvert dernièrement qu'un enfant de quinze ans qui fait son éducation, touchait depuis longtemps vingt écus par mois comme employé dans un bureau. Un Monseigneur touche cinquante écus par mois comme pauvre, il passe pour fils d'un cardinal.

Un employé a été envoyé à la douane de Civita-Vecchia. Le directeur a découvert, à son grand étonnement, que cet homme *ne savait pas écrire*, était dans l'impossibilité même de signer son nom .« Et que venez-vous faire ici ? — Gagner une pension de retraite. » En effet, six mois après, cet employé a reçu le brevet d'une pension égale à la moitié de son traitement. Il est fils du domestique d'un cardinal.

De Bologne à Spolète, les jeunes gens romanesques rêvent une charte. L'immense majorité vivrait fort tranquille, et s'estimerait fort heureuse, si elle était gouvernée comme la Lombardie, où il suffit de ne pas lire et de ne jamais parler politique pour être traité avec justice par le Souverain. Le Pape comprend cette idée, mais il est emporté par sa haine pour les libéraux, et les conseils de Moroni.

Je suis avec respect, Monsieur le Duc, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

H. BEYLE

Les Croix de Feu ont choisi la discipline ; c'est un choix que l'homme sait faire, et qu'il fait et maintient par un continuel retour de volonté. Ce serment enivre. On a le sentiment de porter le chef à bras, et qu'il n'est rien du tout sans le consentement de ses sujets. D'où vient que les sujets s'admirent en lui et se sentent en lui. Toutes les factions vivent de ce sentiment de puissance que l'on éprouve en marchant au pas sous les ordres de quelqu'un ; et telle est l'origine des plus grands maux qu'on ait vus, et qui sont infligés à l'homme par l'homme. Comme on voit que l'Empire Romain eut souvent deux ou trois empereurs dont les partis s'entre-déchiraient, ainsi il ne se peut point que tous les hommes se soumettent à un seul chef ; d'où des conflits, des cruautés, des proscriptions, qui font le texte de l'histoire.

On s'étonne des religions, qui brûlent très bien, si elles le peuvent, celui qui prétend seulement examiner. Mais l'exécration de l'examen personnel se développe à merveille dans n'importe quelle ligue enivrée à la fois de puissance et d'obéissance. Car celui qui discute fait aussitôt scandale par ceci, qu'il offre aux croyants l'exemple de ce qu'ils ont renié, qui est leur propre esprit. C'est alors qu'ils mettent leur orgueil à faire les fous, et à croire sans aucune preuve. Qu'est-ce qu'obéir, sinon croire sans preuve ? Et voilà comment ce qui est contesté devient sacré. Voilà comment on se rallie à l'absurde, et comment l'on est fier de croire l'absurde. Le dévouement, dans les factions, se mesure toujours à ceci que l'apparence de l'absurde ne rebute pas, et ne laisse même pas hésiter. Il se fait une enchère d'aveuglement. On rit de l'objection ; on en rit encore plus si elle est raisonnable. On

se dit : « Voilà le genre de folie dont je me suis guéri. » Et il est vrai que la puissance du groupe suppose cet abandon d'esprit. En sorte que je ne crois point du tout que les vrais croyants, en n'importe quelle ligue, soient des imbéciles. Au contraire je les soupçonne capables de très bien raisonner dès qu'ils veulent raisonner. J'en ai eu mille preuves chez des croyants très fanatiques, et qui faisaient voir tout le bon sens possible, dès que l'obéissance qu'ils avaient jurée n'était pas en cause. Et bref je crois que les partis sont aveugles volontairement et heureux de l'être. Rappellerai-je la fameuse souscription qui prétendait honorer le faux Henry ? Le fanatisme de l'autre bord consistait à vouloir bannir de l'humanité tous ces gens-là. Et la paix vint, une fois de plus, du tiers parti, qui prétendait que tout fût discuté selon la bonne foi et le respect d'autrui. Ce noble esprit d'égalité, qui n'exclut même pas le tyran, qui n'excommunie jamais, qui essaie de tout comprendre, et qui trouve assez en lui-même de quoi pardonner à tous, cet esprit d'égalité est le seul qui apporte la paix. C'est cet esprit qu'il faut enseigner, exercer, fortifier. Selon mon opinion les sciences servent surtout à rabattre le fanatisme et l'esprit d'autorité. On rit encore de ce décret des fanatiques qui faisait défense à la terre de tourner. Les autres services de la science sont de peu ; mais celui-là est capital ; il humilie l'orgueilleux.

Le mal de guerre est un mal d'orgueil. Je dirais même que nul homme ne se ferait tuer ni ne tuerait pour une vérité démontrée ; car les preuves apaisent celui qui sait, et les causes de l'erreur lui sont bien connues. Mais au contraire le dogme juré, l'autorité jurée, l'obéissance jurée, voilà la source de violence ; car on hait tout argument, et encore plus le bon. On ne voit plus qu'un empire à étendre, par la précipitation de punir, et un entier mépris de la justice. Etre juste, c'est se soumettre au jugement d'autrui. Etre juste, aux yeux de l'âme impériale, c'est la pire faiblesse ; c'est laisser entendre que les bonnes raisons seront écoutées. Le pouvoir n'est jamais juste ; et j'ai observé que le chef présente toujours une solution juste comme un caprice de son esprit, et comme une faveur qui ne fait point règle. Ces manières de faire étant connues et acceptées, le chef est

aisément simple et jovial ; il a ses fidèles, et il leur est fidèle, c'est-à-dire qu'il se fie à eux, et qu'il fait voir qu'entouré d'eux il ne craint aucune offense ; et cela est vrai par cette foi qui se communique. On comprend pourquoi les exercices et manœuvres du tyran ne sont jamais que d'obéissance. L'homme étant ainsi, le jeu du chef se jouera partout, et de la même manière, comme il s'est toujours joué. Et les chefs de persuasion et d'arbitrage seront toujours faibles à côté, c'est-à-dire que le grand danger qu'ils courent est d'être méprisés par leurs amis, justement à cause de cette modération qui est de leur essence. C'est que nous suivons tous, de premier mouvement, le héros qui nous promet que nous aurons la tête cassée. De là tant d'agréables trahisons, et j'allais même dire honorables. Il est moins brillant d'être juste selon la balance.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Sur un Plan Universitaire.

Il ne se passe guère de semaine sans que paraisse un plan in-18 de réforme de l'État, émanant d'individualités avec ou sans mandat, et de collectivités. On en fera un rayon de bibliothèque sous le nom de Cahiers de 1934.

Le *Plan du* 9 *Juillet* a été dressé par des intellectuels, normaliens et grands diplômés. Fera-t-il partie, en outre, d'un plan littéraire ? Sera-t-il plus ou moins incorporé par Jules Romains, son animateur, au dessein des *Hommes de Bonne Volonté* ? Une année cyclique commencée le 6 *octobre* 1904, comme l'année scolaire, se terminera-t-elle au 9 *juillet* 1934, comme les *Rougon-Macquart* au *Docteur Pascal* ? Pourquoi pas ? Le 9 *juillet* c'est un peu Clanricard et Jerphanion au pouvoir.

Le premier chapitre s'appelle *Forces Morales*, et le premier paragraphe de ce chapitre *Causes de la démoralisation*. Nous sommes donc bien sur la rive gauche, et dans notre tradition universitaire d'un *Moral d'abord*. La cause de la démoralisation, selon le plan de Juillet, c'est « la contradiction désormais trop grande entre les enseignements moraux de l'école et les exemples quotidiens de la lutte pour la vie ». Soit. Mais la contradiction a-t-elle jamais été beaucoup moindre ? Le siècle est le siècle, le spirituel est le spirituel. Et Barrès écrivait déjà les *Déracinés* sur ce thème de la contradiction entre les enseignements de l'école et les exemples donnés par les hommes de l'État.

Cependant ce *Moral d'abord* n'est pas seulement, cette fois, une marque d'origine universitaire. Il est dicté aussi par une pression toute particulière de l'opinion. Il contribue à

déclasser les anciens partis. Il signifie par exemple que le parti radical, qui a cependant de fortes attaches universitaires, eût été mieux inspiré en adoptant dans son entier, au Congrès de Clermont, les conclusions du rapport Bayet, qui étaient celles du quartier des Ecoles, et en sacrifiant, par une nuit du 4 août, dans un élan idéaliste, les privilèges des comitards. A Clermont, la République a manqué de professeurs.

Cela admis, j'avoue que je ne vois pas trop la différence entre les phrases des discours de distribution de prix qui commençaient ce 9 juillet, et ces propositions du Plan ! « Au stimulant du profit doit se substituer progressivement la mystique du service. Les institutions seront conçues de manière à favoriser cette substitution de motifs. Mais on ne peut tout attendre d'elles. L'éducation nationale, à tous ses degrés, et toutes les forces morales du pays, devront collaborer avec la loi. » Évidemment...

— Le Plan demande une réforme du régime parlementaire, avec exécutif et même législatif renforcés, les pouvoirs du Président de la République (qui disparaît) etant absorbés par ceux du Président du Conseil, et le Sénat devenant une assemblée consultative, avec droit de remontrances, à qui on laissera le soin de défendre les intérêts locaux, sous prétexte qu'il est le grand conseil des communes de France, ou plutôt qu'il l'a été autrefois. Le Sénat et l'Élysée font les frais de la réforme proposée par le Plan, qui, en ce qui concerne le pouvoir politique, en revient presque à l'Assemblée unique et au Président unique de 1848. Les pouvoirs que le Plan donne au Président unique — inamovibilité pendant six ans ou dissolution automatique de la Chambre — ce sera excellent si le Président est un as. Mais, si le Président du Conseil n'est pas un as ? Cela s'est vu. Je n'affirmerai pas que Victor Hugo fût redondant de bon sens. Mais quand en 1851 il remarquait : « Pour mettre un aigle sur les drapeaux il faut un aigle dans l'État : où est l'aigle ? » il posait une question pertinente. A la limite du plan Jerphanion, il y a le *Dictateur*. Il est plus difficile de le trouver à la ville qu'au théâtre.

— Le Plan est régionaliste. « La France, dit-il, sera divisée

en une vingtaine de régions, qui deviendront les circonscriptions administratives et politiques du pays, en même temps que des centres économiques et intellectuels. Délimitées selon les données de la géographie humaine, les traditions historiques et culturelles, les facteurs économiques... » Il se voit que le Plan a pris naissance à la Sorbonne, et que les agrégés de géographie y ont collaboré. On reconnaît la charpente d'une leçon d'agrégation. Mais la région sera difficilement décrétée par la loi, apte surtout, ici, à créer du personnel et des centimes régionaux. Le Plan garde les préfets de département en y ajoutant les sur-préfets de région. De noirs nuages de fonctionnaires s'élèvent à l'horizon du Plan. Pourquoi ? La France est habituée aux départements. Des essais limités de former des régions économiques ont déjà échoué devant des résistances locales. Le Mâconnais trouvera fort désagréable d'aller traiter une partie de ses affaires à la sur-préfecture de Dijon, sous le prétexte sorbonique que Saône-et-Loire c'est la Bourgogne, alors que le grand centre réel dont Mâcon relève est Lyon. Le Jurassien n'est pas Franc-Comtois, il est Jurassien ; la Chambre de Commerce de Dôle s'est rattachée à Dijon, non à Besançon, celle de Mâcon à Lyon. La région c'est surtout une idée de Paris. Comme le Plan, d'ailleurs.

— Autre point, très Quartier des Ecoles : « Le recrutement du personnel supérieur sera exclusivement assuré par une Ecole polytechnique d'administration. » Autrement dit, unité d'origine du personnel supérieur de tous les ministères, et un esprit polytechnique de plus. Un habile recteur ne pourrait pas devenir directeur de l'enseignement secondaire s'il n'avait préparé cette direction à l'Ecole Polytechnique, en même temps que son agrégation, entre vingt et vingt-cinq ans. La France ne serait-elle pas encore assez scholocratique ?

— Les idées pédagogiques du Plan prennent la suite des idées ou de la pratique actuellement en cours d'expérience (école unique). Plus instructif et important nous paraît le chapitre sur la presse.

Le Plan demande la création d'un Office national de la publicité, monopole au grand jour qui se substituerait au monopole occulte des agences — un prix minimum des

journaux, calculé commercialement sur leur prix de revient — un contrôle général confié à la corporation de la presse. Ces mesures, et même d'autres plus radicales, avaient déjà été proposées l'an dernier par le Congrès de la Ligue des Droits de l'Homme.

Bien entendu les journaux en ont peu ou point parlé. Or on doit voir là une des clefs du malaise actuel. La Ligue des Droits de l'Homme est un organisme composé surtout d'universitaires, et le Plan a été rédigé dans un courant d'idées universitaires. D'autre part on sait à quel point l'influence de la presse, surtout de ce qu'on appelle la grande presse, a diminué depuis quinze ans. Nul doute qu'elle n'ait mérité son discrédit. Mais à ce discrédit a contribué certainement la campagne de l'école. D'abord depuis quinze ans la majorité des cadres de l'école a été formée de combattants qui ont gardé du bourrage de crâne de la guerre un souvenir ineffaçable, et dont beaucoup ont habitué leurs élèves à voir dans le mensonge et la déformation l'atmosphère normale du journal. Ensuite, et toujours par cette propagande, les capitaux et les groupes d'intérêts qu'il y a derrière les journaux ont cessé d'être occultes. Le lecteur moyen d'aujourd'hui est au courant d'une cuisine que le lecteur moyen d'il y a quinze ans ignorait. Il a été éclairé par l'action incessante de l'école. Tout cela, les gouvernements, cantonnés dans le politique, l'ont méconnu. Entre l'information par l'écrit, qui est la mission de la presse, et l'enseignement par la parole, qui est la tâche du maître, le divorce est complet. On sent à plein le son du spirituel républicain dans cette phrase du Plan : « Un chômeur qui ne peut trouver de travail, un ouvrier qui erre d'usine en usine selon les caprices de la surproduction, un citoyen informé par une presse corrompue ne sont pas des hommes libres. » La Constituante, si Constituante il y a, devrait probablement, ici, faire quelque chose.

Maintenant, ce quelque chose serait-il fait précisément dans un esprit de liberté avec un pouvoir exécutif renforcé ? l'information indépendante serait-elle plus florissante dans une République à tendance consulaire que dans une République à pratique et à facilité parlementaire ? Nous n'en sommes pas sûrs.

Et puis, la liberté actuelle de la presse est fondée sur la loi de l'offre et de la demande. Les trois quarts au moins des journaux correspondent à une demande du public, à un effort technique pour provoquer cette demande : la presse est une industrie avant d'être un sacerdoce. Il y a là une matérialité à laquelle il faut se garder de toucher trop lourdement. Le *laissez faire, laissez passer*, du capitalisme est tellement lié au *laissez faire laissez passer* de la liberté qu'il faudrait une pratique de chirurgien pour dissocier ces fibres entrelacées, et la loi, et l'exécutif renforcés, ne sont pas chirurgiens. Jules Romains croit-il que le journalisme gagnerait tant que cela à l'application de cette partie du Plan ?

« Les journalistes exerçant sur la nation une influence importante, leur formation intellectuelle et morale doit être particulièrement surveillée. Le contrôle de cette formation pourrait être confié à la Corporation de la Presse, où seront représentés non seulement les propriétaires de journaux, mais encore les journalistes eux-mêmes, et l'État, par un certain nombre de fonctionnaires. L'enseignement de la technique du journal et du métier de journaliste, déjà développé dans un certain nombre de pays et à peu près inexistant en France, doit être intégré dans l'enseignement public. »

A l'Ecole Polytechnique d'administration supérieure répondra sans doute une Ecole Polytechnique de journalisme, où les professeurs, à supposer qu'ils aient jamais su faire un chien écrasé, enseigneront jusqu'à soixante-cinq ans la manière dont on l'enterrait dans leur jeunesse. Et pour « surveiller la formation intellectuelle et morale des journalistes », que faudra-t-il ? Des surveillants...

— Il y a d'excellentes choses dans la partie qui concerne les Affaires Étrangères. Aux six points dits *Principes de sagesse diplomatique* je souscrirais, tout en me déclarant incapable de répondre à la question de Valéry : « C'est très bien. Mais vous êtes ministre : qu'est-ce que vous faites demain ? » Je remarque un signe curieux des temps. A peine un mot sur la Société des Nations, entendue, par ce mot, comme un simple bureau de renseignements. Il y a quatre ans on aurait trouvé immanquablement dans un Plan de ce genre,

rédigé par un personnel en partie normalien, ce membre de phrase en belle place : « Sous l'égide de la Société des Nations. » L'égide est mal en point.

Il ne faut pas le dire gaiement. La marque la plus noire et la plus désespérante de ces années 1933 et 1934, c'est sans doute la fin ou la mise en sommeil d'une mystique européenne, portée dix ans par une euphorie, et qui a sombré dans la misère économique. Il y a eu là beaucoup d'hommes de bonne volonté qui pourraient prendre légitimement place dans le cycle de Romains.

La bonne volonté du *Plan du 9 juillet* est plus rétrécie. Elle est à la mesure de la France. Et dans la France même elle offre des mesures d'intellectuels, de métiers intellectuels. Les dernières lignes de la conclusion sont typiques : « Le développement scientifique des derniers siècles a accru le pouvoir de l'homme sur la nature, et parfois sur les autres hommes, mais a diminué son contrôle sur lui-même. C'est pourquoi la civilisation est aujourd'hui désaxée. *Il faut rétablir l'équilibre en développant les sciences de l'homme.* Telle est la préoccupation essentielle qui a inspiré nos propositions. » C'est moi qui souligne. Développer des sciences. Conclusion : il faut deux heures de morale de plus... Je voudrais entendre maintenant les autres sons de cloche, instituer ou plutôt continuer le dialogue du *Moral d'abord*, du *Politique d'abord*, de l'*Economique d'abord* ou du *Pédagogique d'abord*. Il n'y a pas seulement les *Hommes de Bonne Volonté*. Il y a les *Doctrines de Bonne Volonté*. Celle du *Plan*, qui se rattache à une filière, et dont nous connaissons les origines (montagne Sainte-Geneviève, 1934), y prendra place, mais on ne sent pas en elle une force particulière qui lui permettrait d'absorber ou d'éclipser les autres. La foire aux plans reste ouverte et les travaux de la Constituante 1934 continuent.

ALBERT THIBAUDET

LES ARTS CONTEMPORAINS ET LA RÉALITÉ

L'Institut international de coopération intellectuelle organisait à Venise, du 25 au 28 juillet, son IVe entretien. Les thèmes choisis étaient : *Les Arts contemporains et la Réalité, l'Art et l'Etat.* Cette manifestation avait suscité une telle affluence d'orateurs que chacun fut obligé de condenser sa pensée à l'extrême. Voici quelques-unes des déclarations que je n'ai pas eu le temps de faire.

*
* *

A l'origine de tout grand mouvement artistique, il y a une révolution d'ordre technique. Avant même de penser à ce qu'il va dire, l'artiste se demande *comment* il va le dire. Et la technique, chez le peintre, découle d'une façon particulière qu'il a, subitement, de voir le Monde. Il y a une optique nouvelle à la base de toute technique nouvelle. Nous connaissons les délires qui accompagnèrent l'invention de la perspective, qui est la création capitale de la Renaissance. Paolo Ucello, lorsqu'il collaborait à sa découverte, réveillait sa femme la nuit, n'y tenant plus d'enthousiasme, pour l'entretenir de la merveilleuse trouvaille. Je pourrais symboliser les différents stades de la vision, des Primitifs à nos jours, par l'exemple d'une simple assiette. Le primitif l'eût représentée, comme l'enfant, par un cercle, le renaissant par un ovale, le moderne, incarné par Cézanne, à partir duquel son règne commence, par une figure compliquée que l'on peut imaginer à peu près en aplatissant la partie inférieure de l'ovale, et en gonflant l'un des côtés. C'est en effet ainsi qu'un objet rond et creux, soumis à la lumière, apparaît au regard subtil. La partie éclairée semble plus grande que l'autre, que l'ombre contracte, et le bord le plus rapproché

des yeux semble plus plat que le bord le plus éloigné. Les objets les plus simples se déforment ainsi et chaque découverte dans le domaine de cette perspective sensible en amorce une autre. Le public, lui, demeure fidèle soit à son optique enfantine du cercle, soit à celle, codifiée une fois pour toutes, croit-il, de la perspective classique et la forme inattendue de l'assiette Cézanienne, de même que ses bouteilles de travers, le choquent comme l'ovale classique choque l'enfant aux yeux de qui l'assiette demeure uniquement ronde. Je m'excuse de choisir un exemple aussi rudimentaire, mais l'analyse des formes complexes m'entraînerait trop loin.

***

Ceux d'entre nous qu'animent des scrupules traditionalistes et qui cherchent dans les textes que nous a laissés la première révolution plastique, celle de la Renaissance, des axiomes pouvant justifier nos audaces, se heurtent sans cesse à cette phrase : « l'Art est l'imitation de la Nature ». Tous les conseils qu'on rencontre dans les traités les plus fameux aboutissent à cette sommation : Imiter la Nature. Cependant, jamais la Nature ne fut plus qu'à cette époque soumise à la pression de conventions strictes et même intolérantes, que résume parfaitement l'inscription fameuse décorant la porte des ateliers : Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.

Ne semble-t-il pas qu'il y ait malentendu sur l'un des termes de l'exhortation classique ? Ou le mot imitation doit être pris dans le sens de *transposition*, ou le mot Nature dans celui de « contenu pictural des objets composant l'Univers ». Car l'Univers propose à la fois du pictural et de l'anti ou de l'extra pictural. Il conviendrait, d'ailleurs, de distinguer dans la Nature les objets et les *lois*. Si l'on affirme alors que l'artiste, l'humaniste de la Renaissance imite, non pas les détails, mais les lois de la Nature, ou encore qu'il imite la Nature dans son geste créateur, plutôt que dans ses produits, on donne à la fameuse phrase son sens le plus pur.

Les lois de gravitation, de proportion, de rythme, sont les plus connues. Le tableau des Renaissants était organisé selon des rapports constants dont certains établis sur le fameux nombre d'or que le Cubisme a popularisé. Les ara-

besques étaient reliées par un mouvement dominant auquel obéissaient l'herbe et le caillou, au même titre que l'homme ou les nuages. L'imitation des objets (qui était parfois extrêmement simplifiée) était subordonnée à une organisation minutieuse de la surface à peindre. *Le Naturel ne s'insérait que dans du Conventionnel.*

L'artiste, nouveau démiurge, ayant une certaine étendue de toile à faire vivre, ne demandait pas aux objets environnants un conseil misérable, mais tirait de lui-même des créatures anonymes qui n'étaient que des matériaux. Il savait que leur existence véritable ne commencerait qu'à partir de l'instant où elles seraient *situées*. C'est au moment de donner à chacune d'elles une place pleine de sens qu'il interrogeait la nature. Elle lui donnait alors, par le truchement des nombres, le moyen d'établir des rythmes pleins d'occultes pouvoirs. Les ondes, les tourbillons que cernent les calculs des physiciens modernes c'étaient eux déjà et non les puériles arabesques des gestes de la rue qui sillonnaient la toile vierge de leurs diagrammes inspirateurs, sur lesquels, comme sur des rails célestes, se posaient et glissaient des figures sybillines. Je pourrais, pour illustrer ma thèse, vous renvoyer à cent chefs-d'œuvre connus. J'ai hésité entre *La Transfiguration* de Raphaël et le *Saint Maurice et ses compagnons martyrs* du Gréco. Je m'arrêterai à ce dernier, parce que le mépris de l'anecdote y est affirmé avec plus d'ampleur et le rythme constructif recherché avec plus de perversité. Si l'on donne à un mannequin la pose de saint Maurice, tête penchée à droite, jambe droite rejetée en arrière, bras droit replié en avant, et qu'on oriente ce mannequin dans les divers sens indiqués par les « compagnons », on s'aperçoit que ceux-ci ont la même pose que le saint qui leur parle, et qu'ils se disposent, — ils sont trois — sur la limite d'un cercle dont le centre est indiqué par une lumière sur le sol. Ces compagnons ne sont autre chose que la répétition du saint. Ce tableau est constitué par la gravitation, autour d'un point géométrique, du même personnage, qui, symbole d'une pensée sur soi repliée, poursuit avec lui-même un dialogue éternel. Allons plus loin encore : à cette époque magnifique, le peintre et le sculpteur étaient égale-

ment architectes, ils n'avaient garde d'oublier que le tableau n'est que l'ornement de l'édifice, et qu'il doit, partie d'un tout, épouser la discipline de l'ensemble.

Le tableau sera donc, comme l'architecture, une spéculation sur l'espace. Tous les édifices montrent sur leur façade le secret de leur construction interne. Ce rappel s'opère par le rabattement du plan sur l'élévation.

C'est pourquoi nous voyons dans ce tableau du Gréco un autre déplacement giratoire d'un même personnage. Ce déplacement trace dans la partie supérieure un cercle parfait, alors que le cercle tracé par la révolution du saint, se réalisant en profondeur, et étant mis en perspective, était une ellipse. Lorsque vous aurez le loisir d'étudier cette étrange composition, vous verrez dans le ciel un ange tenant à la main droite une palme, de l'autre une couronne, tourner sur lui-même, et donner naissance à un autre ange, à un frère idéal, issu de la plus excitante des complicités.

Je note également cette assomption de San Vicente à Tolède, où la Vierge n'est autre chose que l'ange de la partie inférieure du tableau, qui tourne sur lui-même en vrille, donnant naissance à un second ange, puis à un troisième, lequel délimite une sphère parfaite au sein de laquelle la Vierge s'inscrit enfin.

De toutes les conventions en honneur sous la Renaissance, celle qui mérite le plus d'être analysée, c'est la perspective. Il n'en existe pas de plus hypocritement respectueuse de la Vérité, de plus mensongère. N'implique-t-elle pas une position du spectateur déraisonnable et anti-naturelle, l'œil rivé sur un point fixe ? C'est la plus fragile des conventions inventées à cette époque merveilleuse, mais c'est la seule — et c'est grand dommage — qui ait survécu jusqu'à la révolution cubiste. Quoi qu'on en pense on ne peut nier qu'elle revêtait aux yeux d'un Paolo Ucello ou d'un Alberti une vertu extraordinaire, parce qu'elle était le premier instrument de conquête de cette chose qui se dérobait depuis si longtemps : *l'Espace*. Grâce à la fuite de quelques lignes vers un point unique, la profondeur tant cherchée était obtenue, le Monde pictural pouvait rivaliser avec le *Monde réel*, il pouvait se suffire à lui-même. Possesseur enfin de la troisième

dimension, en même temps que des « courbes de croissance harmonieuse », il échappait à son cadre primitif, il n'était plus détail de l'architecture : il avait conquis son autonomie. Le tableau-microcosme était né.

On voit combien était grande, chez le Renaissant, l'idée de s'identifier à Dieu, de créer un monde fermé sur le même patron que l'Univers. Je suis tenté de voir dans cet acte d'orgueil, si opposé à l'esprit gothique, quelque chose comme le reflet de l'acte magique du troglodyte qui imitait l'objet dont il voulait se rendre maître... Quoi qu'il en soit on peut affirmer que l'art, depuis le XVIe siècle, a poursuivi une émancipation progressive, que l'homme s'est peu à peu substitué à Dieu et que l'artiste, avec une énergie de plus en plus grande, a accordé aux manifestations de ses sens l'attention dévote qu'il accordait jadis aux manifestations divines.

Cette marche à la conquête de soi-même eut comme avant-dernière étape l'Impressionnisme. Ce mouvement constitue la première grande révolution depuis la Renaissance.

Comme la Renaissance, il est caractérisé par une optique toute différente de la précédente et une nouvelle spéculation sur l'espace. Il succède à une période où les règles inventées au XVIe siècle ont perdu toute efficace, où toutes les sensations primitives sont lointaines et refroidies. Il faut à nouveau retrouver *à chaud* des conventions équivalentes à celles qui ont expiré sous les pinceaux de tous les Bouguereau de la terre. Il faut trouver une nouvelle perspective, un nouveau rythme, une nouvelle technique. Tout recommença comme au XVIe siècle sur un plan nouveau, plus physique, plus terrestre. A la perspective linéaire classique succède la perspective des couleurs. On découvre que tout ce qui s'avance, tout ce qui est solide, anguleux, résistant, tout ce qui accroche la lumière est saturé d'orangé ; que tout ce qui s'assombrit, recule, s'estompe, tourne, est saturé du bleu complémentaire. Entre ces extrêmes, le rouge et le jaune tiennent le second rôle dans le champ lumineux, le violet et le vert, dans le champ de l'ombre. Comme sous la Renaissance le tableau va se composer sur un rythme cosmique. Les objets ne seront plus placés les uns à côté des autres bureaucratiquement, comme dans les toiles des salons officiels, mais

entraînés dans un même tourbillon lumineux. La figure humaine abandonne à l'arbre un peu de sa dignité divine, l'arbre lui communique un peu de son frisson terrestre.

Quant à la technique picturale, elle renonce aux malices préparatoires, au processus rationnel des couches successives pour s'improviser à chaque contact avec le réel. Le tableau ne se fait plus à l'atelier comme du temps du Poussin, mais on essaie, selon le mot de Cézanne, de faire du Poussin d'après nature avec tout ce que cela comporte de hasard, d'aventure. La réussite du tableau est soumise à l'émotion seule. On voit que l'objectivité du Renaissant diminue et que l'Homme intérieur est de plus en plus interrogé. On ne parle pas encore du subconscient et de ses sortilèges, mais la main du peintre est déjà un sismographe qui enregistre fidèlement les réactions instinctives du peintre au contact du monde où se dissout sa volonté.

Entre l'impressionnisme et le Surréalisme, se place Cézanne, d'où sortirent le Cubisme et le Futurisme, qui ne furent au début que la continuation du mouvement impressionniste sur le plan plastique. Il serait trop long d'analyser l'extraordinaire importance du message de Cézanne, ce génial totalisateur de valeurs plastiques. Pour m'en tenir à l'optique, je dirai seulement que Cézanne est l'inventeur, entr'autres merveilles, de ce que j'appelle la *perspective affective*. Je possède une collection de photographies prises soigneusement du point exact où le maître se plaçait pour peindre, dans la région d'Aix. Si l'on compare ces « sujets » aux reproductions des tableaux dont ils furent les prétextes, on est étonné de voir à quel point le leit-motif de la montagne Sainte-Victoire, qui est tout diminué par la distance dans la photographie et dans la vision ordinaire, se trouve démesurément amplifié dans les tableaux.

C'est qu'en réalité ce fond modeste absorbait toute l'attention du peintre. Celui-ci, au rebours de ce que fait le vulgaire, lui accordait donc des proportions invraisemblables, mais cependant réelles. Cette montagne lointaine et indécise, fixée intensément, chavire sur le plan de la toile, envahit le tableau, comme elle envahit la rétine du peintre, qui lui

donne alors une figure transformée par son sentiment, *une dimension à l'échelle de sa sensation.*

Le cubisme débutant essaya de codifier, de réduire en formules ces opérations du sentiment, en même temps qu'il s'ingéniait à donner une forme précise à toutes les irisations vagues dont se parent les objets soumis à la lumière, et rongés par l'atmosphère.

De même que sous le regard enivré des Impressionnistes les objets se mirent à bouillonner et à secréter des trésors insoupçonnés du vulgaire, de même, sous l'analyse plus inspirée qu'on ne se l'imagine des Cubistes de 1910, les formes se mirent à se revêtir comme d'écailles, qui n'étaient que des plans lumineux cristallisés, et qui par leurs imbrications suggéraient la profondeur. Cette profondeur, hantise des peintres, ne l'oublions pas, le Cubisme seconde période, le Cubisme scientifique, celui qui naquit pendant la guerre inventa, pour la conquérir à nouveau, de diviser le plan du tableau en « espaces » différents, chacun d'eux étant affecté à l'expression d'une *qualité* de l'objet analysé : un espace était prévu pour la rondeur du verre, l'autre pour son profil, un troisième pour ses ornements, etc. On retrouve là les fameux déplacements du Gréco grâce auxquels le même individu était montré de face, de dos et de profil. Le rapprochement me paraît troublant. On peut même aller plus loin dans cette recherche historique du successif si opposé à la règle surannée des trois unités. On peut la retrouver chez les gothiques, pour nous en tenir à l'Art européen. Je signale en hâte le fameux Martyre de Saint Denis, de Bellechose, au musée du Louvre, où l'on voit le saint communiant, se rendant au supplice, la tête sur le billot et enfin décapité.

Le Futurisme amplifia ces recherches cubistes en les appliquant à des objets mouvants. Il aboutissait, au point de vue plastique, aux mêmes fragmentations, mais il progressait au point de vue de l'esprit. Car il y a à la fin quelque morosité à analyser un objet inanimé, et plus de générosité à suivre un être vivant dans ses déplacements Il faut dire qu'au moment le plus merveilleux qu'ait connu la peinture moderne, en 1914, Cubisme et Futurisme confondaient leurs aspirations et que l'avenir semblait prodigieux. La guerre

interrompit toutes ces admirables spéculations ; mais elle n'a fait qu'en reculer le triomphe.

La période de prospérité qui suivit la guerre fit d'ailleurs beaucoup plus que celle-ci pour retarder cette ère des réalisations où l'humain se fût conjugué à l'abstrait, où l'immédiat, l'accidentel se fût inséré dans l'absolu. En devenant objet de spéculation, objet pouvant passer de main en main, comme une monnaie, le tableau perdit peu à peu sa valeur émotive et ne fut considéré tout au plus que comme une récréation pouvant indifféremment être remplacée par une autre. Rien ne pouvait démoraliser davantage le peintre. Aussi peu à peu les compositions ambitieuses du début, firent-elles place, chez la plupart, à des morceaux de peinture plus ou moins allusifs à des fragments de nature.

C'est alors que naquit le Surréalisme, au sein du mépris universel, comme une revendication de l'instinct poétique. Ce mouvement feignit à ses débuts de mettre « la technique picturale au défi », oubliant que tout ce que la main construit selon certaines règles, contient déjà de la poésie ; mais peu à peu les plus doués d'entre ces révoltés à la tête desquels je place Salvador Dali, adoptèrent un métier traditionnel et obéirent à ce mouvement de curiosité vers l'homme intérieur ébauché par l'Impressionnisme qu'ils dénigraient. Ils continuèrent à libérer les rêveries du subconscient, à délivrer l'instinct primitif de fabulation. Pour rendre plus frappantes ces apparitions intérieures, ils adoptèrent un métier quasi photographique ; ils inventèrent l'*instantané psychique.*

Eux aussi eurent leur optique particulière : ils créèrent des chimères, des griffons, des sphinx nouveaux, délégués de cette psyché inconsciente, de cette seconde nature, toute intérieure, qui affecte la conscience par derrière, comme dit Jung, alors que la nature extérieure l'affecte par devant. On peut juger ces recherches dangereuses et insuffisamment pourvues d'universalité, mais on peut difficilement nier que cet appel du monde intérieur n'ait été nécessaire à un moment où presque tous ceux qui s'intéressaient à la peinture s'étaient volontairement détournés des sources mystérieuses de l'Art....

ANDRÉ LHOTE

NOTES

LA POÉSIE

LES AMIS INCONNUS, par *Jules Supervielle* (Editions de la N. R. F.).

La plupart des poètes contemporains sont des théoriciens de la poésie. L'exercice de leur art ne fait que leur fournir les preuves expérimentales des hypothèses que par ailleurs ils formulèrent. Et sans doute est-ce l'une des marques de ce qu'on nomme l'esprit moderne que cette volonté qu'on peut voir chez ses promoteurs de considérer la poésie, non comme une fin en soi, mais comme une voie de connaissance orientée vers les au-delà de la pensée.

Jules Supervielle échappe à cette angoisse métaphysique, explicitement définie, dont les poètes nous offrent actuellement le spectacle, dans les cas même où leur activité est dirigée précisément contre cette angoisse. Il prolonge de nos jours la tradition du poète né, et non devenu tel, et qui ne peut que laisser les écumes de l'esprit prendre une forme verbale, et cesser de lui appartenir. Son don lui vient des dieux et se confond avec le mystère de la vie.

Il résulte de cette attitude que le poète est porté à ressentir, plutôt qu'à discerner, les éléments du drame que constitue en lui l'antinomie du sens de participation, dont il est possédé, et la loi de l'existence individuelle, à laquelle il ne peut se soustraire. Son tourment est presque physique. Il vit comme un être démembré, et qui crie sa souffrance. Sa parole a beau créer l'ombre des êtres ou des astres qui mènent inconsidérément une existence en retrait de la sienne, ainsi que des *amis inconnus* et qui l'ignorent, il ne saisit que des fantômes, alors qu'il se con-

naît des droits sur l'univers. Le poète est affreusement seul. Parler de sa souffrance est une manière de la transformer :

Mes frères qui viendrez, vous vous direz un jour :
Un poète prenait les mots de tous nos jours
Pour chasser sa tristesse avec une nouvelle
Tristesse infiniment plus triste et moins cruelle.

*
* *

La solitude à laquelle le poète se sent voué n'est que le lieu moral où se rejoignent en faisceau les aspects des entités en apparence extérieures à sa conscience. Amoureux des ombres qu'il crée, le poète va peu à peu se laisser envahir par une foi sans réticence en leur réalité :

Solitude, tu viens armée d'être sans fin dans ma propre chambre :
Il pleut sur le manteau de celui-ci, il neige sur celui-là
et cet autre est éclairé par le soleil de Juillet...

Lentement il cesse d'admettre une distinction entre les objets de sa pensée et ceux du monde extérieur. Il en arrive à se concevoir comme un médiateur entre deux univers dont l'antagonisme n'est qu'une erreur de vision de la part de l'observateur. A cet instant l'esprit de participation le saisit tout entier. Sa logique le conduit à la certitude que le monde extérieur dépend entièrement de l'imagination qui le crée.

Je ne vais pas toujours seul au fond de moi-même
Et j'entraîne avec moi plus d'un être vivant.
Ceux qui sont entrés dans mes froides cavernes
Sont-ils sûrs d'en sortir même pour un moment ?
J'entasse dans ma nuit comme un vaisseau qui sombre,
Pêle-mêle, les passagers et les marins,
Et j'éteins la lumière aux yeux, dans les cabines,
Je me fais des amis des grandes profondeurs.

Cette résolution, dans l'opération poétique, d'une dualité inacceptable pour l'esprit, aurait reçu son total accomplissement, et marquerait le triomphe définitif du poète, s'il ne retrouvait à l'intérieur de son être les résistances dont il pensait avoir triomphé : la pluralité des *moi* qui l'habitent, et les conflits qu'ils

se livrent en lui, recomposent à l'infini le drame du morcellement de l'unité pressenti par les puissances de l'intuition. D'où les poèmes à plusieurs voix que l'on trouve dans le recueil de Supervielle, et ceux où l'identité du moi est amèrement niée :

Une souris s'échappe
(Ce n'en était pas une)
Une femme s'éveille
(Comment le savez-vous ?)...

et encore :

Je me souviens — lorsque je parle ainsi
Ah ! saura-t-on jamais qui se souvient
Dans tout ce chaud murmurant carrefour
Qui fait le cœur et lui donne son nom —...

Cette fuite incessante du moi, que l'impermanence des réalités extérieures double comme un reflet, entraîne le poète à concevoir la vacuité d'un univers auquel il se sent lié. Le tourment de pressentir sa propre fin sourd à travers son plus beau chant :

Quand les chevaux du Temps s'arrêtent à ma porte
J'hésite un peu toujours à les regarder boire
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif...

et se retrouve dans les dernières pages de son livre :

Que voulez-vous que je fasse du monde
Puisque si tôt il m'en faudra partir.
Le temps d'un peu saluer à la ronde
De regarder ce qui reste à finir...

*
* *

Le ton qui préside à l'énonciation des mots forme dans les poèmes de Supervielle une *note tenue* qui lui permet d'éviter le retour trop fréquent des rimes. Le chant, porté par un nombre régulier, est ponctué d'assonnances qui viennent ajouter à l'ensemble sa couleur auditive.

Le sujet du poème, parfois trop apparent, gagnerait à la disposition de quelques ombres une perspective plus grandiose ou plus effrayante. On ne peut cependant rester insensible au

brouillard mental par lequel Supervielle remplace les voiles qu'il évite. Par exemple sa façon d'expliquer une énigme consiste à remplacer un mystère par un autre mystère :

On voyait le sillage et nullement la barque
Parce que le bonheur avait passé par là.

Les images enfin sont assez souvent employées par lui d'une façon très personnelle, qui consiste à dérober le premier terme d'une comparaison, et à développer le second au cours du poème entier. C'est ainsi que la pièce intitulée *le Pommier* est entièrement constituée par une comparaison suggérée, mais tenue partiellement secrète :

A force de mourir et de n'en dire rien
Vous aviez fait un jour jaillir sans y songer
Un grand pommier en fleur au milieu de l'hiver...

Le même système préside à la comparaison des étoiles à des fanaux de navires dans l'un des poèmes sur la Nuit :

Attendre que la Nuit, toujours reconnaissable
A sa grande altitude où n'atteint pas le vent,
Mais le malheur des hommes,
Vienne allumer ses feux intimes et tremblants
Et dépose sans bruit ses barques de pêcheurs,
Ses lanternes de bord que le ciel a bercées...

Parfaite sur le plan où elle se situe, la poésie de Supervielle perpétue de nos jours la tradition de la poésie dégagée de préoccupations étrangères à la simple et pure expression des mouvements du cœur.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

N. B. — Je signale aux lecteurs des *Amis Inconnus* qu'au 22e vers du poème : *Je suis une âme qui parle* (page 34) une erreur de typographie a fait écrire :

Comme une triste marée
Qui se ferait dans la mer.

Alors qu'en fait, il faut lire ;

Comme une triste marée
Qui se ferait sans la mer.

LES ESSAIS

IMAGES DE PARIS, par *Marcel Jouhandeau* (Gallimard).

Le chef-d'œuvre de ces *Images*, c'est assurément *La prière du cygne* : quand un cygne est tombé dans un cloaque ouvert où il y a plus ou moins de merde et que, quarante-huit heures et plus (jusqu'à temps à vrai dire qu'une Anglaise de Paris n'a pas payé deux cent cinquante francs au peuple), il n'a le courage ni le pouvoir d'en sortir. Le courage — ενεργία — à cause de son mysticisme linéaire; le pouvoir — δυναμις — à cause de ses ailes habituées à plus d'espace physique qu'il n'en a pour se dégager. Un homme va donc chercher une échelle et consent à descendre nu dans l'eau putride, d'où il le ramène à demi mort sur ses épaules. L'oiseau que stimule un genre pompéien lâche alors ces choses :

Je ne suis pas fait pour ce cloaque, je ne peux pas demeurer dans l'égout. J'ai des ailes dont je devine derrière moi la présence, malades, engourdies, frémissantes, orgueilleuses, inutiles. Elles ne sont pas trop faibles pour me soulager. Au contraire, ce n'est que leur grandeur qui m'accable et mon poids qui m'enchaîne à l'abîme où je suis tombé. Il vous est si facile de suppléer les ailes que vous m'avez données pour votre gloire. Seigneur, souvenez-vous seulement que je suis le cygne.

L'autre chef-d'œuvre — car il n'y en a pas nécessairement qu'un — c'est les deux Annamites : quand *deux Annamites, d'apparence aussi jeunes l'un que l'autre, mais dont l'un doit être le père de l'autre, se donnent la main boulevard de Grenelle et ils se dandinent, comme s'ils dansaient, tout souriants. Le père peut avoir quarante-cinq ans et le fils vingt-cinq. Tant de bonhomie sur ce continent est un miracle !*

J'aimerais, si j'avais un mot à dire, que tout le livre fût de ce ton-là. Plutôt que le paroxysme — car s'il s'exalte parfois il faisande —, c'est ce baroque argenté qui lui convient le mieux.

L'on voudrait peut-être une vue d'ensemble, et un exemple aussi de cette sensibilité qui le définit, qui s'émeut comme de la soie sur les orchestrions du cœur où bat le haut tic-tac d'une âme pythagoricienne. On les aurait dans cette pièce (*Le Balcon*) :

La grand'mère est assise en rouge à la droite du balcon, un livre à la main ; la mère en camisole blanche, le dos tourné, à gauche repasse. Les enfants vont de celle-ci à celle-là qui s'obstinent l'une et l'autre à ne pas les voir. Ils font semblant de pleurer et feront du mal à la fin pour qu'on les regarde.

Toute la France et le secret de beaucoup de malaises de notre temps est cousu comme dans un sachet dans ce poème.

Ceci, par contre, est Jouhandeau lui-même (p. 109) :

A Saint-Germain-des-Prés il y a une mise au tombeau de marbre blanc et ce n'est rien, mais quelqu'un a déposé sur la poitrine du Christ une rose en papier rouge et voilà un chef-d'œuvre.

Car Jouhandeau, quand on le voit, produit une impression extraordinaire. L'on dirait un de ces personnages de bois rare, pas exotique — de profond merisier flexible — d'une Transfiguration campagnarde. Dans ses veines cuit l'or de myrrhe. Il surgit, se révèle (s'immobilise en sourdine) plutôt qu'il n'arrive, et de même il part sans qu'on ait le sentiment qu'il vous ait quitté. Son visage trop nuancé est comme indiscret à contempler. Toutes ses pensées sont finement à l'extérieur. Si l'on insiste, on a le plus délicat spectacle ; mais l'on n'ose pas. Un tic de défense, un léger travers des lèvres ou de la joue empêche cette insolence. Dans ses discours il est cordial, attentif, bienveillant plutôt, quoique secrètement sur des épines. Son corps est haut, mince, souple, bondissant ; ses vêtements sont sobres et splendides : ses couvre-chefs sont de prix et de beau poids. Il leur manque une auréole de cèdre.

On le voit quelquefois à des expositions, celles où il faut aller. Sa présence y est honorante, furtive, pleine de mesure. Tout d'un coup on ne le voit pas ou on ne le voit plus, mais, je le répète, il subsiste. Jouhandeau est une des figures les plus attachantes de notre époque.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

* *

LE ROMAN

MONSIEUR DE LA FERTÉ, par *Pierre Benoît* (Albin Michel).

M. Pierre Benoît se propose d'amuser, on le sait ; il y réussit,

on le sait aussi. Singulièrement il me semble qu'il a réussi dans son dernier roman, en dépit de la gravité du sujet. J'écris : en dépit, mais c'est dans l'espoir qu'on lira : à cause...

M. de la Ferté, jeune officier de tirailleurs, est surpris par la guerre de 1914 en plein Gabon. Diverses péripéties le placent, à la tête d'un détachement, en assez mauvaise posture. Au moment qu'il envisage de demander appui à un chef pahouin, il reçoit une surprenante missive du lieutenant von Wernert, commandant la colonne allemande qu'il doit combattre. Ce chevaleresque soldat estime qu'un blanc, fût-il son ennemi, ne doit point s'abaisser devant un noir. Les « maîtres » se doivent de ne pas étaler leurs dissentiments devant les « domestiques ». (Dans tout le livre il est parlé des nègres avec un mépris plein de convention). Von Wernert propose une suspension d'armes et une rencontre, dont l'imprévu agira de la meilleure façon sur la « canaille » pahouine. En peu de mots, les deux lieutenants se comprennent, s'estiment, s'admirent... M. de la Ferté, silencieusement, exulte. Enfin ! voici la guerre telle qu'il la rêvait.

Mais la trêve prend fin. Dans une embuscade von Wernert est pris et ses hommes décimés. La route est libre, voici bientôt les postes français. Mais non ! Par une suite de marches, qui exténuent et irritent le détachement, M. de la Ferté le conduit jusqu'à la frontière du Gabon espagnol, que von Wernert pourra passer à loisir. Ce n'est donc qu'à la dernière page que nous comprenons, si nous ne sommes pas trop perspicaces, pourquoi M. de la Ferté a imposé à ses hommes de périlleuses fatigues supplémentaires.

A ne peindre ses personnages que du dehors M. Pierre Benoît gagne de leur donner des figures nettes et de grandes facilités avec le mystère. Les vrais sentiments de M. de la Ferté ne nous sont suggérés que par quelques touches parcimonieusement piquées dans la pâte du récit. Elles sont comme ces détails, dans certains tableaux, que l'on ne peut découvrir que juste sous tel angle. Ainsi, nous voyons M. de la Ferté se refuser sans éclat à une femme passionnée que d'ailleurs il estime. Nous apprenons que dans sa chambre on ne voit pas de photographies, si ce n'est celle d'un jeune camarade. Lorsque, caché, il surprend von Wernert posant sa main sur l'épaule d'un bel aspirant allemand, le mouvement, qu'aussitôt il réprime, est un

mouvement de haine. Enfin, il est chaste et déteste l'obscénité.

Ceux qui s'avisent de ces indications découvrent, peu à peu, leur importance. Bien des lecteurs, par contre, n'y verront pas malice qui prendront pourtant tout le plaisir qu'ils-souhaitent à ces aventures. L'auteur, dont la clientèle est étendue, en donne pour tous les goûts. On a beaucoup loué cette délicatesse. Je ne puis cependant que la trouver assez grossière. Avec des airs de pudeur, je lui vois une allure de commérage, je ne sais quel clin d'œil que lecteur et auteur échangent par-dessus l'épaule du personnage. Mais l'effet romanesque en est saisissant. Il suffit, une fois le livre fermé, à pousser pendant quelques instants le héros dans une vie étrange et suspendue entre divers possibles.

L'adresse de M. Benoît paraît, d'ailleurs, à chaque page. Ce que l'on peut lui reprocher c'est précisément de paraître. Il faudrait montrer comment chaque scène ne s'éclaire jamais tout à fait tant qu'elle n'a pas reçu sa lumière de la suivante. Ainsi, le récit progresse sans que seulement on s'en aperçoive. Le style, à première vue, on peut l'estimer négligé. Ne vous y trompez pas, c'est encore un artifice. Les phrases savent chercher le chemin le plus long d'un point à un autre et, tout soudain, trouver le plus court. Une lourdeur bonhomme, l'abus des clichés, parfois des tournures bourgeoises et, soudain, l'emphase modeste d'une prosopopée inattendue, donnent au récit un parfum désuet qui dépayse autant que les descriptions exotiques.

JEAN VAUDAL.

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

CORRESPONDANCE DU P. MARIN MERSENNE, RELIGIEUX MINIME, publiée par *Mme Paul Tannery*, éditée et annotée par *Cornelis de Waard* avec la collaboration de *René Pintard*, tome I, 1617-1627 (Beauchesne).

Tous les historiens du XVIIe siècle rencontrent le P. Mersenne, « centre de tous les gens de Lettres par le commerce mutuel qu'il entretenait avec tous, et tous avec lui », écrit Baillet

dans sa *Vie de M. Descartes*, « faisant à peu près dans le corps de la république des Lettres la fonction que fait le cœur dans le corps humain à l'égard du sang ». Véritable intermédiaire des chercheurs et des curieux, il était aussi un animateur, n'ayant pas son pareil pour poser des questions stimulantes : il était, à lui seul, tout un institut de coopération intellectuelle. Publier la correspondance de ce grand « européen » était un des plus chers projets de Paul Tannery qui avait déjà réuni de nombreux matériaux. Mme Paul Tannery a repris le dessein de son mari ; un savant hollandais, M. C. de Waard, et un jeune agrégé des lettres, M. René Pintard, commencent aujourd'hui une édition qui, richement annotée, sera un répertoire de l'Europe savante au XVIIe siècle. Le premier tome contient des lettres reçues ou écrites par Mersenne entre 29 et 39 ans. Ce n'est pas une correspondance pour « amateurs d'âmes » ; son intérêt est avant tout scientifique ; les principales questions abordées concernent l'histoire de la musique et de l'acoustique, l'histoire de la physiologie, l'histoire du mouvement libertin et de la défense catholique. Une profonde sympathie doit accompagner les artisans d'une œuvre si complètement désintéressée.

HENRI GOUHIER

*
* *

HISTOIRE

LE MONDE FÉODAL, par *Joseph Calmette* (Presses Universitaires).

Des manuels d'Histoire destinés à l'enseignement supérieur ne sont naturellement que des introductions ; chaque chapitre ici est divisé en un court récit, une liste des sources, une bibliographie des auteurs « et un état actuel des questions » qui semble fait surtout pour placer hors du récit les opinions personnelles et les faits controversés.

Il va sans dire que ces manuels peuvent être, pour d'autres que les étudiants, la meilleure méthode de s'enseigner soi-même « supérieurement ». Ce qu'on a pu reprocher aux primaires, et qu'on pourrait bien davantage reprocher aux anciens élèves du « secondaire », c'est de croire que le Manuel suffit. Et le mérite de cette nouvelle formule, c'est que le Manuel pro-

clame lui-même, à chaque instant, sa propre incertitude (quand il confronte ses sources) et sa propre insuffisance (quand il renvoie aux livres spéciaux).

Bien entendu, les limites entre la certitude et l'incertitude, entre la science et la conjecture, peuvent être discutées ; on reprochera sans doute à M. Joseph Calmette de donner trop de place à telle source, de négliger telle autre, etc. Par exemple, lorsqu'il s'agit de saint Louis, on pourra lui reprocher d'avoir fait une place trop grande aux pièces du procès en canonisation ; Langlois, dans l'histoire de Lavisse, bien que favorable à saint Louis, commence déjà à indiquer ce que devrait être une véritable histoire du règne : lourds impôts de croisades, persécutions incessantes, élévation du clergé régulier, surtout des nouveaux ordres, au dépens des séculiers. Mais, à vrai dire, celui qui irait à toutes les sources indiquées par M. Calmette y trouverait, à la rigueur, de quoi se fonder dans l'opinion différente. Le seul reproche un peu mieux fondé qu'on pourrait faire à M. Calmette, c'est de ne pas faire dans son chapitre sur les *Conditions Politiques et Sociales* une place suffisante à la technique et aux recherches archéologiques récentes. Lefebvre des Noëttes, par exemple, méritait mieux que quatre lignes, suivies d'un point d'interrogation. Et, à côté des sources, il y a des monuments, pièces de musées, iconographies, qui mériteraient plus de place.

Mais il va sans dire que ce prompt coup d'œil sur des milliers de volumes et des milliers de documents ne peut pas être en tous points parfait. Dans une tâche si ardue et si ingrate pour lui, pour nous si utile, M. Calmette donne un précieux modèle de débrouillage, de méthode et de condensation. L'essai de Nordström sur le Moyen-Age et la Renaissance, le beau livre de M. Petit-Dutaillis sur la Monarchie féodale, renouvelaient nos vues sur les problèmes ; ce bref manuel rend possible et aisée la prospection des faits.

JEAN PRÉVOST

*
* *

VOYAGES

JOURNAL ET VOYAGES, par *Toulet* (Le Divan).

Toulet à dix-huit ans part pour Maurice et prend la résolution de tenir son journal, mais il s'y astreindra seulement de loin en loin. On a réuni dans ce recueil des notes hâtives consignées sur des carnets, et quelques articles parus dans des revues. Toulet lui-même ne devait pas y attacher une grande importance.

Les plus intéressantes de ces notes concernent Maurice où Toulet a passé trois ans (1885-88), Alger (1889), l'Indo-Chine (1903). Partout le poète pousse sa plainte de rossignol basque. Nature tendre et délicate, il préfère dans ses paysages le dessin et l'aquarelle à la peinture à l'huile.

Les couleurs qu'il emploie paraissent elles-mêmes diluées. (Ses descriptions les plus colorées font penser à ces médicaments homéopathiques dont on a seulement la 30e dilution). Il faut dire qu'il vit à l'époque de l'impressionnisme. Voici un paysage de Maurice :

« Des vallées étroites et creuses, comme le dos d'une femme qui a le frisson — où l'on voit quelque rivière ivre courir en se cognant contre les pierres. Mais plus haut, ce sont des palmes balancées, des arbres aux fleurs sanglantes — et plus haut encore, dans l'azur rond, un svelte oiseau qui pointe. »

Une vue d'Ostende : « Ostende, mer plate, horizon gris perle. »

Et encore : « Ce que j'admire à Alger, c'est la qualité particulière de la lumière, surtout la nuit où on dirait des saphirs liquéfiés, et cela est plutôt translucide que clair. On voit très loin. Pourtant, même de près, le paysage est estompé. »

Voilà le genre. Les réflexions proprement dites sont moins intéressantes. Il y en a de piquantes. Ainsi :

« Il y avait encore à Hanoï une petite pagode dite : la Pagode des Vérités Ténébreuses. Désaffectée dans la suite, elle sert aujourd'hui de bibliothèque maçonnique. Ainsi l'a ordonné cette justice des choses que Gambetta crut un jour avoir découverte.

D'ailleurs la franc-maçonnerie est le seul culte officiellement reconnu et subventionné en Indo-Chine. Ajoutons qu'elle y est

vertueuse. Un des plus hauts fonctionnaires de la colonie ayant reçu d'Europe la visite d'une dame de ses amies, une loge locale lui envoya en remontrance un cordonnier qu'elle avait dans son sein, et qui peut-être ne valait pas Cléon : « Songez, Monsieur le X..., s'écria éloquemment (entre autres choses) l'orateur, que l'impudicité a détruit les plus solides régimes ; et que la Pompadour a fait à la monarchie plus de mal que la Révolution ! »

Mais nous touchons trop souvent à l'esprit parisien et même boulevardier chez Toulet. D'assez jolies réflexions comme celles-ci sont rares :

« Les sages jettent leur vie au plaisir comme Tiépolo son argenterie à l'Adriatique : après avoir tendu des filets sous les fenêtres. »

Par contre que de notes superficielles, en particulier sur les femmes à propos desquelles Toulet cultive tantôt le genre « jeune homme » tantôt le genre « vieux garçon ». Il se rend compte de son ridicule :

« J'ai la tête pleine de filles, et quand je devrais estimer leur opinion autant que celle des chiens ou des chevaux, ce qu'elles pensent de moi m'inquiète. Car enfin ce n'est pas les avoir que je veux, mais les avoir dans certaines conditions, avec dandysme et prestige. »

C'est probablement l'époque qui voulait cela, et malgré ce léger défaut Toulet devait être un charmant compagnon de voyage.

JEAN GRENIER

*
* *

LE DROIT

LES ANIMAUX BÉNÉFICIAIRES DE LIBÉRALITÉS, par *Marc-Jean Garnot*. (Les presses bretonnes, Saint-Brieuc, 1934).

C'est une thèse de droit. Peut-on faire des legs aux animaux ? Ceux-ci ont-ils le droit, et dans quels cas, de les recueillir ? — Cette question, l'auteur dit dans son introduction qu'il l'a entendue qualifier tour à tour de « cocasse,

impossible, illicite, philosophique, risible, délicieuse ». Elle correspond pourtant à un problème qui s'est posé avec chaque civilisation : la place de l'homme dans la Nature. L'étude que l'auteur se donne la peine de faire des législations européennes, américaines, soviétique, montre que partout l'homme s'est arrogé un droit supérieur, que partout l'animal a été traité comme une chose. Ce principe universel de l'Animal-Chose a pour conséquence dans le droit français par exemple qu'on ne peut faire à un animal que des libéralités déguisées ou indirectes. Quand il y a intérêt public on tourne la difficulté en montrant que la libéralité bénéficie plus encore à la société humaine qu'aux animaux.

Ainsi les oies du Capitole « bénéficiant de subventions-rentes ». Ou encore ces chèvres appartenant à M. Rameau, descendant du célèbre compositeur, dont l'entretien était imposé au Conseil Municipal de Lille moyennant un legs de 300.000 francs (en 1875), parce que ces chèvres, disait-il, « lui avaient procuré durant sa vie de grandes satisfactions ». Le Conseil Municipal accepta le legs sous prétexte que les chèvres présentaient un intérêt public : « M. Rameau dit avec raison que la chèvre est la vache du prolétaire », (p. 56).

Il est plus difficile de trouver la même raison d'utilité publique pour un legs comme celui de M. A. H. (en 1886) au Muséum « pour l'amélioration du sort des singes et des lézards, couleuvres, crapauds et grenouilles de France ». (p. 59).

Mais il est curieux qu'on retrouve, avec des variantes, le même principe dans le monde entier : tout est réglé par l'homme pour l'homme. La législation soviétique ne fait pas exception : au lieu d'être propriété individuelle, l'animal est propriété collective, mais il est toujours considéré comme une chose.

Pourtant on peut soutenir que ces législations laïques sont l'expression de croyances religieuses ou de conceptions métaphysiques schématisées dans la *Genèse* et la mythologie grecque — car Brahmanisme et Bouddhisme aboutissent à des préceptes opposés : le panthéisme, la transmigration et la métempsychose font de l'animal un être de même essence que l'homme et soumis aux mêmes épreuves.

— Il existe aussi — mais c'est un autre cas — les fameux

animaux sacrés, le singe et le chat dans l'ancienne Egypte, les chameaux descendants de ceux du Prophète en Arabie, la vache en Inde, le serpent au Dahomey, l'Eléphant blanc du Siam qui habite un palais, est entouré d'une Cour, mange dans de la vaisselle d'or et d'argent et, bien entendu, « accepte les libéralités que les fidèles veulent bien lui accorder et amasse une fortune considérable » (tandis que le zébu, le singe, le vautour, etc. ne peuvent pas « recueillir »).

En somme l'animal ne peut choisir qu'entre l'état de chose et l'état de dieu. M.-J. Garnot voudrait qu'il ne fût ni l'un ni l'autre, mais une personne. Il constate une évolution des idées juridiques dans ce sens et étudie plusieurs théories de juristes zoophiles. Les enfants en bas âge, les aliénés sont des « sujets de droit » — pourquoi les animaux ne le seraient-ils pas aussi ? Avec cela de nouvelles conceptions de la personnalité se font jour, qui l'étendent considérablement. Que l'on adopte un matérialisme ou un spiritualisme, on ne peut plus mépriser l'animal : dans le premier cas il ressort de la solidarité universelle, dans le second il ressort de la charité universelle. L'auteur préconise en faveur de l'animal un système de tutelle. Son livre, qui se présente comme un paradoxe, contient en réalité (comme tous les soi-disant paradoxes) des idées remarquablement nouvelles et fructueuses.

JEAN GRENIER

*
* *

ÉCONOMIE SOCIALE

LA RÉVOLUTION ROOSEVELT, par *Georges Boris* (Editions de la N. R. F.).

Georges Boris est le plus orthodoxe des économistes, si l'orthodoxie consiste à « penser droit », c'est à dire sans préjugés de doctrine, d'habitude ni de parti.

Il avait déjà fait ses preuves en prenant cette responsabilité de prédire, longtemps à l'avance et par écrit (le seul sans doute en France), l'événement capital qui a mis fin à l'ancien régime américain : l'abandon de l'étalon-or. Après dix mois de développement du nouveau régime, il vient de faire un voyage d'enquête aux Etats-Unis, d'où il apporte ce livre :

Document précieux, qui n'éclaire pas seulement d'une lumière nette et dense l'histoire de la plus grande des révolutions économiques modernes, mais dont la portée sociologique et philosophique dépasse l'objet.

Nous n'entrevoyons en France les Etats-Unis qu'au travers d'une presse ignorante et partiale, ou de revues doctrinaires (Rien de moins accessible aux doctrinaires que les pays anglo-saxons, fermés à toute notion de doctrine). Elles nous préparent à l'effondrement du système Roosevelt coupable d'hérésie économique, comme nous fumes préparés longtemps à la fin du régime des Soviets dans la famine et du Fascisme dans le sang. De quoi s'agit-il, d'ailleurs ? D'une « expérience » (non de savant, bien entendu, mais d'amateur) disons plutôt : d'une fantaisie, presque d'une plaisanterie, et qu'on nous présente en images d'Epinal comme le fruit des élucubrations personnelles d'un homme, sorte d'autocrate d'un type nouveau : bon garçon et léger.

Combien curieuse et pénétrante la mise au point de Georges Boris. Il est assez fréquent que, dans l'exposé d'une pensée étrangère, la logique française de la forme détermine une déformation du fond dans le sens de cette logique. Ici rien de tel. Une forme lumineuse, fruit des méthodes classiques de déduction, est employée à mettre en évidence, non pas la logique du prétendu système américain, le plan de cette prétendue expérience, mais au contraire l'empirisme des mesures prises, leur caractère impulsif et hâtif, souvent discontinu, leur absence totale d'harmonie préétablie.

Mais voilà que de cet ensemble incohérent de tentatives se dégage à la longue une sorte de logique finale, qui n'est ni celle d'un dictateur (Roosevelt n'est à aucun titre un dictateur, comme Boris nous le montre excellemment) ni celle de professeurs (bien qu'ils aient joué ici un certain rôle), encore moins d'hommes d'affaires, mais plutôt une logique collective : celle qui se cachait sous les instincts communs d'un peuple et qu'un homme, plutôt médium que chef, a su révéler à sa conscience.

Notons-le : cet homme n'a pu dégager de l'instinct collectif un système, que précisément parce qu'il n'en avait pas lui-même. Voilà qui choque un latin. Bien à tort. Contrairement

à ce que nous pouvons penser, le fait de l'homme d'action (le vrai, pas celui du théâtre) n'est pas d'élaborer des plans, ni même de les exécuter avec méthode, œuvre en quelque sorte didactique et statique (on ne crée rien de vivant avec des plans *a priori*) : c'est d'agir à l'avancement dans une direction déterminée, quelquefois même sans direction précise mais sous l'effet d'une poussée de forces. Ses décisions peuvent paraître incohérentes, contradictoires même : elles le sont, en fait, très souvent, l'une des caractéristiques de l'homme d'action étant l'indifférence à se renier. L'essentiel est qu'elles soient animées d'un élan et que cet élan déclanche la foi. Ç'a été jusqu'ici le cas de Roosevelt. A la longue une forme de plan s'élabore et se précise d'elle-même.

L'expérience américaine n'est pas *une* expérience, mais *une série* d'expériences, dont quelques-unes ont avorté, d'autres avorteront encore, et qui, se poussant les unes les autres sur une même ligne générale, créent une évolution et, en fin de compte, un système.

Ce système existait-il en puissance avant Roosevelt, quelque part dans les esprits ? Peut-être, mais personne ne s'en doutait. Et si, comme je l'espère, ils lisent le livre de Georges Boris, sans doute beaucoup d'Américains s'étonneront-ils d'apprendre, ô merveille, qu'à leur insu ils en avaient un.

GUILLAUME DE TARDE

*
* *

MÉDECINE

ESSAI SUR LA GUÉRISON, par le *Dr René Allendy* (Denoël et Steele).

Alors que le dépassement de la religion positiviste a permis aux diverses sciences d'accomplir les prestigieux épanouissements auxquels nous assistons, il est singulier de constater que les postulats de cette religion vétuste régissent encore de nos jours l'art médical. L'esprit d'analyse s'y exerce à vide, et paraît se défendre d'un espoir quelconque de sortir des collections de faits qu'il rassemble. L'homme, pris comme objet d'étude, est isolé de la vie universelle qui le meut, et mieux encore les

altérations imprévisibles de son équilibre physiologique sont étudiées séparément, comme des entités monstrueuses, et sans liaison entre elles, non plus qu'avec l'existence tout entière de l'individu qui s'en trouve affecté.

L'essai du Docteur Allendy sur la Guérison constitue un effort pour ramener les diverses acquisitions de l'art médical à une notion synthétique des phénomènes morbides, qui permettrait d'esquisser une philosophie médicale, et par là même de transformer en science un art auquel ses praticiens eux-mêmes ont paradoxalement cessé de croire. Et de même que les dernières acquisitions de l'atomistique ont porté les chercheurs à reprendre les systèmes des sages de l'Antiquité, de même M. Allendy s'est trouvé dans l'obligation de remonter à travers la médecine hermétique jusqu'à Paracelse, et plus loin encore jusqu'à Hippocrate, pour situer dans une juste lumière les conclusions auxquelles ses observations personnelles l'ont amené.

Il ressort de ces observations que le phénomène morbide ne doit pas être isolé dans l'espace et dans le temps : le praticien s'attachera à considérer que le trouble apparu sur un point de l'organisme n'est que la résultante d'un déséquilibre auquel participe l'organisme tout entier, et que loin de manifester à coup sûr le signe d'une affection suscitée par un agent étranger, tel qu'une invasion microbienne, il n'est presque toujours que le symptôme d'une rupture dans le rythme vital, dont les effets s'échelonnent dans le temps sous l'aspect de maladies en apparence étrangères les unes aux autres, mais qui se succèdent en réalité suivant le processus de remplacement dit de métastase. La maladie ne serait donc « qu'une crise d'adaptation suscitée par un désaccord dynamique avec le milieu, beaucoup plus que par une étiologie matérielle et mécanique ». On conçoit que dans ces conditions la théorie pasteurienne de la contamination microbienne, isolée de la notion de terrain, se révèle en théorie, comme en fait, très insuffisante.

Toute maladie tend à reproduire en raccourci le cycle de la vie qui va de l'agrégation à la dispersion des éléments dont le corps se compose, et peut être considérée comme une mort partielle. Une thérapeutique éclairée évitera donc de s'attaquer au symptôme dont l'apparition ne doit pas être confondue avec

l'effet du déséquilibre physiologique, alors qu'il en représente la compensation. Cette thérapeutique dirigera le processus évolutif du symptôme à l'aide de médicaments de similitude dont l'emploi permet de réactiver les états morbides mal liquidés, et d'amener l'organisme à parfaire le cycle de sa guérison.

Ajoutons que le praticien ne peut *a priori* localiser le point de départ du déséquilibre, dans la vie psychique de l'individu, ou dans sa vie physiologique, dont les manifestations se complètent et se commandent. Dans la plupart des cas le déséquilibre se développe à la fois sous les deux aspects d'une même existence, et justifie un recours simultané aux deux techniques de similitude qui sont à la disposition du praticien : l'homéopathie et la psychanalyse.

Au cours de son ouvrage, M. Allendy fait justice des vulgarisations de Pasteur, établies sur les travaux de Davaine, et qui marquent à beaucoup d'égard un véritable recul de l'esprit. Les idées qu'il reprend ne paraîtront bouleversantes qu'aux lecteurs oublieux d'une philosophie médicale abandonnée depuis moins d'un siècle, mais dont les aphorismes antiques contiennent à l'avance toute la sagesse que nous croyons découvrir.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

PAN TADEUSZ, par *Adam Mickiewicz*, traduction de *Paul Cazin* (Alcan).

On sait combien les Polonais aiment *Pan Tadeusz*. Ce « récit de la vie nobiliaire » en Lithuanie, c'est le « polonisme », c'est la vieille Pologne, c'est tout un monde. « J'ai relu *Messire Thadée* avec une émotion profonde, m'écrit un ami. Du temps de mon enfance ce monde-là n'avait pas encore entièrement disparu. J'en suis issu. Civilisation condamnée déjà du temps de Mickiewicz, mais celle vraiment que nous avons produite... »

... Telle une apparition,
La Lithuanie vêtue d'un chatoiement de couleurs
Sort de la forêt...

Ces vers sont de Slowacki ; rival et ennemi de Mickiewicz, il

le compare pourtant à ce sénéchal de *Pan Tadeusz*, qui jouait si puissamment du cor, que même lorsqu'il s'arrêtait, « il semblait à tous qu'il continuait de sonner, et c'était l'écho qui jouait ». Oui, assez large, ce chant, pour que l'écho le prolonge et que tout un pays le reprenne.

Mais nous, qui ne sommes point Polonais ? On pouvait avoir peur d'un malentendu et que ce qui est si fort pour eux valeurs sentimentales, par une pente naturelle, ils ne le nomment valeurs poétiques. De sorte qu'on est un peu étonné de pouvoir aimer *Pan Tadeusz* avec emballement. Il y a longtemps que je n'avais lu une chose d'un coloris aussi vif, de ce mouvement, de cette largeur, une chose enfin qui m'ait donné tant de plaisir.

Il faut remercier l'ingénieux et gracieux Paul Cazin. Les traductions du siècle dernier, pour être trop polies, sentaient la guimauve ; d'autres pouvaient verser au contraire dans une débâcle de couleur locale. Celle-là a belle allure, tout aisée, toute fraîche. Le poème semble partir, comme au premier matin, devant l'espace ouvert.

« Je m'étais dit d'abord, écrit Paul Cazin : d'un poème sublime, je ferai un honnête roman. » Il a fait mieux. Ce qu'il donne, c'est bien une épopée héroï-comique. « La dernière expédition judiciaire en Lithuanie », porte le sous-titre de Mickievicz. Ces expéditions étaient l'exécution à main armée d'une sentence, par les parents, amis et vassaux du plaignant. Ici, le comte, rival de Thadée, et auprès d'une coquette et auprès d'une ingénue, décide de reconquérir certain château ruiné de ses ancêtres, pour quoi son romantisme lui donne du goût, et dont la famille de Thadée a pris possession. Les Horeszko partent en guerre contre les Soplika. Mais lorsque la troupe russe intervient, les frères ennemis se réconcilient sur le dos des Moscovites descendus à coups de fusil et à coups de poing, sabrés, décervelés, écrasés sous les ais d'un vieux hangar et les claies de fromages blancs... On a le sentiment du reste que ces morts sont à peine morts, abattus plutôt par l'hydromel et l'eau-de-vie de Dantzig que par les balles. Ils vont se relever, trinquer avec les Polonais, ainsi que le fait leur capitaine, unique survivant. Et comme tout s'arrange. Les nobles compromis vont rejoindre dans l'émigration les légions polonaises ;

au printemps Napoléon apparaît, les armes françaises libèrent la Lithuanie, Thadée épouse son ingénue, avec trois, quatre mariages autour un vieux juif joue sur son tympanon la marche de Dombrowski, et le soleil se couche dans beaucoup de musique militaire, en donnant à cette opération toute la splendeur désirable.

Hermann et Dorothée, c'est bourgeois : ici c'est rural, féodal, patriarcal, c'est homérique. De quoi s'agit-il ? De peindre une civilisation terrienne, et elle y est toute, des dictons aux paysages ; des danses à l'organisation judiciaire, de l'astronomie populaire aux travaux des champs et des jardins, de la chasse à l'ours à la cueillette des champignons, des paupiettes de bœuf aux anecdotes historiques. Les hommes n'apparaissent guère que comme des fragments de la Lithuanie, vrais et vivants autant qu'il le faut pour qu'ils soient des types. Thadée a toute la naïveté, toute la générosité du jeune premier, de celui qui n'est là que pour se battre et épouser une enfant miraculeusement limpide. Mickiewicz sans doute s'en amuse un peu.

Ce qui donne tant de charme à *Pan Tadeusz*, c'est précisément cela, cette malice, cette verve, et ce qui dépasse de beaucoup la verve, une sorte d'enthousiasme heureux, fin et rieur. Comme il connaissait ce dont il parlait, comme il l'aimait. Il en est tout enlevé. Le vrai Mickiewicz, celui de son message propre, le singulier et l'irremplaçable, reste celui des *Aïeux* et du *Cours de Littératures Slaves*. Mais ici, voici, selon le mot d'un des préfaciers, un prodigieux réaliste. Quel pur soleil de mai il fait se lever sur ces forêts, ces champs, ces villages, sur ces châteaux de bois dans leurs jardins de tournesols et de pavots. Que de scènes éclatantes, tout en fleur ; comme cela est bien distribué, et s'étend peu à peu en fresque monumentale. On est tenté de se défier de son plaisir, de se dire que l'œuvre est une « somme » trop habile, arrangée à plaisir : ces décors, ces étonnants festins, ces sabres turcs qui ont leur légende, ces bois si sauvages, ces potagers si foisonnants de feux verts... Non, cela n'est pas vu du dehors : le thème même, c'est cela, le monde lithuanien. Et en fin de compte c'est bien le plus heureux enthousiasme qui reste seul maître de la situation.

Dans *Pan Tadeusz*, Mickiewicz dépasse bien le romantisme : ne se moque-t-il pas avec humour de celui du comte (p. 54-55) — de même qu'il pousse, à propos du jardin des volailles, les géorgiques à la parodie. Bref il sait se retourner contre soi-même, et en sourire ; il sait se faire plus vrai, plus proche, d'une façon qui n'appartient qu'aux plus grands. Satire de son propre message ; satire aussi de certains esprits et sentiments de son peuple. Car le poème est de signification profonde : ce mariage de Thadée et d'une jeune campagnarde qui a la verdeur, l'éclat frais d'une paysanne, ne fait-il pas figure de la réconciliation entre noblesse et paysannerie ? Il y a aussi l'idée du rachat : celui qui fut criminel, traître, même, il est montré grandement racheté et absous par son peuple. Le beau ici, c'est même la largeur de cette générosité étincelante.

Son monde vert, dru, fleuri, tout monté du même sol comme un jardin, Mickiewicz l'a non seulement recréé, mais mis un peu au-dessus des choses, au-dessus des messages, des passions, de la vie, dans une atmosphère de réconciliation finale : dans la lumière d'aurore qui baignera la création par delà les siècles.

Devant ce poème s'effondre
Quelque énorme capitale des ténèbres,

dit Slowacki. Et c'est vrai : voici le temps vaincu, la mort vaincue : de sa Pologne de 1811-1812, le poète a refait le paradis que les Polonais retrouveront au dernier jour.

HENRI POURRAT

*
* *

LE THÉATRE

LE MONDE CASSÉ, pièce en quatre actes de *Gabriel Marcel*, suivie de POSITIONS ET APPROCHES CONCRÈTES DU MYSTÈRE ONTOLOGIQUE (« Les Iles », Desclée de Brouwer).

Il existera toujours des causes de drame : les malentendus, les faiblesses humaines, les calculs apparents du sort. Mais ce sont là crises sans profondeur ou sans durée, accidents dramatiques que la bonne foi dissipe quand la clairvoyance n'a pas su les

dominer. Il n'y a qu'un drame véritable : celui d'appartenir à un monde dont le ressort est brisé, dont l'amour (qui est la palpitation et l'équilibre de la vie) s'est retiré, celui de mener une existence sans direction, avec le simple secours d'une nostalgie qui n'éclaire pas toujours les ténèbres où l'on tâtonne. N'importe quel drame authentique pourrait donc porter le titre de la pièce de G. Marcel : *le Monde Cassé* — comme tant de beaux livres devraient s'intituler « les Ames Mortes ».

Cette nouvelle pièce n'est pas très différente des autres par l'écorce, qui en est rugueuse et amère. Certains détails ne sont pas exempts de gaucherie ou de naïveté. Certaines répliques d'une vulgarité trop volontaire sont un peu grinçantes : l'art de Gabriel Marcel ne s'est jamais exercé dans les demi-teintes ni vers la douceur. Même les allusions rendent ici un son métallique et une vibration perçante. Sous ce rapport, ce théâtre est à l'opposé de celui de Tchekhov par exemple. Nous avons par moments une impression de salle d'escrime : des personnages masqués, vêtus d'un uniforme, croisent le fer sous une averse d'électricité ; les pauses entre les assauts soulèvent les masques de grillage, permettent de voir des visages défaits ou éblouis, puis les adversaires se raidissent, retombent en garde... Mais sous cette apparence systématique, se livre le plus humain des combats. *Le Monde Cassé* met en scène dès le lever du rideau les deux protagonistes : le mari et la femme sont en présence, deux souffrances qui s'expriment d'une manière contrastée mais rivalisent d'intensité et tissent en un moment, pour le spectateur, la plus tragique atmosphère. Ce n'est pas la froide absence d'amour dans ce ménage qui porte le dialogue à ce pathétique immédiat ; c'est au contraire la présence invisible d'un amour éclipsé, refoulé, malmené par un Destin sévère qui sait bien où il veut en venir. Deux êtres mutilés luttent pour racheter ce qui est perdu ou pour conquérir ce qui fait le prix de la vie. Christiane s'est laissé épouser par Laurent qui l'aimait, mais Laurent n'a jamais su se faire aimer et son amour à la longue semble éteint. Les Dieux décident que tout le travail propitiatoire, expiatoire et méritoire sera accompli par Christiane. La pièce raconte la passion de cette femme, sa honte et sa victoire. Mais si Christiane est l'héroïne et la victime, Laurent est la cause du drame et son véritable sujet. J'en préviens le

lecteur, car c'est seulement à la deuxième lecture que le personnage de Laurent m'est apparu dans toute sa gravité.

Il a raté la grande affaire de sa vie, il en a perdu l'unique combat. Il ne s'en console pas, mais il n'a pas la force de s'avouer cette défaite et de se l'attribuer loyalement. Il garde l'humiliation dévorante de s'être malgré lui dérobé devant l'obstacle. Honte qui a dévoré même sa tendresse pour sa femme. Ce faible s'est raidi, ainsi qu'il n'est pas rare, jusqu'à se durcir. Sa timidité, sa méfiance de soi, son incertitude sont désormais masqués et camouflés pour la satisfaction de son amour-propre. L'amertume finit par le griser et l'ironie devient le tour habituel de son esprit, la bonne illusion qui lui permet de se croire supérieur et surtout détaché. Le moment vient où il s'estime trop haut pour se courber vers sa femme. Mais jamais il ne cesse de souffrir. Christiane a des moments de gaieté folle : Laurent reste crispé sur lui-même, mal soutenu par son orgueil et incapable de joie. La paresse naturelle de son esprit, de son cœur lui ont fait accepter cette souffrance qui n'a pas de répit, et son amour-propre la lui fait encore préférer à un drame qui amènerait une révolution de ses rapports avec sa femme. Il est décidé à supporter ces crampes et cet étouffement, à ne pas céder le premier, illustrant ainsi le manque de caractère des stoïciens et leur routine. Comme eux, Laurent est le contraire d'un observateur : les yeux fixés sur soi, il ne remarque rien au dehors. On le voit fuir la tendresse de sa femme, se refuser même à admettre que la situation comporte un remède, de peur qu'il implique le sacrifice de son orgueil. On le voit désirer de la manière la plus vile un abaissement de sa femme et l'on voit celle-ci se prêter à son désir. Mais si lâche que soit cet homme et quel que soit le rôle infâme que son mal insupportable et l'infirmité de son caractère le conduisent à jouer, Laurent d'un bout à l'autre de la pièce reste en attente. Au fond de lui, il ne s'est pas résigné et de temps à autre, monte un gémissement ineffable. Sans doute est-ce une façon d'espérer, quand on est incapable de se sauver soi-même, sans doute est-ce une façon d'être encore marié, que cette violente et secrète nostalgie du bonheur chez un homme dont l'amour-propre a desséché le domaine intérieur, mais qui ne permet à rien d'autre de le distraire de son isolement, comme

s'il réservait ce désert dans l'espoir d'une tardive rosée, d'un invraisemblable avènement.

Une femme peut rester tendre, émouvante, même quand elle a le cœur glacé. C'est peu de dire que Christiane attire la sympathie : elle attache les plus frivoles et les plus endurcis, non seulement par ses dons, mais par la tension mystérieuse de sa nature, par la résonnance profonde, incarnée, un peu rauque de ses moindres paroles. Nature essentiellement féminine, c'est-à-dire assez vite déréglée par le malheur, encline au découragement et cent fois plus désabusée que son mari, mais aspirant au repos, à la joie, d'une manière organique et avec le secours d'un puissant instinct. Si bien que, portée à se distraire avec frénésie, s'efforçant de se dépasser soi-même ou prête à s'abandonner, Christiane, malgré ce désordre, ces excès et ses fautes, finira seule par sauver le ménage en perdition et dénouer la tragédie.

Cette relation à un centre de gravité mystérieux qui préserve Christiane du déséquilibre et Laurent de l'asphyxie, cette fidélité aveugle et cette persévérance instinctive se détachent d'une manière plus éclatante à la lumière du discours qui suit la pièce et qui n'est d'ailleurs nullement fait pour illustrer celle-ci. C'est une méditation, qui la prolonge bien plutôt : « ... La structure du monde où nous vivons permet et en quelque façon peut sembler conseiller un désespoir absolu : mais ce n'est que dans un monde semblable qu'une espérance invincible peut surgir. » Pourquoi ? Parce que la tiédeur paraît en être exclue. L'homme contemporain ne peut plus se réserver : il faut qu'il s'engage, qu'il se nie ou s'affirme — non pas dans l'action, mais au plus profond de lui-même. Ou bien il se reconnaît incapable d'unité et, suicidé d'avance, il ne lui reste plus qu'à vivre une existence haletante ou fantomatique — ou bien il saisit l'espérance, comme un drapeau qu'il ne lâchera plus. Pour un observateur superficiel la vie de l'un et de l'autre de ces deux hommes pourra se ressembler singulièrement, car l'*être* et la vie ne coïncident pas souvent (comme dit G. Marcel : *Je suis ce que peut-être ma vie n'est pas*). Mais l'un se fuit et l'autre se cherche : toute la différence est là, presqu'invisible aux psychologues, parce que ceux-ci manquent de naïveté. L'un se disperse, l'autre se rassemble. G. Marcel souligne ici

l'importance du recueillement. Quel philosophe a jamais su le définir, avec sa part d'abandon, de détente, mais aussi avec l'indispensable dose d'esprit de suite ? Et surtout quel philosophe a jamais montré la nécessité de ce rouage capital, non seulement pour la vie intérieure, mais comme pierre de touche pour distinguer dans l'espèce humaine deux familles inconciliables. Tel est le prix d'une démarche comme celle de G. Marcel. Les moralistes travaillent depuis des siècles à la connaissance de l'homme, et les philosophes depuis des millénaires, mais il faut bien l'avouer : la psychologie, l'éthique, la métaphysique, la théologie n'ont jamais su faire un front unique. Des provinces capitales de la personnalité humaine sont restées rebelles. Non pas inexplorées, mais ici on a seulement réuni une collection d'expériences, là on a seulement développé quelques principes comme on remonte des fleuves sans découvrir leurs sources. A travers ces grandes disciplines aux efforts mal joints, des proies superbes nous échappent encore, des réalités vivantes, mystérieuses et quotidiennes circulent à la faveur de notre paresse avec le naturel et la vivacité de ces oiseaux qui nous entourent familièrement sans que nous nous souciions de les apprivoiser. C'est sur ce terrain que s'exercent la ferveur et la sagacité extraordinaires de Gabriel Marcel. Il éclaire des enchaînements qui nous font tressaillir de la joie d'être hommes, non pas à la manière étroite de Descartes (« maîtres et possesseurs de la nature »), mais à la façon qui témoigne que toute faiblesse loyalement acceptée est appelée à une grandeur sans bornes. Dans ce discours qui s'ouvre avec une lenteur grave mais qui épanouit bientôt dans de multiples directions les avenues lumineuses d'une méditation fortement centrée autour du mystère ontologique, G. Marcel s'élance d'une donnée fondamentale : l'exigence de l'unité qui se confond avec l'exigence d'*être* et qui implique l'espérance, c'est-à-dire la défiance de nous-mêmes, la volonté de nous en rapporter à quelque chose de moins instable que nos caprices, nos désirs et nos craintes, l'aveu de notre dépendance et un principe de communion. Tous les tenants et les aboutissants de ce développement sur l'espérance sont admirables. Il devient évident que plus un homme est recueilli, plus il communique avec ses semblables. Plus il est fidèle à son unité profonde, à son

centre, plus il rayonne autour de lui. Plus il s'efface, plus il est présent aux autres. Sur le plan où G. Marcel nous entraîne sans effort, ces paradoxes apparents font éclater leur vérité foncière. Le passage sur la présence n'est pas moins émouvant : « La présence est plus que l'objet, elle le déborde en tous sens. Nous sommes là à l'entrée d'un chemin, où la mort apparaît comme *épreuve de la présence*... Une présence est une réalité, un certain influx... Le mot influx traduit l'espèce d'apport intérieur, d'apport par le dedans qui se réalise dès le moment où la présence est affective... La notion de disponibilité n'est pas moins importante que celle de présence ; j'ajoute qu'entre l'une et l'autre il existe un lien évident... En réalité il y a une façon d'écouter qui est une façon de donner ; il y a une autre façon d'écouter qui est une façon de refuser, de *se refuser*... La présence est quelque chose qui se révèle immédiatement et irrécusablement dans un regard, un sourire, un accent, un serrement de mains... L'être disponible est celui qui est capable d'être tout entier avec moi quand j'ai besoin de lui ; l'être indisponible est au contraire celui qui semble opérer en ma faveur une sorte de prélèvement momentané sur l'ensemble des ressources dont il est en mesure de disposer. Pour le premier je suis une présence, pour le second je suis un objet. La présence, enveloppe une réciprocité, etc... » Ces quelques citations devraient suffire à montrer que la méditation de Gabriel Marcel est une redoutable entreprise contre l'égoïsme ; car ce n'est pas sur le plan de la morale expérimentale, ni de la spéculation philosophique que l'auteur se place pour frapper l'orgueil et l'avarice, mais sur le seuil même de ce mystère ontologique qui, tout indépendant qu'il soit de la révélation chrétienne, ne se laisse entrevoir qu'aux humbles de cœur.

JULIEN LANOÉ

*
* *

REVUE DES LIVRES

D'AUTRES BÊTES QU'ON APPELLE SAUVAGES, par *André Demaison* (Les Écrivains français).

Avec le même talent que dans ses précédents livres, André Demaison présente en liberté des animaux que nous croyions destinés à la vie de la

brousse ou de la jungle. Un lionceau, une antilope, un chacal participent peu à peu à la vie de ceux qui les ont élevés et surtout aimés. Car c'est l'amour et l'amour seul qui fait ces merveilles d'après A. Demaison. Non pas la pitié bouddhique ou la charité monastique, mais un amour actif comme celui du père faisant apprendre le soir ses leçons à son fils, du fondateur d'écoles, du bâtisseur de maisons, du colonial enfin qui veut agir et créer.

Conception nouvelle et originale des rapports de l'homme et de l'animal. Elle nous importe encore plus que la sûreté du trait et l'art du récit.

JEAN GRENIER

*

TCHAD, par *Denise Moran* (N R F).

C'est vrai que l'indignation tient lieu de lyrisme, puisque cette collection de souvenirs maladroitement écrits constitue un réquisitoire contre la colonisation qui fait aussi forte impression que des diatribes plus colorées, celle de Céline, par exemple.

DENIS MARION

■

JAPON 1934, par *Maurice Lachin* (Gallimard).

Le livre de M. Lachin réunit deux qualités rares : il est sérieux et facile à lire. Le pittoresque du reportage en est absent, mais ce n'est pas au profit du jargon économique.

C'est surtout la structure qui attache. M. Lachin pose les problèmes, en suit les données jusqu'à la solution nécessaire, au point que le lecteur s'étonne en finissant de ne pas trouver indiquées la date exacte de la révolution et celle de la guerre.

Les chapitres intitulés . « La révolution est pour demain », « Le shogunat du capitalisme », « Poussée du national-marxisme », ont le mérite éminent de poser en toute netteté les questions les plus significatives, celles-là même sur lesquelles on ne trouvait en France que des idées contradictoires ou vagues.

M. Lachin, sous les modestes apparences du voyage, fait œuvre de réaliste et ne cesse de *voir concret*. Cette qualité est rare à une époque où pour l'Extrême-Orient, les poncifs de la révolution ont remplacé les poncifs de la description, au détriment toujours d'une connaissance vraie.

H. FONTENOY

■

LES RELIGIONS RÉVÉLÉES, par *Henri Roger* (Les Œuvres Représentatives).

L'auteur ne s'explique pas sur le mot « révélées » de son titre. De fait, il n'entend même pas par là les religions fondées sur la tradition mosaïque, puisque son œuvre n'enferme pas l'Islam. Le premier volume est consacré au Judaïsme, les deux suivants au Christianisme. Le titre d'ensemble paraît donc purement conventionnel.

Cette limitation faite, l'œuvre de M. Henri Roger, réédition largement

agrandie d'un travail paru en 1928, est de la plus haute utilité pour quiconque s'intéresse aux traditions judaïques et chrétiennes. On y trouvera un travail de documentation et de critique que bien souvent on n'aurait pas le temps de faire soi-même, et qui est indispensable.

L'auteur n'a de tendresse ni de parti-pris pour aucune confession particulière. Il est sûrement un des plus scientifiques et des plus consciencieux parmi les exégètes libre-penseurs. Il n'est l'esclave ni d'un dogme, ni du sentimentalisme humanitaire d'un Renan. Il nous raconte la Bible en relevant soigneusement les contradictions du texte, les déformations qu'il a subies et, malgré un souci de ramener ces vieux récits à des proportions médiocrement historiques ou littéraires, il nous laisse toute liberté d'interprétation. On ne peut dire qu'il ait compris le moins du monde le caractère « sacré » de ces textes, je veux dire leur caractère nutritif pour les différentes fonctions de la pensée humaine. Mais lorsque, par exemple, il dégage du récit biblique, par la critique des textes, le vieux mythe de la lutte mortelle entre l'homme et le chef des dieux, mythe étouffé par les théologies, cette matière critiquée redevient pensable pour nous. C'est tout ce que nous demandons à un livre d'exégèse : qu'il nous débarrasse du dogme. Il nous est aisé ensuite de nous débarrasser des thèses scientifiques, sociologiques ou historiques par quoi l'auteur veut le remplacer, et de saisir enfin le poème sacré, purifié de sa gangue théologique.

RENÉ DAUMAL

* * *

MONTAIGNE ET SON TEMPS, par *Jean Plattard* (Boivin).

Le mérite de l'auteur, outre son érudition, est de ne point tirer Montaigne à soi mais d'aller à lui. Nous voici conviés à relire les Essais sans parti-pris, en tenant compte des circonstances qui en favorisèrent la timide éclosion et le lent mûrissement. A cet égard il n'est pas indifférent que M. Plattard ait rappelé la molle éducation de notre philosophe, sa large aisance patrimoniale, la tiédeur de sa vocation parlementaire, le déclin de ses ambitions et de son idéal stoïcien après la mort de La Boétie, ses faibles aptitudes à la vie de cour et son incompétence un peu honteuse en matière agricole. Les Essais ne seraient-ils pas en un sens le chef-d'œuvre du désœuvrement ?

FR. ABELOUS

*

CHOIX DE POÉSIES, de *Marceline Desbordes-Valmore* (Fasquelle).

Laisser bouche bée Sainte-Beuve l'antipoète et M. de Charlus, — faire, pauvre Marceline, pendant au pauvre Lélian, — donner son cœur à tous les passants : le miracle est qu'une sensibilité anonyme de fait-divers produise cette poésie impérissablement signée. Avec humeur on replonge dans l'océan de larmes et de sucre : en un rien de temps abondance et trouvailles vous rappellent qu'il n'y a qu'un secret, aller jusqu'au bout de sa façon d'être, quelle qu'elle soit.

Féminissime, Desbordes a donc le génie de l'impropriété, mais aussi la chance des ellipses. « Pas d'art et pas d'imagination », prononce M. André

Dumas, qui fit avec beaucoup de goût le nouveau choix. Quand il s'agit des nerfs d'Eve, bien fin qui délimite art et nature, souvenir et mythe. Certes voilà un univers très court d'horizon, une pensée où il n'y a que du tout fait ; mais un souverain don musical assure la continuité aussi longtemps que l'expression reste dormante ; et tout à coup un inépuisable bonheur d'expression réveille l'attention fatiguée par la monotonie du thème et du débit.

RAYMOND SCHWAB.

■

AMITIÉ DES CHOSES, par *Jean Bordeaux* (Messein).

Tout ce que, depuis ses dix-huit ans, un jeune homme mort à vingt-six (1933) a tenté pour nouer, par des secrets d'images et de rythmes, un lien entre l'univers, la mémoire des hommes, et sa vie que peut-être il sentait obscurément menacée. « Une belle âme », attestent ceux qui l'ont connue. Ce n'est pas elle seulement que ceux-là peuvent apercevoir entre de telles pages : au peu d'années qui furent, leur piété ajoute celles qui auraient dû être, aux tentatives le monument.

R. S.

■

CONFIDENCES DES ILES, par *Yanette Delétang-Tardif* (Corrêa).

De son premier à ce troisième recueil, le poète semble s'avancer plus près de sa pensée centrale et de sa forme fugace, non point, comme c'est l'habitude — et comme peut-être quelque conseil de métier aura voulu y engager une mobilité exclusive des disciplines, — par des reprises acharnées du détail, mais, au contraire, par un si croissant exercice de la liberté qu'il réussisse à devenir aisance. Collections de strophes assemblées le moins délibérément possible, et, croirait-on, moins encore par une volonté que selon une météorologie. A travers les vagues, les pages, joue et reparaît une nageuse nue ; elle s'étire et laisse couler d'elle les images ; on voudrait la voir se discerner victorieusement de la marée amie.

R. S.

***

CES DIEUX LES JOURS ! par *Paule Reuss* (Le Rouge et le Noir).

Un de ces recueils où un être met tout son besoin d'être. Aussi lui faut-il moins de choix que d'abondance, de certitude que de plasticité ; — l'illusion qu'à force d'épouser on se fixera : tant d'adhésions ne finiront-elles point par vous délivrer de l'angoisse de ne pas savoir assez comme qui l'on parle ? cette surface, mouvante pourtant, elle aussi, d'un auditoire invisible, devrait devenir pour vous le dur miroir que chacun imagine, et voit mollir ou s'émietter, au fond de sa conscience. Mais le siècle s'ingénie à vous procurer plus de perfides modèles d'incarnations que de fermes pierres de touche.

« *Autour de moi je suis à l'aise* », s'écrie le poète ; prêt à en jubiler. ce n'est pas que bientôt il ne souffre de voir tant d'aise interdire une rigueur et tant d'aire l'éloigner de son centre ; que sa loi lui soit offerte du dehors, ce sera peut-être le vrai bienfait : une fois de plus lorsqu'il s'agit de poèmes

féminins, la forme régulière rend à l'auteur le service d'exiger de lui plus que lui-même :

J'ai fermé la fenêtre et je suis seul en moi...
Il semble que la nuit à mes pieds se prosterne...
La voix de l'océan me donne un monde entier...

Alors la faculté de rythme, certaine ici, mais parfois trompée, se sent enfin libre si une contrainte la prive d'une part de ses oscillations.

R. S.

■

THE HORIZON OF EXPERIENCE. A STUDY OF THE MODERN MIND, par *C. Delisle Burns* (London, George Allen and Unwin).

M. C. Delisle Burns est le philosophe de l'au delà des profanes, d'un au delà d'ailleurs tout relatif, puisqu'il n'existe que par rapport à une situation donnée et devra un jour être dépassé. L'au delà c'est ce qui sera demain, et il n'y a pas de demain sans lendemain. L'horizon s'ouvre sur d'autres horizons. Tout n'est que promesse. Savoir c'est entrevoir quelque chose qu'on ne connaît pas. Nous vivons dans le lointain. Tel est l'homme moderne. N'existe pour lui que ce qui se laisse dépasser.

C'est ainsi que M. Delisle Burns, dans son beau livre, interprète la science moderne, l'art et la morale de notre temps. Nous recherchons ce qui est nouveau, parce que nous y voyons les débuts de quelque chose qui sera. Nous aimons le commencement. C'est le départ qui nous attire, et non l'arrivée.

Mais de quoi demain sera-t-il fait ? Ne regretterons-nous pas de nous être embarqués ? L'au delà des profanes n'est pas la terre promise. Ce n'est pas Dieu qui nous y mène. Mais n'y a-t-il pas quelque bonheur de savoir qu'il y aura toujours en plus de ce qui est, autre chose qui n'est pas encore, et de voir les horizons reculer ?

M. Burns nous enseigne la sagesse de l'attente. Bienheureux ceux qui savent voir et aimer ce qui se passe à l'horizon ; ils seront libres et ne regretteront pas d'avoir vécu.

B. GROETHUYSEN

■

DIE CHARAKTERE IN DEN ROMANEN. JOSEPH CONRADS, par *Hildegard Bennewitz* (Greifswald, 1934).

Vigoureuse et réjouissante tentative pour expliquer la psychologie des personnages de Conrad par l'atavisme slave et l'influence littéraire russe. Analyse intéressante (mais tendancieuse) des héros faibles, passifs et « ratés », et des héroïnes actives, viriles, pleines d'abnégation. Faut-il s'en étonner, nous dit-on ? Conrad n'est-il pas un Slave sans volonté, incapable de se gouverner, et pour tout dire tant soit peu masochiste ? Bonne analyse de l'influence probable de Tourgueniev et surtout de Dostoïewski ; rapprochements significatifs et convaincants. Mais Conrad n'en avait pas moins raison de renier énergiquement Dostoïewski : ce qu'il nous montre dans ses romans c'est le triomphe de l'esprit occidental sur les tendances slaves. Voyez

Under Western Eyes, ce pseudo roman russe si net, si concentré, qui se termine en tragédie cornélienne, ou même en trilogie eschylienne. Rien de moins slave au fond sous l'identité apparente ; Conrad est un Polonais que l'Occident a séduit et conquis. Il a exploité son fonds slave, mais avec l'intelligence d'un Français, le sens moral et social d'un Anglais. Ce qui prouve que c'est la culture et la civilisation, non la race, qui font les peuples.

GEORGES LAFOURCADE

*
* *

REVUES ET JOURNAUX

LA CRISE DE LA PROBITÉ

Julien Benda, comme Léon Brunschwicg et D. Parodi, croit voir chez nos contemporains un grave fléchissement de la probité, qu'il n'est pas moins aisé de constater dans le monde politique ou commercial que chez les historiens ou les philosophes (*Dépêche de Toulouse*, 14 août). Il ajoute :

Ces curieuses indulgences s'étendent parfois jusqu'à un monde qu'on croirait par essence le temple de l'inflexible : le monde des savants proprement dits, qui traitent de sciences exactes ou s'efforçant à l'être. Il y a quelques mois, j'eus l'occasion d'assister à un synode de grands savants, où l'un d'entre eux, qui se trouve être en même temps féru d'action sociale, soutint, en toute bonne foi que l'humanitarisme n'est point un attribut qui peut se greffer accidentellement sur l'esprit scientifique, mais qu'il fait partie de cet esprit ; que c'est en vertu de l'esprit de science que le savant doit travailler à procurer aux hommes plus de paix et plus de justice. Je n'ai pas besoin de dire à mes lecteurs l'arbitraire de ce thème ; que la base de l'esprit de science, c'est un instinct de curiosité, un appétit de chasseur, qui n'a rien à voir, tout au moins en nature, avec l'esprit humanitaire, et qu'on ne compte plus les savants, et non les moindres (par exemple Faraday) qui n'ont jamais manifesté le moindre désir d'apporter plus de paix ou plus de justice à leurs semblables. Or, je ne pus me défendre d'admirer combien certains docteurs présents à cette séance combattaient mollement cette thèse, alors qu'il était clair qu'ils en savaient bien mieux que moi la fausseté. Je ne pouvais non plus me défendre de penser que celui qui la soutenait était un de leurs collègues dans les hauts grades de l'enseignement et que l'Armée n'est peut-être point, comme je l'avais cru lors de l'affaire Dreyfus, la seule institution où l'esprit de corps peut parfois prévaloir sur la passion du vrai.

Il s'agit vraisemblablement de M. Langevin.

L'AIR DU MOIS

INTRODUCTION

Je réfléchis à ce que peut être un *Air du mois*. On pourrait le faire astrologique et le faire impressionnant, mais aussi le faire faux avec des airs de sagesse. On pourrait, se fiant au talent que l'on se suppose, le laisser venir au hasard d'impressions de la rue ou de propos. Il y a des gens qui croient que tout ce qu'ils éprouvent est sublime dès l'instant que c'est eux, et qu'il n'y a pour faire « chef-d'œuvre » qu'à laisser courir sa plume. Mais assez de ce *courir sa plume* qui définit trop une génération post-Apollinaire qui a fait tomber dans le décri des autres peuples une poésie illisible parce qu'intraduisible. Car la poésie doit pouvoir être traduite, puisque déjà (par elle-même) elle est une traduction. La Bible — qui est le chef-d'œuvre national de tous les peuples — est bien traduite. L'émiettement et le chiffon ne sont pas un coefficient de poésie. Il faut du goût, du savoir, de l'adresse, de la trempe, un capital de difficultés vaincues, bref de l'art et une vraie race — pas de la terre, mais aussi quelquefois de la terre — pour laisser venir ainsi des choses. Du reste elles vous assaillent, si l'on est ceci, plutôt qu'on ne les laisse venir, comme des petits bouts de fer convergent vers un corps aimanté. N'importe qui n'a donc pas ce droit qui est un pouvoir, et l'on n'est pas tenu de se cataleptiser d'admiration devant l'estampe ternement incompréhensible de n'importe quel parvenu de la fantaisie.

Pour faire ce *mois* et le bien faire il faudrait être extrêmement attentif à tout. Un petit fait — pas rien qu'une chose vue, une chose lue dans le journal — se révèle brusquement intensément significatif. On remarque cela, on le raconte, et puis cela se perd. Il ne faudrait pas, car c'est ça l'*air du mois*, et même du jour et de l'heure. Oui, un petit fait se trouve être poétique en même temps qu'il enseigne une réalité bien localisée. Car le lieu et la saison dans leur degré de symphonie exact sont un coefficient de premier ordre dans la confection d'une œuvre de densité même légère. Je pense à Jarry — ce sont ces parvenus de la fantaisie qui me le font regretter. Jarry tenait compte d'une climatologie exacte. « Après tel

exercice militaire dans la cour » dit-il (mais je suis obligé de citer de mémoire parce qu'on m'a volé mon exemplaire des *Jours et les Nuits*), « *il y eut de la pluie et de la grêle.* » Jamais dans les romans ou les « textes » de la génération post-Apollinaire il n'y a des choses ainsi, qu'on pourrait définir un surréalisme éprouvé (un surréalisme réel).

De la pluie et de la grêle, cependant, m'objecte-t-on, est-ce drôle ? trouvez-vous que c'est drôle ? Supprimons cela.

Quelle outrecuidance ! D'abord c'est drôle, excessivement drôle ! Et puis ne supprimons rien. De quel droit, ces injonctions ? Mais je veux dire pourquoi. C'est drôle parce que c'est intensément véridique et à sa place. Ce qui est intensément véridique et à sa place (il y a des places) est drôle en même temps qu'émouvant et poétique. Expliquer cela c'est difficile. C'est l'accroissement sans doute d'une nostalgie de réalité acquise depuis des milliards d'années qui rend poétiquement, risiblement opportune cette survenance de pluie et puis de grêle qui met de l'incertitude dans les règlements de caserne. Une observation comme celle-ci, c'est le grain de sel juste, ni plus ni moins, dans la confection. Et c'est ce *juste* qui fait rire ; mais on ne rit pas logiquement — comme ils rient — : on rit théurgiquement et sensitivement. Les Anglais, les grands, sont ici passés maîtres. Nous ne les approchons que de très loin et toujours avec un effort qui se sent.

CH. A. CINGRIA

ANNIVERSAIRE

Aux confins de juillet et d'août 1934, des hommes tombèrent, comme dans une guerre, mais avec une louable rareté, que compensait leur importance. La mort à peu près concomitante de Hindenburg et de Lyautey, dont le physique et l'esprit évoquaient les deux aspects d'une certaine Allemagne et d'une certaine France pour cartes postales de propagande, nous toucha comme une ébauche de satisfaction accordée au souhait populaire de voir les conflits internationaux résolus par des pugilats immédiats entre les chefs. Hindenburg et Lyautey, nous furent, pendant quelques soirs, l'une et l'autre aile d'une colombe.

Lorsque mourut Dollfuss, les couches sentimentales de l'opinion publique exigèrent que, par voie d'échange ou de réciprocité, mourût aussi le type énigmatique et cotonneux qui succède, maintenant, à Hindenburg, et dont nous n'arrivons pas à sentir, au loin, la conscience, l'existence. Mais Dollfuss

manquait sans doute de funèbre attrait. Nul adversaire, nul congénère ne lui fit escorte. Son grand faux-col blanc de premier communiant admis aux conseils d'administration monta, seul, contre les nuages.

AUDIBERTI

MEETING DE RÉFORMATEURS

Ces jeunes penseurs ne savent évidemment pas ce qu'ils veulent, mais ils le veulent fortement et unanimement.

Je pense à ce dialogue de l'Ambigu :

— Où seras-tu à minuit ?

— Je ne sais pas.

— Tu m'y trouveras.

J. B.

A BERLIN

Les gens vous parlent des assassinats politiques de la nuit passée, comme s'il s'agissait de botanique : avec douceur et naturel. Cependant les journaux hurlent leurs éditions spéciales, les colleurs placardent des proclamations. On dirait que la ville des événements n'a rien à voir avec la ville des habitants.

Dans les quartiers populaires, la dissimulation est plus sensible encore. Il se forge en Allemagne mille sortes de langages par allusions.

G. N.

MORT ET REMORDS

X..., un jeune écrivain et publiciste connu pour son petit esprit et la bassesse de ses intrigues ambitieuses, est mort. Cette fin prématurée est la seule de ses actions patentes qui soit, semble-t-il, en désaccord avec tout ce qu'on sait de sa personne. Cela « ne lui ressemble pas ». Et l'on s'aperçoit que l'événement lui confère une certaine dignité, paradoxale, incompréhensible mais indéniable. On est soudain gêné s'il faut parler du garçon ; et l'on ressent maintenant à sa pensée une espèce de malaise, peut-être assez proche d'un sentiment de culpabilité ou d'un remords. Et l'on subit le malaise et la gêne sans oser s'avouer ce qui est sans doute au fond la « vérité vraie » : c'est qu'on avait oublié que X... était un homme, et qu'on ne se rappelait plus qu'il était encore digne de mourir.

ROBERT SÉBASTIEN

LE THÉATRE ANTIQUE DE CARCASSONNE

Craignant un peu le vent d'ouest, l'amphithéâtre fait le dos rond entre l'église Saint-Nazaire et les remparts. Qui par la Trivalle, qui par l'orée de Narbonne, les gens de la ville basse et quelques vignerons du plat pays le gagnent, une fois l'an, aux approches du 14 juillet. Ils ne viennent pas sans rien, les populaires ! Les derniers en-cas voisinent avec les trench-coat. Dame ! on ne sait jamais en cette saison d'orages. Il y a deux ans, ne fallut-il pas interrompre la représentation pour tirer des fusées paragrêle sur le terre-plein de la scène ? Le haut des tours ne faisait plus qu'un avec les nuages, cependant que le fantôme frileux du roi de Danemark apparaissait, sortant de son pardessus de ville en poil de chameau.

Ainsi, ce théâtre à tout vent retrouve-t-il, par quel hasard ? le chemin du plus pur théâtre : abolies, les coulisses ! Maints acteurs attendent leur tour, disséminés sur les remparts ou sur les tours. Le cadavre doit se lever pour faire place au tombeau de faux marbre qu'apportent les sergents de ville ; mais quel rire sur tous les rangs quand un ténor nouveau-venu trébuche à la quatorzième marche, celle que l'on surveille toujours du coin de l'œil.

Cette année le « cycle » comprenait un *Faust*, et un inédit de François-Paul Alibert : *La Mort d'Orphée*. Il en faut bien pour tous les goûts ! Dire que Monsieur Alibert soit prophète à Carcassonne : non ! Et je fus d'autant plus surpris d'entendre acclamer ses tirades les plus lyriques. Je ne dois pas cacher qu'à mon grand plaisir les applaudissements partaient plus nourris du coin populaire des *vent-debout* que de la zone étriquée des *Sous-le-vent*. C'était bien là le signe qu'au fond de ces faiseurs de vies traînaient encore quelques myrtes et asphodèles, restes d'une conquête romaine ou plutôt d'articles de tête de *La Dépêche*.

Qu'importe : joué en dépit du bon sens, le drame de François-Paul Alibert tenait le coup. Je ne sais plus qui *de la Comédie Française* avait beau donner à l'onctueux Orphée le ton batailleur d'un Cyrano, certains passages se suffisaient à eux-mêmes, insubmersibles — je garde encore dans la tête le rythme magique des imprécations de la sorcière et cet appel qui déclanchait au Nord, dans la Montagne Noire, le noir tombereau du tonnerre. L'euphorbe, la mandragore, la lyre et les dieux infernaux, de rares thèmes revenaient, mais si habilement entrelacés, recoupés, chacun suivant son ordre et précédant son ombre, qu'il s'en dégageait quelque ampleur.

Que penser de la tête en cire d'Orphée brandie au plus haut de la tour comme une enseigne de coiffeur ? J'en suis pour ce truquage malhabile qui ne cherche pas à tricher et laisse le poême dans sa nudité de bon aloi.

Étaient-ce bien les mêmes qui demain sulfateraient le vignoble à grand renfort de bouillie de cuivre, ceux-là qui, brandissant leurs chapeaux du dimanche, réclamaient — si fort qu'ils en avaient la bouche pleine — l'auteur d'un drame à cent lieues de leurs travaux, mais encore tout imprégné de cyprès et de garrigue ?

GASTON BONHEUR

DANSE SACRÉE

Au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, le Professeur Sachs, avec le concours de M. A. Schaeffner, a réuni toutes sortes de documents immobiles sur l'art du mouvement, comme fonction magique et sacrée, des peuples les plus divers. Fresques, figurines, statues, mais surtout masques, classés dans un ordre tout subjectif, selon leur apparence pour nous, Européens. Devant chacun, je tâche d'imaginer le changement de régime psycho-physiologique imposé par le port d'un masque de pierre de plusieurs kilos, ou d'une coiffure de bois ajouré de six mètres de haut. Il est certain que, le rythme et la forme des moindres gestes physiques étant changés, le danseur devient un autre être. Aussi, sans parler des relations de l'externe exprimées et créées par le masque, je ne puis m'empêcher de voir là de très précis instruments d'une profonde connaissance de l'homme. Dans un coin de la salle, deux maquettes de huttes, l'une ronde, l'autre carrée, qui correspondent à deux types généraux de danses (danse « centrifuge » et « mâle », danse « centripète » et « femelle », a-t-on dit). Les gens d'ici, qui commencent à faire attention à ces instruments sacrés, entreront-ils un jour dans la danse ?

RENÉ DAUMAL

TONNERRE SUR LE MEXIQUE

J'ai lu, sur ce film, un grand nombre de compte-rendus. Beaucoup passent sous silence les tripotages qui mutilent toute la fin. Un de ces messieurs, après avoir loué la beauté des images, regrette que la philosophie (?) en soit puérile. Disons, pour nous tenir dans une note modérée, que si les critiques sont

malhonnêtes ils gardent la coquetterie de ne pas trop dissimuler leur malhonnêteté.

Puisque, telle qu'elle est présentée, la bande a perdu le sens que son auteur lui voulait, il faut s'abstenir de la juger. Mais comment résister à sa terrible beauté ?

Avec ces sites inhumains, ces ciels métalliques, ces pierres qu'on ne peut croire mortes, ces plantes qui vont bouger si l'on insiste ; ces hommes silencieux, cette cruauté générale, Eisenstein compose un tourbillon furieux qui nous emporte. Il nous laisse enfin, exaltés, anxieux, avides de revoir et pressés de fuir, comblés, exténués. Il ne faut pas commenter ces images, chercher comment et de quoi elles sont faites. Pour tout dire, elles se passent bien de nous, si nous ne leur prêtons qu'une attention sympathique ou curieuse. Elles exigent une adhésion totale. Je leur ai donné la mienne sans y penser.

Si l'on y tient on peut risquer une remarque. Il y a trois parties distinctes dans ce que l'on peut voir du film : un documentaire d'abord, puis une évocation lyrique et forcenée, puis un récit tout nu, atroce, insoutenable. Pour chaque partie Eisenstein adopte une manière différente, un mouvement propre. Chaque changement de ton et de cadence décale l'émotion et, par cette variation brusque d'altitude, la réveille. Mais les rapports entre ces divers temps sont si justes et le thème central — la cruauté — toujours si présent qu'on ne doute pas d'un bout à l'autre de garder la *même* émotion.

JEAN VAUDAL

UNE EXPOSITION D'ART RELIGIEUX A LYON

Le chevalier de Chancrin, avec sa belle tache rouge, le Judas de Carlotti, d'une netteté qui reste dans l'esprit, les deux tableaux de Martin, le Christ apaisant la tempête, et cette Annonciation où l'ange se précipite du ciel avec une violence étonnante, (peut-être les deux toiles les plus frappantes de l'exposition, intenses et sinueuses), les rêves de Louis Thomas : Échelle de Jacob, Voyage en Égypte, et ces Cieux racontant la gloire de Dieu où il ne subsiste plus que des éclaboussures tourbillonnantes, (l'infiniment grand et l'infiniment petit se répondent, et ces cieux qui s'ouvrent rappellent les intérieurs de coquillage d'un Odilon Redon), ces papillons, ces neiges, toute cette alchimie poudroyante, le vaste paysage qui domine dans la toile de Couty l'enterrement de Saint François, le paysage d'Apocalypse de Pernin, ces grottes et ce personnage

mystérieux, la Vierge qu'a peinte Pelloux, d'une gaucherie mièvre qui n'est pas sans charme, le clocher de Roger Kieffer, avec ses tons d'émail, travaillé et lyrique, et son Christ entouré de trois douleurs, la douleur intellectuelle qui regarde (celle que Kierkegaard appelait la contemplation), la douleur passive et féminine blottie à ses pieds, — et enfin, explique Kieffer, la douleur bête, une figure immense qui soutient le Christ, qui soutient le monde (ce dernier tableau n'a pas été jugé digne, de l'exposition ; il n'en est pas moins bien curieux), tout cela et la préface de Marcel Michaud, montre que la tradition lyonnaise de mysticisme sait se retremper dans un bain de couleurs vives. Ici comme autrefois de jeunes peintres pleins d'ardeur trouvent à cette ardeur un aliment dans des motifs religieux.

JEAN WAHL

PARIS-MAGAZINE, ETC.

La grande découverte paraît bien avoir été celle-ci : c'est que l'on pouvait donner dans une revue des photos de jeunes femmes nues *en couleurs*, et que c'était beaucoup plus agréable à regarder que les femmes en noir, que nous prodiguent généreusement, depuis quelques années, les hebdomadaires. (Généreusement, mais avec méthode : à raison de deux, en général, par numéro.)

C'est *Paris-Magazine* qui a fait la découverte. L'on a vu peu après les kiosques envahis par une foule de revues de même format carré, dont les titres étaient assez clairs : *Sex-appeal*, *Beauté-Magazine*, *Paris-Beauté*, *Pour lire à deux*, etc. L'on a même vu paraître une revue d'assassinats en couleurs : *Scandale*. Enfin la vieille *Vie Parisienne* elle-même, celle de Taine, de Lemaître et d'Henri Duvernois, a pris le parti de réduire son format, et de donner, à côté de ses Léonnec et Fabiano, des photographies comme tout le monde.

Paris-Magazine est demeurée, de tant de revues, la plus adroite : l'on y trouve quelques reproductions de tableaux « audacieux » (fort laids), des contes et des fantaisies d'Henri Duvernois, de L.-Ch. Royer et de Marcel Aymé : *l'Amour en montagne*, *Chez les nudistes*, *Poils et Duvets*, des potins assez spirituels, et les photos dont j'ai parlé (souvent belles) ; M. Treich s'est chargé d'une sorte de revue érotique des livres nouveaux. L'on y trouverait même, en cherchant bien, une interview photographique fort convenable de M. Maurice Bourdet, et quelques photos de vieillards, d'enfants ou de couchers de soleil.

JEAN GUÉRIN

TOURLOUROUS

L'un titube un peu, déséquilibré par le poids excessif de la jeunesse. L'autre est un gros père dont le ceinturon échoue à contenir une tripe éminente. Alors, il le porte sur le bras, comme une dame son boa.

Le long des boulevards atteints par cette atmosphère de ratage à quoi, depuis les jours de la création, Montmartre doit le plus obscur de son charme, ils ont, la soupe avalée, erré, convaincus que tout se ressemble. Ils découvrent, soudain, un palais de merveilles.

Trois étages d'appareils à sous, parmi lesquels on peut, en toute décence, ranger les tenancières des tirs, les marchandes d'hydromel et la voyante tunisienne, surplombent un petit désert d'appartement où, un trolley à la naissance de la queue et chevauchés par vous, se mesurent des éléphants de bois et des tigres de coton. En louches rangées, les mutoscopes érotiques, jamais très bien au point, dispensateurs d'un papillottement inflammatoire et passager qui simule une manière visuelle d'affection vénérienne, contrepettent les grêles tétrapodes que, volontiers, j'appellerai des rouleurs et qui, dans la prédilection du godelureau des buvettes, se substituent aux billards russes, les uns et les autres propres à consoler, par le truchement de la dérision numérale et de l'instar planétaire, un public sans dot et sans dieux.

Les deux amis fusillent des ballons colorés. Puis ils se font galvaniser la musculature, distribuer la bonne aventure, acclamer par le nègre boxant, déchiffrer la main, photographier dans une cabine automatique qui, d'ailleurs, ne fonctionne pas... L'ayant constaté, ils se tordent. Ils gambadent. La faillite de la science, s'il en résulte une ténébreuse absence au lieu de votre image supputée, elle vous enchante en vous restituant à vous-même, en vous regalbant plus complètement que n'y parviendrait une lentille perfectionnée...

Entre le bric et le broc de cette façon d'exposition des colonies de l'âme, situées, peut-être, au centre de cette dernière, ils tournaillent, les doigts habités par une monnaie de nickel.

AUDIBERTI

DÉCRETS-LOIS

— J'ai vu ça sur le journal... Je ne le lis guère, vous savez bien, que les jours de marché, quand j'apporte mes denrées sur la place... Eh ben ! nos instituteux, ils pourront brûler

une belle chandelle en l'honneur de Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique. On va en causer sous le manteau de la cheminée de c'te chose-là, et dame ça va les rendre populaires à la campagne, du moins ceux qui montrent bien aux éfants !

— Comment cela ?

— Vous n'avez donc point lu ? ou bien ça serait-y que je me trompe : c'est écrit qu'on enlève des maîtres dans nos campagnes et que s'il en est besoin, on en remettra des petits, tout jeunets, qui ne resteront point longtemps ; vous dire comme on les appelle, je n'ai pas retenu ; mais ce que je sais bien, c'est que ça va continuer.

— Quoi ?

— L'abandonnement de nos campagnes... Tenez, il y a la fille de ma fille : elle apprenait tout ce qu'elle voulait, toujours la première à répondre ; au catéchisme, pareillement ; l'institutrice lui dit : « Marie, l'an prochain, j'te présente au certificat. Mais pfutt... là voilà partie, la Madame ; en deux ans, la petite a changé neuf fois de maîtres ; ça a été fini pour le certificat.

Si c'est comme ils disent dans les distributions de prix qu'il ne faut pas s'en aller à la ville, m'est avis qu'ils vont tout à rebours ; ma petite-fille, c'était pas pour quitter le pays, puisqu'elle devait rester avec ses parents sur le « faire-valé », mais on n'a qu'elle. Pourquoi qu'elle n'aurait pas le droit d'être savante comme les demoiselles de la ville ?

— Mais vous réclamiez continuellement contre l'instituteur : il était trop payé ; il gagnait vite, son pain, celui-là...

— Des bêtises ! Faut bien qu'on se plaigne de quèque chose... et puis, c'est justement ce que je vous disais tout-à-l'heure : à présent qu'ils ont peur qu'ils ne s'en aillent, vous allez voir qu'ils y tiennent les bonnes gens... Faut nous comprendre... Tenez... un conseiller municipal de not'bourg, l'année dernière, il ne voulait point voter le budget parce qu'on avait inscrit dix francs de fil et d'aiguilles et toute la bricole pour la classe de couture de « Madame » : il disait que ça ruinerait la commune si on ajoutait toujours quèque chose de nouveau pour l'école ; allez le voir, maintenant ; c'est lui le plus enragé à répéter qu'on ne peut pas faire faire des six et sept kilomètres aux petiots et qu'après tout, il n'y en a jamais que pour la ville !

C'est vrai — ajoute-t-il pensivement — qu'avec le prix des bêtes, on ne saurait mettre les éfants en pension. N'y aura plus que les bouchers qui pourront leur faire donner de l'ins-

truction. Nous, si on veut faire comme eux, faudra donc qu'on abandonne les vieux petits méchants bourgs perdus dans les terres. Perdus ! voilà ce qu'on est : plus de curés, plus d'instituteux... et si je vous disais qu'ils doivent une belle chandelle à M. le Ministre, ça n'était point une moquerie : on va y tenir bien plus fort à nos instituteux, du moins à ce que je crois... et puis, on n'était tout de même pas si réticent que vous pouvez penser ; le nôtre, on lui avait fait construire un garage pour sa voiture aux frais de la commune et on n'en a pas seulement pour nous, d'autos, pas tous... Alors... ?

D'un ton plus assourdi, lentement, il ajoute :

— Moi je vous le dis, s'il n'y a plus de campagne... eh bien... il n'y aura plus de ville... pas davantage... vous pouvez m'en croire.

L. RIVIER

AOUT

A chaque pas des sauterelles, et partant de tous les côtés, crépitantes, pullulantes, comme des miettes à ressort ; des miettes couleur d'herbe et de terre, couleur de ce chaume même avec ses pauvres petites plantes salies de sable. Des gouttes m'arrivent sur les mains. Je regarde le ciel : à peine s'il est brouillé de ces nuages en fibrilles qu'on nomme queues de cheval. Encore des gouttes. Enfin je comprends : c'est l'eau de l'orage d'hier, restée dans les chalumeaux et qui part comme les sauterelles, quand les pailles se relèvent après notre passage. « Ma grand'mère pouvait marcher pieds nus sur les chaumes, dit mon compagnon. Il y a une façon de pousser le pied qui courbe les tiges. Seulement, il faut savoir ».

Nous allons, sur le dos de la colline. Une faucille, dans un blé, fait le même bruit qu'un coup de vent bref dans la feuille des frênes. Au dessous de nous, les prés-vergers se creusent en vaisseau de verdure. On dirait d'un parc, avec ces enfilades de pommiers, et cette bordure de grands arbres, diversifiés moins maintenant par les tons de leurs verts assombris que par le port de leurs branches. Plus haut que leurs têtes, sur la côte de genêts, de pierrailles, deux blanches demoiselles en vacances se hissent comme des chèvres. Parties vers quel sommet invisible d'ici, vers quel ciel ?

... Au fond des prés, nous sommes tombés sur une vieille qui garde sa vache. C'est-à-dire qu'assise contre un pommier, entrecroisant, — tant que ça peut ! — les bobinettes sur son coussin de dentellière, elle fait de la dentelle.

On raconte qu'elle s'est offert un voyage, l'an dernier. Elle est partie pour Paris, portant sous le bras son coussin, son « carreau » — dans le train les gens sont venus la voir travailler, — et de l'autre main le sac de voyage où étaient ses souliers de rechange. Ce qui l'a le plus frappée, cette rurale, c'est la civilité si hautement manifestée chez les agents. « Ils sont braves, vous ne le croiriez pas ! Ils avaient dû voir sur ma figure quelque chose d'aimable, enfin ils me donnaient le bras pour traverser les rues ».

Une pause. Elle sourit avec mystère, comme à l'idée qu'elle a de quoi nous éblouir mieux encore. Je sais qu'elle est allée à Rome autrefois. Mais ce pommier retombant, cette laine de l'herbe avec deux, trois fleurs jaunes et le pompon rose d'un trêfle, le tabouret de bois, la taupinière et la limace creusant une pomme tombée, tout cela paraît si loin du voyage.

« ... Même après Rome, j'ai suivi le pèlerinage à Pompéï. Mais là, tout des châteaux féodaux. C'est pour les personnes instruites.

— Et le Vésuve ? demande mon compagnon.

— Oh ! c'est grand'chose... ça fume... »

La vache, à trois pas, broute et souffle, rafiant l'herbe, avec le bruit toujours pareil d'une onde flaquant sa rive. Chère bonne femme, pourquoi voyagez-vous ? La voilà toute à sa menue besogne de dentellière, dans ce lieu qu'on ne saurait imaginer plus retiré, plus vert, plus coi, plus calme. Tapie là, au fond du canton, comme à ce pommier un insecte sous une lamelle de l'écorce. Du pied de mousse monte une vieille fissure, et très bas le tronc fourche ; les branches s'écartent, s'abattent, sous leur charge de pommes aux joues à peine brunies, vont chercher l'herbe, moins en longs brins, ici, qu'en ramage de feuilles larges, — plantain, oseille, scorsonère, scabieuse. Cela fait comme une chapelle, comme une cloche de torpeur végétale, qui, quand on y est une fois bien entré, doit vous accompagner jusqu'à Rome et même jusqu'au Vésuve.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille : valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

APRÈS LES JOURS NOIRS

Au cours du mois écoulé, trois événements, d'une gravité exceptionnelle, sont venus compromettre l'équilibre déjà fort précaire du marché.

Ce fut, d'abord, la menace de désagrégation du Ministère Doumergue, à la suite de l'incident Tardieu, à la Commission d'enquête Stavisky. Il a fallu toute l'autorité du Président du Conseil et l'urgence des problèmes à résoudre pour que chacun consente à faire taire ses ressentiments et à prolonger la trêve jusqu'à ce que l'œuvre de redressement financier soit enfin un fait accompli.

Ce danger passé, un autre beaucoup plus grave surgit le lendemain. On apprenait, en effet, avec stupeur et angoisse l'assassinat du Chancelier Dollfus et l'on ne pouvait se défendre de penser aux tragiques conséquences qui pouvaient en résulter pour la paix européenne. Fort heureusement les esprits, très surexcités dès l'abord, se sont peu à peu calmés et l'on pouvait espérer qu'après le châtiment des coupables, l'Autriche pourrait enfin retrouver une ère de calme et de sérénité.

Mais voici qu'un troisième événement non moins grave est venu aussitôt tout remettre en question, jetant le désarroi dans les chancelleries et donnant à Hitler l'occasion d'ajouter une marche à son piédestal un moment fortement ébranlé par les tristes exploits de ses fidèles. La mort du Président Hindenburg pose un grave problème devant l'Europe et il n'est pas surprenant que chacun scrute avec inquiétude l'horizon européen.

Que pouvait faire la Bourse en présence de cette suite d'événements angoissants. Elle ne pouvait que traduire la baisse générale de l'optimisme tout en résistant de son mieux aux tentatives des vendeurs à découvert et aux dégagements de panique qui ne pouvaient manquer de se produire parmi la clientèle.

Elle semble, d'ailleurs, y avoir réussi et je pense que le recul des cours a touché ces jours-ci ses points extrêmes. Si donc la situation internationale ne marque aucune aggravation au cours des jours qui vont suivre, nous ne

manquerons pas d'assister à une reprise, lente d'abord, qui s'accentuera progressivement au fur et à mesure de l'amélioration de la conjoncture politique.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, qu'en dehors du point névralgique qui se situe entre Berlin et Vienne, nous nous trouvons actuellement en présence d'une situation économique orientée très nettement vers le mieux. En Angleterre, et en France notamment, les statistiques officielles donnent toutes des chiffres encourageants pour le semestre qui vient de s'écouler et si la guérison économique s'accentue encore jusqu'à la fin de l'année, nous assisterons à de belles séances qui nous feront oublier les journées sombres que nous venons de vivre.

Tous ceux qui ont le souci de la sécurité de leur avoir et tous ceux aussi qui ne dédaignent pas de faire fructifier leurs capitaux, ont actuellement une excellente occasion de placer leurs disponibilités en valeurs de tout repos, d'un rendement attrayant et dotées d'excellentes perspectives d'avenir. Je veux parler des *Mines d'Or* qui ont admirablement résisté au moment de la bourrasque et dont certaines ont encore devant elles de très belles marges de hausse. C'est vers ces dernières qu'il faut diriger ses placements et je félicite bien sincèrement ceux de mes lecteurs qui ont su frapper à la bonne porte avant de prendre des décisions d'achats. Le temps va maintenant travailler pour eux et ils n'ont plus qu'à attendre tranquillement le retour fatal de jours meilleurs.

André PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

N. B. — *Suez.* — Certains de mes correspondants, soucieux du rendement et des possibilités d'avenir de leurs valeurs, me demandent si le « Suez » répond à ces deux importantes considérations dans les circonstances actuelles. J'ai établi pour leur répondre une étude critique très documentée, que je tiens également à la disposition de ceux de mes lecteurs que cette question du « Suez » intéresse.

R. F.

LIBRAIRIE

43, rue de Beaune
Paris (7e)

GALLIMARD

Téléphone
Littré 28.91 à 28.93

COLLECTION "DÉTECTIVE"

J. S. FLETCHER

QUI A TUÉ ALFRED SNOWE ?

traduit de l'anglais par Edmond MICHEL-TYL

Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée photographique de R. Parry, tirée en quatre couleurs, et présenté sous cellophane. .. .. **6 fr**

Un mystère angoissant entoure les circonstances de la mort étrange d'Alfred Snowe. Le vieillard, un savant qui vivait seul dans une petite maison de Wrenchester, est trouvé mort, assassiné, dans le hall, au pied de l'escalier qui mène à sa chambre à coucher.

La police locale est impuissante à découvrir les traces du meurtrier et le mobile du crime : aucun objet ne paraît avoir été emporté par l'assassin ; on retrouve argent, bijoux, objets d'art et livres rares. Le neveu de la victime résolu à faire toute la lumière, confie aux célèbres détectives privés Chaney e Camberwell la mission de démasquer celui qui a tué Alfred Snowe.

L'action, remarquablement enchaînée, se déroule successivement sur le landes sauvages avoisinant Wrenchester, à Londres, à Paris, et J. S. Fletcher l'un des maîtres incontestés du roman policier anglais révèle enfin au lecteu haletant le mot de l'énigme.

E. M.-T

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

GASTON BOCA : **L'OMBRE SUR LE JARDIN.**
EDOUARD LETAILLEUR : **LE CIMETIÈRE DES LÉPREUX.**
MAURICE MARROU : **L'ÉTRANGE MORT DE MADAME DECANIS.**
EDGAR WALLACE : **L'HOMME DU MAROC.**
JACQUES DECREST : *LES ENQUÊTES DE M. GILLES.* **HASARD.**
O. SOYKA : **BOB KREITH PRÉVOIT TOUT.**
S. S. VAN DINE : *PHILO VANCE EXPERT EN CRIMES.* **LE CHIEN MOR**
NEIL GORDON : **QUATRE MORTS AU MANOIR.**
CECIL FREEMAN GREGG : **LA DOUBLE SOLUTION.**
RAYMOND FAUCHET : **LA BOUTIQUE SANGLANTE.**
SIDNEY FAIRWAY : **LA VIPÈRE JAUNE.**
CATHERINE VIRDEN : **L'ŒIL DES WATTACOQUINS.**
MAURICE ARCY : **LA FORMULE ROUGE.**
MICHEL HERBERT et EUGÈNE WYL. **LE CRIME DERRIÈRE LA PORT**
RAOUL WHITFIELD. **« LA VIERGE » FATALE.**
WILL LEVINREW. **MEURTRE AUX PALISSADES.**
RAYMOND FAUCHET. **LA FOLLE HURLE A LA MORT.**
S.S. VAN DINE. *PHILO VANCE EXPERT EN CRIMES.* **MEURTRE DU DRAG**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

16 PAGES – 75 CENTIMES

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VIIe

DIRECTEUR : EMMANUEL BERL

PUBLIÉ

VIEILLE FRANCE
roman par ROGER MARTIN DU GARD

LONDRES
par PAUL MORAND

LA CHATTE
roman par COLETTE

CHANTIERS AMÉRICAINS
d'ANDRÉ MAUROIS

PARIS SECRET
roman par TRISTAN BERNARD

LA LUMIÈRE NOIRE
roman par FRANCIS CARCO

FRANCE-LA-DOULCE
par PAUL MORAND

LE LOCATAIRE
roman par GEORGES SIMENON

LA FOIRE AUX GARÇONS
roman inédit de PHILIPPE HERIAT

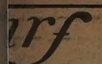
ANNÉES D'ESPÉRANCE
roman inédit de JACQUES DE LACRETELLE

PUBLIERA

DUO
roman de COLETTE

UN ROMAN INÉDIT
de TRISTAN BERNARD
et
UN ROMAN INÉDIT
d'ERICH MARIA REMARQUE

R. F.



NOUVEAUTÉS

HENRI DANJOU

LA BELLE

Un volume in-16 double-couronne .. .. **15** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Livre d'un singulier intérêt.

A. F. Les Treize, *L'Intransigeant*, 23-6-34.

Danjou va au cœur et au fond de son sujet. « La Belle » qu'il consacre aux « routes de l'évasion », où il nous montre la vie des anciens forçats en Amérique du Sud, est un livre sérieux et solide.

Enfin Danjou a le droit que nous rapprochions son nom de celui de Londres, par la généreuse pitié qui l'anime ; ses ouvrages nous communiquent cette émotion de qualité que sait créer un homme de cœur qui observe et médite.

Alin Laubreaux, *Dépêche de Toulouse*, 12-6-34.

Reportage sensible, humain, coloré et rempli du souffle chaud de l'Aventure.

D'Artagnan, 23-6-34.

... livre tragique et bouleversant.

La Belle, ce livre pitoyable, humain et courageux qu'eut défendu et aimé Albert Londres.

Jean Vignaud, *Le Petit Parisien*, 21-6-34.

Danjou a véritablement écrit le roman de *La Belle*. Roman robuste et pathétique où le rêve engendre l'action. L'auteur a comme son maître et parrain Albert Londres, le don de voir en profondeur et d'exprimer beaucoup d'émotion en peu de phrases ; il possède aussi le secret d'animer le récit, de le parer d'ironie, de créer le mouvement qui entraîne et de maquiller en sourire la petite grimace que l'on fait pour retenir ses larmes.

Louis Roubaud, *Détective*, juillet 1934.

M. Henri Danjou sait élargir son sujet et lui donner une résonance humaine. *La Belle* est un modèle de reportage intelligent sur un sujet bien périlleux.

Pierre Descaves, *L'Avenir*, 19-6-34.

Cette brièveté impériale est magnifique...
Une source infinie de pittoresque... Une justesse de ton...

André Thérive, *Le Temps*, 17-8-34.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE